
3 1761 03554 1424

NOUVEAU
THEATRE
ITALIEN

Tome Quatriéme.

Tome IV.

Naufrage au Port-à-l'Anglois, Comedie Françoise.

Amans ignorans, Comedie Françoise.

Arlequin poli par l'Amour, Comed. Françoise.

Arlequin sauvage, Comedie Françoise.

Belphegor, Comedie Françoise.

LE NOUVEAU THEATRE ITALIEN

OU

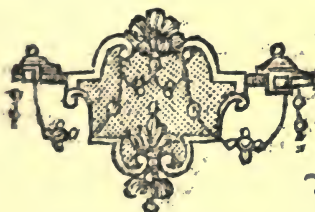
RECUEIL GENERAL DES COMEDIES.

Representées par les COMEDIENS ITALIENS Ordinaires du Roy.

NOUVELLE EDITION.

Augmentée des Pieces nouvelles, des Argumens de plusieurs autres qui n'ont point été imprimées, & d'un Catalogue de toutes les Comedies representées depuis le rétablissement des Comediens Italiens.

TOME QUATRIEME.



A PARIS,
Chez BRIASSON, rue Saint Jacques, à la Science.

M. DCC. XXIX.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

LE NAUFRAGE,
COMEDIE
en cinq Actes,

REPRESENTÉE POUR LA premiere fois sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, par les Comédiens Italiens ordinaires du ROY, le 14. Février 1726.

Dédiée à Son Altesse Serenissime Madame la DUCHESSE.

Par Mademoiselle RICCOBONI.

Le prix est de 25. sols.



A PARIS;

Chez NOEL PISSOT, Quai des Augustins, à la descente du Pont-Neuf, à la Croix d'Or.

FRANÇOIS FLAMAULT, à l'entrée du Quai des Augustins, du côté du Pont S. Michel, au Roi de Portugal.

M. DCC. XXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



A

SON ALTESSE SERENISSIME MADAME LA DUCHESSE.



ADAME,

J'ose esperer que VOTRE ALTESSE SERENISSIME *ne désapprouvera pas la liberté que je prends, de lui offrir cet Ouvrage.*

C'est un hommage que je dois aux bontés dont elle m'honore, & si l'offrande n'est pas digne par elle-même de l'attention de VOTRE ALTESSE SERENISSIME; *Je la supplie de la recevoir au moins, comme une preuve du dévouëment infini, & du très-profond respect, avec lequel je suis,*

MADAME,

DE V. A. SERENISSIME

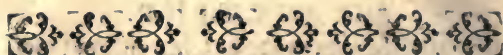
La très-humble, très-obéïssante, & très-soumise Servante,
HELENE BALLETTI RICCOBONI
FLAMINIA.

AU LECTEUR.

MOn deſſein n'eſt pas de donner une Préface, & encore moins d'entrer dans l'examen de l'origine de la Comédie, & des regles qui la conſtituent. Je ne veux que me juſtifier auprès du Public qui, ſelon toutes les apparences, ſera ſurpris de voir une Piece Françoiſe de ma façon ; je ſuis étrangere, & par conſequent peu inſtruite de ces traits fins, & délicats, qui font un des principaux agrémens de la Langue que je fais parler à mes Perſonnages. Mais il faut l'avoüer, toutes mes reflexions ont été moins fortes, que l'envie de me rendre agréable à une Nation, dont il eſt glorieux de mériter le ſuffrage ; charmée depuis long-temps du *Mercator* de Plaute, j'ai cru que l'on me ſçauroit quelque gré de travailler ſur un ſujet

très-propre pour notre Théâtre, & qui d'ailleurs a les graces de la nouveauté ; car je ne ſçache perſonne, qui ſe ſoit aviſé de le traiter. Le *Rudens* du même Poëte m'a fourni les Epiſodes. Et je me ſuis flattée que l'on ne me feroit pas un crime d'avoir imité un ancien Auteur. Lui-même ſouvent a copié les Grecs, ſon exemple a été ſuivi par Térence, & tous ont eu la bonne foi, de ne le pas laiſſer ignorer à la poſterité. Malgré cet aveu la plûpart de leurs Pieces ont été receües des Romains, avec les plus grands applaudiſſemens. Rien de plus beau que celles de Moliere, cependant on y reconnoît, & des ſujets, & des traits puiſés dans les Ecrits de ces Anciens. Pourquoi donc aurois-je dû être plus ſcrupuleuſe que tant de grands Hommes? je connois mes forces, & combien de faux pas n'aurois-je pas fait ſans de pareils guides ! dont pourtant je me ſuis écartée ſur le Chapitre des

mœurs, & des uſages; les nôtres ne reſſemblent point du tout à ceux des Grecs & des Latins, & il m'a parû que je ne devois pas les conſerver, autrement je n'aurois pû eſperer un accuëil favorable, que de la part des Sçavans de profeſſion, ou des perſonnes, qui par un goût excellent, & par un heureux naturel, ſe portent aux choſes mêmes, qui ne leur ſont pas connuës. *L'Andrienne* eſt aujourd'hui peu ſuivie, quoiqu'elle ſoit la plus parfaite des Comedies de *Térence*, & cela, parce que les mœurs anciennes ignorées d'ordinaire, ne frappent & n'intereſſent aucunement : on les a rapprochées de notre temps dans une Tragedie nouvelle, dont le ſujet eſt peu differe de l'Andrienne, & cette Piece a été receüe très-favorablement; il ne me reſte maintenant, qu'à ſupplier le Public de lire cette Comedie avec la même indulgence, qu'il l'a vûë repréſenter.



ACTEURS.

HORACE, Pere de Lelio.

LELIO.

ARLEQUIN.

TRIVELIN.

FABRICE, Pere de Cinthio.

CINTHIO.

SILVIA, Amante de Lelio.

SPINETTE, Suivante de Silvia.

FLAMINIA, femme de Fabrice en secondes nôces.

ROSETTE, Suivante de Flaminia.

Mr. DE LA BOUSSOLE, Capitaine de Vaisseau.

Un CUISINIER.

Differens Personnages muets.

La Scene est au Fort Royal de la Martinique.



LE NAUFRAGE,

COME'DIE.

****

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente la Mer dans le fond & des Rochers, & des deux côtez des Maisons.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN *seul.*



MISERICORDE! quelle tempête effroïable! je me meurs! je n'en puis plus! je n'ai jamais rien vû de pareil. Le vent a enlevé toutes les tuilles de la maison, il n'y a plus de carreaux aux fenêtres, toutes les

portes ſont en pieces, & on eſt à l'air dans les maiſons comme dans les ruës. Le tonnere eſt tombé dans notre cave & a bû notre vin juſqu'à la derniere goute, la mer eſt dans une colere terrible, il ſemble, qu'elle veuille tout engloutir. Ah! quelle épouventable vague! ah! *Poveretto mi.*

Il regarde toûjours du côté de la Mer faiſant des poſtures d'effroi.

****

SCENE II.

LELIO, TRIVELIN, ARLEQUIN.

LELIO.

TRivelin, je ne puis trouver de repos, cet orage m'inquiete! ma chare Silvia doit arriver ici par le Vaiſſeau qu'on attend, elle eſt actuellement en chemin, & ſans doute elle eſſuye cette tempête: Vous perirez peut-être ma chere Silvia pour ſuivre mes conſeils, & l'amour que vous avez pour moi; que deviendrois-tu infortuné Lelio, ſi tu perdois ainſi toute ton eſperance? tu ne ſurvivrois pas à la perte de Silvia.

TRIVELIN.

Ah! doucement, Monſieur, je vous

prie, vous croyez d'abord tout perdu, un Vaiſſeau ne perit pas toûjours dans la tempête, & Monſieur Horace votre Pere n'auroit pas amaſſé tant de richeſſes, ſi chaque orage lui avoit coûté un vaiſſeau; peut-être, Mademoiſelle Silvia, n'eſt-elle pas encore partie.

LELIO.

Toutes tes raiſons ne peuvent calmer mes allarmes, je ſçai ſûrement qu'elle s'eſt embarquée ſur le vaiſſeau de Monſieur de la Bouſſole, il doit être prêt d'arriver ici, & mon agitation & mes craintes ne pourront ceſſer, que je n'en apprenne des nouvelles: mais que fais-tu là Arlequin?

ARLEQUIN.

Ah! Monſieur, je ſuis mort de peur! je vois des pauvres Diables à la nage, ils vont ſe noyer, car ils n'en peuvent plus de fatigue, & ils ne trouveront pas là un verre d'eau des Barbades pour ſe remettre le cœur.

LELIO.

Ah! je ſuis perdu, c'eſt un vaiſſeau qui vient de ſe briſer, Silvia y étoit ſans doute.

TRIVELIN.

Où vois-tu tout cela?

ARLEQUIN.

Là bas, là bas, voyez ils se noyeront tous.

LELIO.

Allons les secourir Trivelin s'il est possible.

TRIVELIN.

Je vous suis. La peste comme vous courez, je ne sçaurois aller si vîte.



SCENE III.

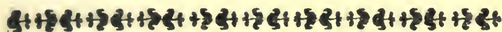
ARLEQUIN *seul regardant la Mer.*

AH! que vois-je! je ne me trompe point, oui ce sont deux femmes seules dans un petit bateau, quf! comme la mer les éleve; ah! les voilà maintenant tout au fond! voilà le courant qui les emporte! ah, ah! bon, je les vois reparoître, elles ont évité un terrible rocher, le vent les ameine au rivage, elles sont sauvées, si elles peuvent éviter cette vague: elle est épouventable, je n'en ai jamais vû de pareille; je crois qu'elle va venir jusques ici.

Il se sauve en courant au devant du Théâtre, & puis se raproche.

Ah! je commence à respirer, j'en vois

une qui s'eſt jettée hors du petit bateau, elle aura les jambes un peu moüillées, mais ce n'eſt rien; la voilà ſauvée, & l'autre, le flot l'a jettée auſſi hors de la nacelle, mais elle eſt bien plus loin..... la peur la fait tomber..... elle ſe releve..... la voilà qui marche..... bon elles ſont hors de l'eau..... mais elles s'égareront..... en voilà une qui prend un mauvais chemin.



SCENE IV.

HORACE *dans la maiſon*, ARLEQUIN, SILVIA *entre avant qu'Arlequin ſorte.*

HORACE.

ARlequin, Arlequin!

ARLEQUIN.

Monſieur.

HORACE.

Comment tu t'amuſes à te promener pendant que le vent briſe tout dans la maiſon.

ARLEQUIN.

Un moment, Monſieur.

HORACE.

Viens vîte, où je t'iray chercher.

ARLEQUIN.

Ne vous en donnez pas la peine. Puisses-tu être au fond de la Mer! vieux Sorcier, qui ne me laisses pas le temps de secourir ces deux pauvres femmes.

SILVIA.

Où suis-je ? me voici échappée au naufrage, seule, & dans un pays que je ne connois point ! qui pourra me secourir ? j'ai perdu dans la Mer mes bijoux & mes papiers ; je ne pourrai plus me faire connoître à mon oncle Lisimaque que j'allois chercher ? que ferais-je ? si je pouvois du moins retrouver cette pauvre Spinette ! sa compagnie me consoleroit. Pour se bien représenter les malheurs de la vie, ce n'est pas assez d'en entendre parler, on ne les connoît veritablement que quand on les éprouve ; c'ètoit donc là le bonheur que je m'étois promis, en quittant ma patrie, pour venir chercher celui qui devoit être mon époux ? mon malheur a commencé par son absence, la mort de ma mere l'a augmenté, & mon naufrage le met à présent au comble; Lelio? tu ne sçais pas mon sort, ny l'état où je me trouve : ton cœur en seroit touché, & ton amour te porteroit à me secourir.

****

SCENE V.

SILVIA, SPINETTE *sur le rocher.*

SPINETTE.

PAuvre Spinette, comment te tireras-tu d'un ſi mauvais chemin ? ah ! je crains à chaque pas de retomber dans la mer, il n'y auroit plus de reſſource pour moi : me voilà pourtant preſque à la fin. Je cherche partout des yeux ma chere Maîtreſſe, mais je ne la vois point ! la vie me ſera toûjours triſte, ſi cette pauvre Damoiſelle, à qui j'ai toûjours été ſi attachée eſt malheureuſement périe ! je l'ai appellée cent fois, perſonne ne répond : Mademoiſelle Silvia ! Mademoiſelle Silvia !

SILVIA.

N'entends-je pas une voix qui m'appelle ?

SPINETTE.

Mademoiſelle Silvia !

SILVIA.

Oui, je ne me trompe point c'eſt la voix de Spinette..... Spinette !

SPINETTE.

Ah ! ma chere Maîtreſſe !

SILVIA.

Spinette, Spinette !

SPINETTE.

Mademoiselle !

SILVIA *en l'embrassant.*

Ma chere ! je suis donc assez heureuse pour te retrouver ?

SPINETTE.

Je pleure de joye;

SILVIA.

Tu vis donc, ma chere Spinette?

SPINETTE.

Ma chere Maîtresse, vous seule vous êtes cause que je suis contente de vivre, puisque j'ai le bonheur de me retrouver avec vous : à peine le puis-je croire ? embrassez-moi, embrassez-moi, je vous prie;

SILVIA.

Ton amitié, Spinette, adoucit la rigueur de mon sort, j'y suis sensible, & si mes malheurs finissent un jour, tu seras contente de ma reconnoissance.

SPINETTE.

Je connois il y a long-temps votre bon cœur, mais laissons cela : songeons à trouver une retraite; car la peur, la fatigue, & le froid m'ont tellement abbatuë, que je

respire à peine : j'ai besoin de bien des choses, & je vous crois dans la même necessité.

SILVIA.

Oui : mais, où trouver cette retraite ? à qui la demanderons-nous ! sçavons-nous en quel pays nous sommes ! Lorsque la tempête nous a surpris, nous étions encore bien loin de la Martinique, & le vent nous a peut-être éloignés de l'endroit où nous devions aborder, on ne rencontre personne ici : je croirois être dans un désert si je ne voyois des maisons.

SPINETTE.

Si l'orage s'est fait sentir sur la terre comme sur la mer, je ne doute pas que tout le monde ne soit caché ; encore si nous avions pû aborder avec l'Esquif où Monsieur de la Boussolle le Capitaine nous a faits descendre pour nous sauver, & si nous avions sa cassette avec nous, nous possederions son or & le vôtre. Ce métal se fait entendre partout sans parler : nous en présenterions aux gens de ce pays-ci, & on nous recevroit sans doute.

SILVIA.

Helas ! je ne regrette pas tant mes bijoux que mes papiers : si une vague n'eut em-

porté le Capitaine dans l'instant qu'il descendoit dans lesquif pour être avec nous, nous ne serions pas abandonnées; il connoît peut-être ce pays-ci, il sçait quelle est ma naissance, il me conduiroit dans les bras de mon oncle Lisimaque, il rendroit témoignage pour moi, je trouverois mon cher Lelio.

SPINETTE.

Mademoiselle, dans quelqu'état qu'on se trouve il ne faut jamais se désespérer, mais opposer un courage ferme aux persecutions du sort: le temps change à tout moment: nous nous croyions noyées, il n'y a qu'un instant, & nous voilà sauvées: le Capitaine l'est peut-être aussi: le vent l'aura poussé où nous avons échoüé; songeons au présent, nous avons besoin de repos; dans la suite, suivant ce qui nous arrivera, nous prendrons le parti qui nous conviendra le mieux. Je m'en vais frapper à cette porte: si l'on nous refuse, nous frapperons à une autre, & puis à une autre, jusqu'à ce qu'on nous reçoive. Les hommes ne sont pas nés dépourvûs de pitié, nous en trouverons dans quelqu'un.

SILVIA.

Je n'ose....

SPINETTE.

Pour moi j'ai plus de confiance: la ne-

ceſſité rend hardi, je veux ſuivre mon courage.

SILVIA.

Fais ce que tu veux, je m'abandonne à ta conduite. *Spinette frappe à la porte d'Horace.*



SCENE VI.

HORACE, SILVIA, SPINETTE.

HORACE *dans la maiſon.*

QUi eſt-ce qui frappe à l'heure qu'il eſt ? *à Arlequin qui eſt dans la maiſon.* Attends, attends, j'irai voir, auſſi-bien faut-il que je ſorte. *Il ſort.* Qui ſont ces femmes ? ce ſont elles apparemment qui ont frappé ! dans quel état les vois-je ? qu'eſt-ce qu'elles veulent ? eſt-ce vous, mes Demoiſelles, qui me demandez ? que ſouhaitez-vous ? d'où venez-vous ? car je m'apperçois que vous êtes étrangeres ?

SPINETTE *avec joye, à Silvia.*

Ah ! il parle François *à Horace.* Oui, Monſieur, nous ſommes deux Etrangeres qui avons fait naufrage : nous avons tout perdu, il ne nous reſte que la vie, nous eſperons trouver un azile auprès de vous, ne nous rebutez point de grace, ne trompez point notre eſpérance.

HORACE.

Qui eſt-ce qui vous a adreſsées chez moi ? je n'y reçois point de femmes.

SILVIA.

Ah ! Monſieur, laiſſez-vous toucher ! voyez deux pauvres filles ſeules égarées, ſans appui, dans un pays inconnu, où la tempête nous a jettées. J'embraſſe vos genoux, * j'implore votre bonté ; que craignez-vous en recevant deux infortunées ? que la mer n'a épargnées que pour les rendre plus malheureuſes : recevez-nous., je vous en conjure ! je vous promets une reconnoiſſance ſi parfaite, que vous n'aurez pas lieu de vous repentir de votre generoſité.

SPINETTE *en pleurant.*

Oui, Monſieur, cela ſera comme elle le dit.

HORACE.

Elles m'arrachent des larmes : je ſuis tout penetré : elle eſt bien jolie celle-ci : Mademoiſelle, je faiſois d'abord quelque difficulté de vous recevoir chez moi, parce que je ſuis veuf, il n'y a point de femmes au logis, & la bienſéance ne me permet pas de vous y donner une retraite, s'il n'y avoit que moi.....

* *Elles ſe jettent à genoux, Horace les regarde avec un air tendre.*

SPI-

SPINETTE.

Ah! Monſieur, nous reſterons ſi cachées, ſi cachées, que perſonne ne nous verra, & la médiſance n'aura point de lieu.

SILVIA.

Votre air reſpectable & votre âge nous garantiſſent de tous ſoupçons: daignés nous donner l'hoſpitalité: vous êtes ſans doute né genereux, vous feriez grace à des hommes, pourquoi traitteriez-vous moins favorablement des femmes qui implorent votre ſecours, qui ſe jettent à vos pieds?

SPINETTE.

Il y auroit de la cruauté.

HORACE.

J'ai le cœur trop tendre, ſa douceur & ſa beauté me touchent ſi fort que je n'y réſiſte plus: entrés chez moi, Mademoiſelle, je vous offre toute mon aſſiſtance, vous trouverez en moi un ami, un protecteur & un pere tout à la fois. Entrez, vous dis-je, & raſſûrez-vous; holà Arlequin!



SCENE VII.

ARLEQUIN *& les susdits.*

ARLEQUIN.

MOnsieur, me voici.

HORACE.

Reçois ces Demoiselles, fais leur bon feu, & donne leur tout ce qu'elles te demanderont, elles n'ont qu'à choisir dans la garderobbe de ma défunte les habits qui leur conviendront le mieux ; cela leur est aussi necessaire que toute autre chose.

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur, je n'y manquerai pas ; je parie que ce sont là ces deux femmes que j'ai veuës dans la Nacelle, pour qui je m'interessois tant, je suis ravi qu'elles ayent abordé chez nous.

SILVIA.

Ah ! Monsieur, quel excès de bonté ! comment vous en remercier ! mon respect & mon attachement vous marqueront mieux dans la suite ma reconnoissance.

SPINETTE.

Monsieur, ma Maîtresse est une aima-

ble Demoiselle, sage, vertueuse, je vous promets que vous serez charmé de son esprit & de son caractere.

HORACE.

Elle est donc votre Maîtresse ?

SPINETTE.

Oui, Monsieur, & je suis sa femme de chambre, & votre trés-humble servante.

HORACE.

Entrez l'une & l'autre, allez vous reposer. Arlequin, suis-les, & fais ce que je t'ai ordonné.

ARLEQUIN.

Vous serez obéï, je suis ma foi charmé que des femmes viennent loger chez-nous, nous passerons la vie un peu plus gayement : quand on voit un cotillon voltiger dans une chambre, cela réjoüit l'imagination.

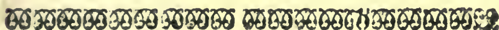
SCENE VIII.

HORACE *seul.*

IL est étonnant comme les songes quelquefois nous instruisent, & nous avertissent de ce qui doit nous arriver, nous ne nous en appercevons qu'après l'événement, parce qu'on dit toûjours, oh ? il ne

faut pas ajoûter foi aux ſonges, cependant je ne puis m'empêcher de faire attention à celui que j'ai eû ; je rêvois, il y a deux jours, qu'il s'étoit élevé un grand orage, & que pendant la fureur du vent, deux colombes égarées & effrayées, après avoir volé longtemps autour de moi, étoient venues tomber à mes pieds, je les pris dans mes bras, il y en avoit une qui me plaiſoit plus que l'autre : je les portai chez-moi, & celle que je cheriſſois le plus me fit des petits, dont je fus ſi charmé, ſi charmé..... Et je me ſuis réveillé dans cette joye. Nous venons d'avoir une tempête, les deux colombes ſont aſſurément cette Demoiſelle avec ſa femme de chambre. Oui mais, les petits! ne ſeroit-ce pas que j'épouſerois cette aimable fille ! & que j'aurois encore des enfans ? Cela ſeroit bien plaiſant. En effet, je me ſens une certaine émotion dans le cœur qui ne m'eſt pas ordinaire. Je friſſonne, je ſuis agité, tout cela veut dire quelque choſe, eh, eh, eh, ne deviendrois-je pas amoureux ? pourquoi non ? le feu prend plus aiſément à un bois ſec qu'à un verd : tout bien conſideré, je ſens que j'aime & je n'en ſuis pas fâché, je n'ai jamais eû de vrai plaiſir dans la vie qu'en aimant, & je ſuis trop heureux ſur mon retour de reprendre la route que je tenois autrefois, & de pou-

voir goûter encore les mêmes plaisirs que je croyois si loin de moi ; mais voici mon ami Fabrice.



SCENE IX.

FABRICE, HORACE, un VALET.

FABRICE *au Valet.*

ALlez à ma maison de campagne ; dire à mon Epouse qu'elle ne m'attende point, & que je ne puis l'aller trouver, comme je lui avois promis, il m'est survenu des affaires, & je ne pourrai pas y aller si-tôt : allez, & n'oubliez rien de ce que je vous ai dit. *Le Laquais s'en va.*

HORACE.

Eh ! bon jour mon cher amy Fabrice !

FABRICE.

Bon jour Horace, bon jour, comment vous va ?

HORACE.

Mal, mon cher ami, mal.

FABRICE.

Comment mal ? j'en suis fâché, pourquoi sortez vous ? qu'avez-vous ?

HORACE.

Je vous le dirai, si vous avez le loisir de

m'écouter, & si vous voulez bien me consoler.

FABRICE.

Parlez, je n'ai jamais d'affaires, lorsqu'il s'agit de faire plaisir à un ami.

HORACE.

Ce que vous me dites-là je le connois depuis long-temps par experience ; vous êtes le meilleur ami du monde : ça regardez-moi bien, quel âge me donnez-vous ?

FABRICE.

Mais nous ne sommes jeunes ny l'un ny l'autre, il y a bien des années que nous nous connoissons ! je vous crois vieux, très-vieux.

HORACE.

Vous croyez mal, mon cher Fabrice ; je suis jeune, je ne suis qu'un enfant.

FABRICE.

Vous êtes fou je pense ; voyez le bel enfant.

HORACE.

Je vous dis pourtant vrai ; bien plus, je vaux deux fois ce que j'ai valu, je me sens fort & vigoureux, & je pourrois défier les plus résolus, ils n'auroient peut-être d'autre avantage sur moi que celui de courir plus fort....

FABRICE.

Je ſuis vraïment charmé de ce que vous me dites, & je vous en fais mon compliment, pour moi je ne puis pas dire la même choſe. Mais vous avez changé de propos : vous me diſiez tout à l'heure que vous étiez malade, & vous me dites à préſent que vous êtes fort & vigoureux, comment cela s'accorde-t-il ?

HORACE.

Voulez-vous que je m'explique ? mais ne riez pas au moins.

FABRICE.

Je ne ſçai point rire du mal d'autrui.

HORACE.

Vous le dirai-je ?

FABRICE.

Pourquoi non !

HORACE.

J'aime mon ami, j'aime.

FABRICE.

Vous vous moquez, un amoureux à cheveux gris, bon, cela ſeroit beau.

HORACE.

Que mes cheveux ſoient gris, ou non. Je vous dis que j'aime tout de bon une jeune fille de dix-huit à vingt ans, fraî-

che comme une rose, blanche comme un lys, bienfaite, charmante, elle parle avec une douceur qui va au cœur, les graces badinent & voltigent autour d'elle, je n'ai jamais rien vû de si joli; enfin, je l'aime, j'en suis épris, j'en deviendrai fou.

FABRICE.

Ma foi je crois l'affaire bien avancée; les transports que vous me faites paroître, en me parlant de cette jeune personne, me font croire que vous aimez effectivement; comment, à votre âge, à quoi pensez-vous?

HORACE.

A en faire ma femme;

FABRICE.

Bon, la voilà bien lotie! mais qui est-elle?

HORACE.

Je n'en sçai encore rien: je sçai seulement qu'elle a fait naufrage, elle est venue, avec sa femme de chambre qui s'est aussi sauvée, frapper à ma porte, & me demander un azile, je l'ai vûe, je l'ai trouvée charmante, j'en suis devenu subitement amoureux, je l'ai reçue chez moi, je ne me suis point arrêté avec elle, parce que j'ai quelque affaire en Ville, & que j'ai

voulu la laisser en liberté, vous êtes survenu, je vous ai conté mon avanture, avez-vous quelques reproches à me faire?

FABRICE.

Non, je vous louë même de l'avoir accueillie, mais je trouve que vous voulez lui faire payer bien cher le service que vous lui avez rendu.

HORACE.

Pourquoi pensez-vous ainsi? me trouvez-vous si peu aimable? ma figure rebute-t-elle si fort? on m'a aimé autrefois, mes yeux ont encore de la vivacité, ma bouche n'est pas absolument dépourvûe de graces, croyez-vous que j'aye oublié les discours tendres, touchans, persuasifs?

FABRICE *à part.*

Il me fait mourir de rire, vous croyez être ce que vous étiez; & vous ne songez pas que le temps détruit tout.

HORACE.

Le temps m'a épargné moi, il me reste encore du feu, enterré sous les cendres, si vous voulez, mais c'est le plus durable, mon amour fera que je serai aimé;

FABRICE.

Je le souhaitte, mon cher Horace;

plus que je ne l'espere, adieu je vous laisse, si vous n'avez plus rien à me dire.

HORACE.

Non, pour le présent, allez vaquer à vos affaires, j'en vais faire de même..... Mais non, j'aime mieux rentrer au logis, comme je ne suis pas absolument pressé, je veux auparavant revoir ma belle Etrangere, les momens me sont précieux, j'en pouvois perdre autrefois, mais aujourd'hui il faut que je me dépêche : mes cheveux sont-ils assez bien arrangez ? Ah ! je veux me remettre sur le pied d'avoir toûjours un peigne, & un miroir dans ma poche.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

****

SCENE PREMIERE.

Mr. DE LA BOUSSOLE, TRIVELIN.

Mr. DE LA BOUSSOLE.

SI quelqu'un ſe trouve embaraſſé de ſes richeſſes, & qu'il veüille s'en défaire, il n'a qu'à les mettre ſur un vaiſſeau, & les recommander aux vents; il aura bien du malheur ſi dans peu il n'en eſt delivré, je merite bien ce qui m'arrive aujourd'hui, je connoiſſois les dangers que l'on court ſur la mer : Mais hélas ! peu content de ce que j'avois amaſſé, toûjours avide, toûjours inſatiable, au lieu de goûter les douceurs d'une fortune médiocre, mais tranquille, j'ai entrepris un nouveau voyage, j'ai perdu tous mes biens, que je croyois pourtant ſauver dans l'eſquif où

j'avois fait descendre Mademoiselle Silvia & Spinette, & sans vous je serois péri moi-même, car les forces commençoient à m'abandonner, & je ne pouvois plus nager.

TRIVELIN.

Je suis ravi M. de la Boussole de m'être trouvé là si à propos pour vous tirer du danger. Qui m'auroit dit à Paris, lorsque j'y étois, avec Monsieur Lelio mon maître, & que j'ai eû l'honneur de vous connoître, que je vous sauverois la vie à la Martinique ? j'aurois voulu pouvoir de même sauver Mademoiselle Silvia & Spinette : hélas! que seront-elles devenues! mon Maître en sera bien affligé, & je le suis aussi pour lui, pour moi, pour Mademoiselle Silvia, & pour certe pauvre Spinette.

Mr. DE LA BOUSSOLE.

'Admire la fatalité. Mademoiselle Silvia après la mort de sa mere, se trouvant seule & ayant toûjours l'amour de ton maître dans le cœur, me confie sa passion, me fait voir les lettres de Monsieur Lelio qui la pressoit de venir à la Martinique, moi qui l'ai vûe naître, & qui ai été de tout temps ami de sa famille, connoissant Mr. Lelio pour un honnête homme, je l'exhorte à partir, je l'encourage, je m'offre à la conduire

conduire ici & j'entreprends avec elle le voyage de la Martinique que je n'avois jamais fait. J'ai quelques amis dans ce païs-ci, avec le ſecours deſquels j'eſperois trouver ce Liſimaque, elle ſuit mon conſeil, vend tout ce qu'elle a pour ſe faire connoître à ſon oncle, nous nous embarquons, notre navigation eſt d'abord aſſez heureuſe, puis lorſque nous touchons, pour ainſi dire au port, nous faiſons naufrage, ah! je me reprocherai toute ma vie de lui avoir conſeillé de partir!

TRIVELIN.

Je vous avoüe que je ne ſçai comment annoncer cette nouvelle à mon Maître, je connois la violence de ſa paſſion, il mourra de douleur, il n'en faut point douter.

Mr. DE LA BOUSSOLE.

Enfin, me voilà ſauvé; quelque chagrin qui me reſte, il faut eſperer que le temps le diſſipera, je ſuis fait à la fatigue, je trouverai des reſſources pour rétablir ma fortune: laiſſe-moi aller chercher une Auberge: je ſuis ſi fatigué, que j'ai beſoin de repos, adieu.

TRIVELIN.

Serviteur, Monſieur de la Bouſſole. Oh? ça Trivelin ſeras-tu porteur de cette fâcheuſe nouvelle à ton Maître? ma foi non: mais

s'il l'apprend d'ailleurs, tu ne te trouveras pas près de lui pour le consoler, de l'humeur dont je le connois, il prendra peut-être quelque résolution violente, & tu seras bien fâché de n'avoir pas été auprés de lui pour l'en détourner : voici ce que je ferai, j'irai d'abord voir s'il est au logis, s'il n'y est pas, je le chercherai ailleurs, je le suivrai partout, sans lui dire ce que je sçai, & je verrai ce qui en arrivera, ma pensée est bonne, demandons s'il est au logis. *Il frappe.*



SCENE II.

SPINETTE, TRIVELIN.

SPINETTE.

QUi va là ?

TRIVELIN.

Que vois-je ! me trompais-je ! n'es-tu point Spinette ?

SPINETTE.

Je me remets ta physionomie, tu es Trivelin; que fait Monsieur Lelio ? où est-t-il ?

TRIVELIN.

Que j'ai de joïe de te revoir ! Mademoi-

selle Silvia ; est-elle aussi échappée du naufrage ? répond moi vîte.

SPINETTE.

Oui, & nous sommes toutes deux ici comme tu vois chez Monsieur Horace, qui est, je pense, le meilleur cœur d'homme qui soit au monde, & qui mérite le plus d'être heureux, il nous a receuës avec une amitié, une tendresse infinie, comme si ma Maîtresse étoit sa fille, il lui a promis toute son assistance, l'a assûrée qu'il la tireroit de l'état fâcheux où elle se trouve, il fait de son mieux pour la consoler, un amant n'auroit pas plus d'empressement pour sa Maîtresse, mais la pauvre Demoiselle ne sçauroit revenir de son effroi. Ce qui l'afflige surtout, c'est qu'elle désespere de trouver son oncle Lisimaque, ayant perdu dans la mer les papiers, & les bijoux de sa famille, & qui pis est, nous croyons le Capitaine noyé, lui qui pourroit nous secourir, ainsi tu vois qu'il ne nous reste aucune ressource pour nos desseins, & je ne puis t'exprimer jusqu'où va son affliction.

TRIVELIN.

Consolez vous, le Capitaine n'est point mort ; pour ce qui est perdu il faut avoir patience, trop heureuses de n'avoir pas perdu la vie ! mais dis moi, n'a-t-elle point

parlé à Monſieur Horace de mon Maître ?

SPINETTE.

Non, parce qu'elle a craint de ſe faire tort dans l'eſprit de Monſieur Horace en s'informant d'un jeune homme, elle lui a parlé ſeulement de ſon oncle Liſimaque, que Monſieur Horace ne connoît pas.

TRIVELIN.

Fort bien, Mademoiſelle Silvia a penſé très-ſagement, d'autant plus que vous ne ſçavez pas, que ce Monſieur Horace eſt le pere de Monſieur Lelio.

SPINETTE.

Le pere de Monſieur Lelio! ah! quelle joïe! je m'en vais vîte porter cette nouvelle à ma Maîtreſſe.

TRIVELIN.

Attends, il faut aller doucement: tu m'as tant parlé de l'amitié de Monſieur Horace pour Mademoiſelle Silvia, que cette amitié me devient ſuſpecte, je connois ce vieux barbon; tu diras donc à Mademoiſelle Silvia que tu m'as vû, que je t'ai aſſûrée que j'avertirai mon Maître de ſon arrivée, & qu'elle ſe garde bien de laiſſer entrevoir ſon amour au Vieillard, de peur d'accident.

SPINETTE.

Je t'ai toûjours connu homme d'eſprit

& tu n'as pas changé de caractere pour avoir changé de pays.

TRIVELIN.

Mais penses-tu aussi favorablement de mon cœur ? & ne crois-tu point qu'il est changé ?

SPINETTE.

Non vraiment, je ne le crois pas, & j'en serois bien fâchée ; car je t'aime toûjours aussi moi, & il m'en a pensé coûter la vie pour te venir trouver.

TRIVELIN.

Fripònne, comme tu sçais réveiller mon amour, ça dis-moi quelque chose de plus tendre, donne-moi quelque petite marque de ton amitié, & puis laisse-moi aller chercher mon Maître ;

Il veut l'embrasser.

SPINETTE.

Doucement, je veux sçavoir auparavant si tu m'as toûjours été fidele ;

TRIVELIN.

Toûjours dans l'intention, & si par-cy, par-là j'ai conté fleurette à quelqu'une, c'étoit en pensant à toi & pour m'entretenir dans mon amour, adieu je pars.

SPINETTE.

Va, va, je vois bien que tu n'es qu'un volage,

TRIVELIN.

Point du tout, mais ne m'amuses plus; laisse-moi aller chercher mon Maître, il est de conséquence qu'il soit averti au plutôt de cette avanture, & je suis moi-même dans l'impatience de la lui apprendre;

SPINETTE.

Va donc vîte, & moi j'irai aussi de mon côté avertir ma Maîtresse, [*elle revient*] mais en songeant aux autres, ne va pas au moins oublier notre amour?

TRIVELIN.

Ne crains rien, ma chere Spinette; orsus Trivelin? où chercheras-tu ton Maître? Il faut le trouver tout à l'heure, quelle joye n'aura-t-il pas? que tu es heureux Trivelin de pouvoir, par cette bonne nouvelle, te rendre agréable à ton Maître! les carresses, les présens vont pleuvoir sur toi, je vois bien qu'il me faudra courir toute la Ville; car où le chercher? Irai-je de ce côté-ci?... non, car il est allé par là quand il m'a quitté... oui mais il ne sera pas resté en place pour m'attendre. Je vais m'essoufler à force de courir! j'en perdrai la respiration, j'en meurs de peur, & la peur m'en a déja ôté la moitié, je

ny puis plus résister, le trouble s'empare de mon esprit, je ne sçai où aller, sera-ce par ici... Non.... j'irai plutôt par là;



SCENE III.

LELIO, TRIVELIN.

LELIO.

OU cours-tu si vîte?

TRIVELIN.

Ah! Monsieur, c'est vous, que je suis ravi de vous voir. J'ai une grande nouvelle à vous apprendre. Ah! je n'en puis plus, je suffoque... je tombe... soûtenez-moi...

LELIO.

Reprens tes sens, conte-moi tout; Quelle est cette bonne nouvelle? je suis dans l'impatience.....

TRIVELIN.

Mademoiselle Silvia, Spinette, le Capitaine.....

LELIO.

Ma chere Silvia, Spinette, eh bien?

TRIVELIN.

Eh bien... je ne puis achever, la voix me manque.

LELIO.

Ah ! tu me fais mourir, acheve, que ſont-elles devenuës ?

TRIVELIN.

Elles ſe ſont ſauvées du naufrage, elles ſe portent bien. . . .Mademoiſelle Silvia....

LELIO.

Quoi ? ma chere Silvia n'eſt donc point morte, cela eſt-il bien vrai ? ne me trompes-tu point ? Ah ! ma chere Silvia je vous reverrai donc ; vous ſerez à moi, ah ! Trivelin que ne te dois-je point ?

Il embraſſe Trivelin avec tranſport.

TRIVELIN.

Vivat, Vivat, je vous l'avois bien dit ce matin, qu'il ne faut pas ſe déſeſperer tout d'un coup, & qu'il faut attendre qu'on ſçache bien les choſes avant que de s'affliger.

LELIO.

Trivelin mets le comble à ma joye. Conduis-moi vîte où elle eſt, afin que par ma préſence elle ſoit aſſûrée que ſes maux ſont finis ; où eſt-elle ?

TRIVELIN.

Chez nous.

LELIO.

Chez nous! *Il court, Trivelin l'arrête.*

TRIVELIN.

Attendez, modérez votre impatience; & gardez-vous de laiſſer paroître vos tranſports; votre pere pourroit ſe douter de vos amours, & que ſçavez-vous s'il y conſentiroit? ces vieillards ne ſont pas aiſés à mener, l'interêt peut beaucoup ſur eux, comme il ne la connois point, il pourroit bien renverſer vos projets dans la veuë de faire un mariage plus avantageux pour vous, attendez à vous déclarer, qu'elle ait trouvé ſon oncle, & qu'elle ſoit connuë; d'ailleurs, Spinette m'a parlé de l'amitié avec laquelle votre pere traite Mademoiſelle Silvia..... Cela n'eſt point dans ſon caractere, & je n'en augure rien de bon.

LELIO.

Trivelin, tu m'embarraſſes beaucoup ſeroit-il poſſible que mon pere.... Mais comment ſe trouvent-elles chez nous?

TRIVELIN.

Je vous le dirois, ſi je ne voyois pas votre pere qui vient à nous, attendez-le, & voyez ce qu'il vous dira;

Il ſe retire.



SCENE IV.

HORACE, LELIO.

HORACE.

JE ſors à grand regret de chez-moi, la converſation de Mademoiſelle Silvia eſt la ſeule choſe qui m'amuſe, & qui m'occupe préſentement, & ce n'eſt que par bienſéance, & pour ne lui être pas importun, que je la quitte... ah, ah, voici mon fils! que faites-vous là tout ſeul mon fils? vous me paroiſſez tout penſif.

LELIO.

Rien mon pere, je vous ai vû rêver auſſi, par reſpect je ne vous ai rien dit, & j'attendois pour vous ſaluër....

HORACE.

Tu es un bon fils, ſage, reſpectueux, je t'ai toûjours connu tel, & je t'ai même toûjours aimé, à cauſe de la douceur de ton caractere; c'eſt une grande conſolation pour un pere de ſe voir un fils ſi bien né. (*Il l'embraſſe*) mais où allois-tu?

LELIO.

J'allois au logis pour avoir le plaiſir de vous voir, & je me reprochois d'être ſorti ce matin ſans vous avoir ſouhaité le bon jour.

HORACE.

Je suis charmé de ton attention, mais n'y venois-tu que pour cela ?

LELIO.

J'avouë que j'avois aussi une petite curiosité de sçavoir s'il est vrai que vous avez retiré ce matin deux Demoiselles qui se sont sauvées du naufrage.

HORACE *à part.*

Ah ! je m'en doutois ! si je lui laissois voir cette jeune fille, je n'y trouverois pas mon compte, *à Lelio* ; il est vrai, mais je ne les garderai pas long-temps.

LELIO.

Et pourquoi mon pere ? vous repentiriez-vous d'une bonne action ? vous vous démentiriez vous même.

HORACE.

Ce n'est point cela, c'est que nos jeunes gens sont bien étourdis, quand ils sçauront que j'ai une jolie fille chez-moi, ils ne manqueront pas de faire leurs efforts pour la voir, ils l'examineront depuis les pieds jusqu'à la tête, la suivront tant qu'ils pourront, lui feront des reverences, le petit coup d'œil ensuite, le soupir en passant, ils s'approcheront de toi, de moi, s'intro-

duiront dans la maiſon, les dînez, & les ſoupez marcheront, la petite chanſon s'en mêlera, les politeſſes, les doux propos, les parties de plaiſir, *il faut promener Mademoiſelle par-ci, la promener par-là*, on ne parlera que d'Horace, de la Demoiſelle qui eſt chez lui, *elle eſt bien aimable, il eſt bien heureux*, je ne veux point de toutes ces tracaſſeries-là, je ſuis vieux, & je veux être tranquille chez-moi.

LELIO.

Vous n'avez point à craindre toutes ces pourſuites : votre âge leurs en impoſera, & je ne vois pas qu'elle puiſſe être mieux qu'avec vous.

HORACE.

Ah! je ſçai à qui les confier, & cela ne m'empêchera pas de veiller ſur elles, & de leur donner tous les ſecours neceſſaires, ſans me mettre en butte aux caquets du quartier.

LELIO *à part*.

Malheureux Lelio que feras-tu?...... mon pere, puiſque vous êtes réſolu de les mettre ailleurs, j'oſe vous dire, que je venois vous prier de la part d'une Dame de mes amies, vertueuſe & riche qui a ſçû l'avanture de ces filles, de les lui confier pour en avoir ſoin, elle aime toutes les perſonnes

personnes qui viennent de France & se fait un plaisir de vivre avec elles, & puisque vous voulez vous en débarrasser, je vous conseille de les accorder à cette Dame.

HORACE.

C'est une Dame aussi chez qui je veux les mettre, respectable, & fort à son aise, elles y seront fort bien, de plus, elle est mariée, ce qui éloigne tous les mauvais discours.

LELIO.

Oh! la mienne est veuve, & cela les détruit tout à fait, & comme elle ne cherche qu'une compagnie, vous voyez bien que c'est justement ce qu'il faut à votre Demoiselle.

HORACE.

Je ne connois point votre Dame, & je ne veux point m'embarquer mal-à propos.

LELIO.

Je la connois bien moi, & je vous réponds pour elle.

HORACE.

Je n'ai que faire de votre caution, & je veux me contenter là-dessus.

LELIO *à part.*

Ah! c'est quelqu'autre mouvement qui fait agir mon pere, *à son pere*, daignez réflechir . . . . .

HORACE.

Voulez-vous que je vous dise, Monsieur mon fils? vous commencez à m'ennuyer : depuis quand êtes-vous devenu si raisonneur? & où avez-vous appris à me répondre plus d'une fois ? quel interêt prenez vous....

LELIO.

C'est que j'avois donné ma parole à cette Dame, & cela, après les instances qu'elle m'en a faites;

HORACE.

Et pourquoi engagez-vous votre parole pour une chose qui dépend de moi?

LELIO.

J'ai cru que l'amitié d'un pere ne me refuseroit pas une chose si indifferente.

HORACE.

L'amitié d'un pere cesse, lorsqu'un fils en abuse.

LELIO.

Cependant j'ai donné ma parole, & vous devez y avoir égard.

HORACE.

Mais je ne le veux pas moi, & cela vous doit suffire.

LELIO.

Non mon pere; *Cinthio arrive derriere le Théâtre.*

HORACE.

Retirez-vous, & ne m'échauffez pas davantage.

LELIO.

Vôtre dureté me déſeſpere ; je ſuis engagé d'honneur, & je ferai tous mes efforts pour ne pas en avoir le démenti.

HORACE.

Je vous desheriterai moi, ſi vous vous obſtinés davantage.

LELIO.

J'y perdrai la vie plûtôt que de ceder.

HORACE.

Ah, ah ? vous le prenez ſur ce ton là ; oh bien ! je vous ordonne dés à preſent de ſortir d'ici, & de ne plus paroître devant moi, que je ne vous rappelle.



SCENE V.

CINTHIO, LELIO, HORACE.

CINTHIO.

QU'eſt-ce que c'eſt Lelio ? je vois ton Pere en colere contre toi, à quoi penſes-tu ?

LELIO.

Ah ? Cinthio je ſuis perdu,

HORACE.

Je ferme la porte pour vous empêcher d'entrer, je vous apprendrai à m'obéir, & à ne pas m'irriter par des diſcours impertinents. *A part*, je cours vîte trouver un endroit pour y mettre Mademoiſelle Silvia, de peur que mon fils ne la voye. *Il ſort.*

CINTHIO.

Qu'as-tu donc, mon ami ? te voilà en querelle avec ton pere.

LELIO.

Ah ! Cinthio, je ſuis le plus malheureux des hommes, il n'en faut point douter, mon pere eſt mon rival.

CINTHIO.

Comment donc ! à ſon âge, il s'aviſe de devenir amoureux, & de ta Maîtreſſe encore ? comment cela ?

LELIO.

Tu vas le ſçavoir ; j'ai aimé une Demoiſelle à Paris, pendant que j'y faiſois mes études : mon pere m'a rappellé, j'ai été contraint de partir, ma douleur étoit mortelle : ma Maîtreſſe pour ſoûlager ma peine m'avoit fait eſperer qu'elle viendroit à la Martinique auprès d'un oncle qu'elle a ici, qui pourroit faciliter notre hymen. La mort de ſa mere lui en a laiſſé la liberté, elle

est partie, elle a fait naufrage. Mon pere l'a retirée chez lui, il en est devenu amoureux : Trivelin l'avoit soupçonné, j'en suis convaincu, il m'empêche de la voir, m'interdit sa maison, il ne veut pas la garder chez-lui, & il prendra toutes les précautions, pour que je ne puisse découvrir où elle sera, je la perdrai pour toûjours, je suis desesperé.

CINTHIO.

Comment desesperé ! c'est trop tôt ; attends, tu connois les amis de ton pere, fais lui parler par celui, en qui tu croiras qu'il a le plus de confiance, qu'il tâche de l'avoir chez lui, on s'interressera plutôt pour un jeune homme, à qui il est permis d'aimer, que pour un vieillard qui se donne un ridicule en aimant.

LELIO.

Il ne la mettra jamais chez personne de ma connoissance ; & si je perds Silvia, je ne sçai quel parti prendre.

CINTHIO.

Il faut user d'adresse ici, la femme de notre Gouverneur est parente de Flaminia ma belle-mere.....

LELIO.

Eh bien ?

CINTHIO.

Il faut faire en ſorte, qu'elle retire Mademoiſelle Silvia, ſi elle la demande à ton pere, il ne pourra pas la refuſer, je t'introduirai dans la maiſon de la Dame, & tu verras ta Maîtreſſe tant que tu voudras.

LELIO.

Ah! mon ami tu me rends la vie, ſi tu peux venir à bout de ce deſſein: va vîte parler à cette Dame; car il faut ſe depêcher.

CINTHIO.

Je crois qu'elle eſt encore à la campagne.

LELIO.

Si nous laiſſons à mon pere le temps de la conduire ailleurs, il la cachera ſi bien, que je ne la verrai plus.

CINTHIO.

Eh bien! pour l'en empêcher, tâchons d'eſcalader la maiſon par cette fenêtre, & enlevons ta Maîtreſſe.

LELIO.

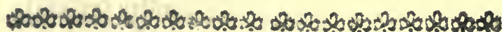
Le remede eſt trop violent, & je ne veux pas irriter mon pere davantage; vas plutôt parler à la Dame.

CINTHIO.

Allons, j'y vas, puiſque tu n'approuves pas cet autre expédient.

LELIO.

Va, ne perds point de temps, mais ne vois-je pas mon pere qui revient ſur ſes pas ? il eſt bien preſſé de rentrer au logis, je meurs de jalouſie, cependant il eſt inutile que je reſte ici, ſa colere, en me voyant, ne feroit qu'augmenter, il vaut mieux que je m'éloigne pour attendre ce que fera mon ami.



SCENE VI.

HORACE & FABRICE.

HORACE.

MON cher Fabrice, vous ne devez pas me refuſer ce que je vous demande.

FABRICE.

Vous ne ſongez qu'à vous, & à ce qui vous fait plaiſir; mais vous ne penſez pas que Flaminia, ma très-reſpectable épouſe, & dont l'humeur n'eſt pas aiſée, ne voudra jamais ſouffrir une jeune fille dans ma maiſon.

HORACE.

Madame Flaminia eſt à la campagne, & avant qu'elle revienne, j'aurai trouvé une maiſon bien éloignée de nos quartiers, & peut-être même une petite maiſon de campagne, afin que mon fils ne puiſſe jamais la voir, par conſéquent vous en ſerez débarraſſé. Mon cher Fabrice, c'eſt dans l'occaſion que l'on connoît les vrais amis; de quoi me ſerviroit-il d'être le vôtre, depuis ſi long-temps, ſi vous me manquiés au beſoin?

FABRICE.

Vous voulez m'engager à ſeconder vos foibleſſes, plûtôt qu'à vous rendre un veritable ſervice.

HORACE.

Ne traittez point de foibleſſe mon amour, & ma jalouſie, quand vous verrez cette aimable fille, je ſuis ſûr que vous approuverez tout ce que je fais pour elle. Ah! ſi vous aviez vû cette bouche de coraïl! ces prunelles étincellantes, cette gorge..... cette taille.... mon cher Fabrice, je ſuis trop heureux de pouvoir paſſer le reſte de mes jours dans une ſi aimable compagnie: oui, elle ſera ma femme, & je ſerai le plus content de tous les hommes.

FABRICE.

Voilà bien des traits d'une grande beau-

té, mais je vois de grands défauts en vous, & je ne ſçai pas comment elle écoutera vos propoſitions.

HORACE.

Je ne lui en ai fait encore aucune, & j'attends pour me déclarer, que je l'aye gagnée par des biensfaits, & des galanteries ; par exemple ce ſoir chez vous, puiſqu'elle y ſera, & que nous ne ſommes point embaraſſez de votre femme, je veux que nous nous réjoüiſſions ; preſque tout votre domeſtique ſe trouve à la campagne avec Madame Flaminia, nous ordonnerons à Arlequin un bon ſouper avec d'excellent vin : j'ai encore bonne grace le verre à la main, je ſçai lâcher le petit mot pour rire, la pointe, la fleurette, la chanſon gaillarde ; allez, je ne me tirerai pas mal d'affaire, & je réüſſirai.

FABRICE.

Soit, je profiterai de votre belle humeur.

HORACE.

Je m'en vais l'appeller avec ſa femme de chambre, & vous les confier....vous ſerez ſage au moins.

FABRICE.

Bon, vous croyez que tout le monde vous reſſemble.

HORACE *ouvre la porte.*

Arlequin, dis à Mademoiſelle Silvia, & à Spinette qu'elles prennent la peine de deſcendre. Que nous allons paſſer une ſoirée joyeuſe ! je veux que nous bûvions juſqu'au jour.

FABRICE *rit.*

Ah, ah, ah !

✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱

SCENE VII.

SILVIA, SPINETTE, ARLEQUIN, *& les ſuſdits.*

SILVIA.

M'Appellez-vous, Monſieur ?

HORACE.

Oui, ma belle enfant, & c'eſt pour vous procurer du plaiſir, il faut bien vous faire oublier les peines que vous avez ſouffertes pendant votre voyage : voici un de mes bons amis, chez qui je vous prie de paſſer, en attendant que j'aille vous y trouver, nous ſouperons enſemble, il eſt de bonne compagnie & vous pouvez vous en fier à moy.

SILVIA.

Et ne pourriez-vous pas l'avoir chez vous, puiſqu'il eſt de vos amis ?

HORACE.

Non, par des raiſons que je ne puis vous dire préſentement, je crois même que je vous laiſſerai chez lui quelque temps, vous ne ſerez point mal ; croyez-moi, je ne vous perdrai pas de vûe, & vous ſerez un jour contente de moi.

SILVIA.

Spinette je ſuis perduë ! & Lelio comment le verront nous ?

SPINETTE.

Patience, Mademoiſelle, nous verrons comment les choſes tourneront.

FABRICE.

Entrez là s'il vous plaît Mademoiſelle ; c'eſt ma maiſon, & je vous en fais la Maîtreſſe.

SILVIA.

J'obéis à Monſieur Horace, & vous remercie de vos bontés.

HORACE.

Qu'en dites-vous, Fabrice? n'eſt-elle pas bien aimable ?

FABRICE.

Je la trouve telle que vous me l'avez dépeinte.

HORACE.

Mais à propos, je ne pensois pas que Mr. Cinthio votre fils n'est pas à la campagne, cela me met dans l'embarras, je n'ai peut-être pas moins à craindre de lui, que de Lelio.

FABRICE.

S'il vous fait ombrage, il faut que vous mettiez votre Maîtresse ailleurs, car je ne puis pas chasser mon fils de chez-moi.

HORACE.

J'en conviens, mais vous pourriez exiger de lui, qu'il allât à votre maison de campagne tenir compagnie à Madame Flaminia, sous prétexte, que vous ne pouvez pas y aller, & par là vous me donnerez le temps de chercher une maison où Silvia puisse être en sûreté.

FABRICE.

Puisque vous m'avez engagé si avant, je pousserai ma complaisance jusqu'au bout; mais je ne sçai où je pourrai trouver mon fils, car quand il est une fois sorti, je ne le revois guere de la journée.

HORACE.

Attendez, je sçai une maison de ma connoissance où il va souvent, nous l'y trouverons peut-être, venez-y avec moi.

FABRICE.

FABRICE.

Soit.

HORACE.

Songeons auparavant au ſoupé: Arlequin ! *Arlequin vient*, voici vingt piſtoles, je te charge de nous préparer un bon ſouper ; cherche-nous quelque choſe de bien friand, là .... qui réveille l'apétit.

ARLEQUIN.

Ah ! Monſieur, vous êtes en bonnes mains. Quand il s'agit de la table, je ſuis le premier homme du monde, pour ſonger à tout ce qu'il faut.

HORACE.

Allons, mon cher Fabrice, chercher votre Fils.



SCENE VIII.

ARLEQUIN *ſeul.*

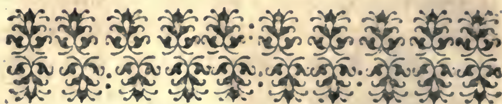
VOilà qui va le mieux du monde ! je ſçavois bien moi que ces filles là nous feroient vivre en joye, on commence bien quand on commence par manger, ſongeons à preſent à bien faire notre commiſſion ; voici deux cens francs : hé bien ! cent francs

de fromage... fort bien... cinquante francs de Mâcarons, & puis...., il me reste encore cinquante francs..... je n'en aurai pas assez, car il faut du gras, du maigre, du dessert, du vin en abondance.....oh dame! il faut trop de choses, je n'aurai jamais assez d'argent, recomptons... cent francs de fromage, pour celui-là il n'y a rien à rabattre; cent francs.....oui, pour le fromage, je dis bien.... & le reste!.... il vaut mieux que j'aille consulter quelque brave cuisinier, il me dira mieux cela, & pour le gras..... & pour le maigre.... voici pourtant bien de l'argent; si je pouvois ménager quelque chose pour moi, cela ne seroit pas si mal; mon vieux Maître n'est pas trop genereux, & son fils n'aime que ce maraut de Trivelin, si bien que moi, pauvre Arlequin! misérable creature! je n'ai jamais de quoi boire bouteille, & je n'en trouve point à crédit. Voici comme je ferai: j'acheterai ce qu'il faut pour un bon soupé en gras, j'acheterai le vin, le dessert, & pour ce qui est du maigre, je tendrai mes filets, je puis faire une bonne pêche, & moyennant cela, je fournirai le poisson à mon Maître, & garderai l'argent pour moi: cela me paroît fort bien imaginé, à l'exemple de notre vieillard qui regale Mademoiselle Silvia,

je regalerai Spinette, de qui je souhaitterois fort gagner l'amitié, sa figure me revient assez & ne m'iroit pas mal, bon! suivons notre projet : allons jetter les filets ..... ah que je vas bien me réjoüir avec Spinette!

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

FLAMINIA, ROSETTE.

FLAMINIA.

JE crois avoir pris le bon parti, puisque Monsieur mon mary ne peut venir à la campagne, de le venir trouver à la Ville, mais où es-tu restée Rosette! Ah! te voilà, tu marches bien lentement.

ROSETTE.

Ma foi, Madame, je ne suis pas si forte que vous, je ne puis marcher si vîte. Quel caprice! de venir à pied de votre maison de campagne, comme si vous n'aviez pas votre carrosse.

FLAMINIA.

Te voilà bien malade! ce n'est qu'une promenade.

ROSETTE.

Oui, pour vous, mais pour moi c'est un voyage très-long, & je n'en puis plus.

FLAMINIA.

Eh bien ! nous voilà arrivées, tu auras le temps de te reposer : va devant moi ouvrir les volets de mon appartement.

ROSETTE.

Attendez que je cherche la clef.... ah ! je crois que je l'ai perduë.

FLAMINIA.

Voyez l'étourdie ?

ROSETTE.

Comme vous vous mettez d'abord en colere ! ne vous fâchez pas, la voilà retrouvée je l'avois dans une autre poche.

FLAMINIA.

Eh bien, finis donc, & va ouvrir.

ROSETTE.

Vous voyez que je ne suis pas si étourdie que vous le dites. *Elle entre dans la maison.*





SCENE II.

LELIO, FLAMINIA.

LELIO.

JE ſuis dans une inquiétude mortelle, je ne trouve de repos nulle part, la compagnie m'ennuye, la ſolitude m'accable, qu'il eſt fâcheux d'aimer ! & de ſe trouver dans une ſituation pareille à la mienne, éloigné de ce que j'aime, & jaloux d'un pere. Mais que fait Cinthio ? il ne revient point, il devroit être déja de retour, ſa lenteur me tuë.

FLAMINIA.

Monſieur Lelio je ſuis ravie de vous rencontrer.

LELIO.

Ah ! Madame, pardonnez, je ne vous voyois pas, vous voilâ donc de retour de la campagne.

FLAMINIA.

Oui, Monſieur, la campagne eſt aimable lorſqu'on y eſt en compagnie, mais quand on y eſt ſeule, le temps y paroît bien-long, mais qu'avez-vous ? je vous trouve un peu changé.

LELIO.

Madame, je vous avoüe que j'ai l'esprit embarrassé.

FLAMINIA.

Et dequoi? Monsieur, pourrois-je vous le demander.....

LELIO.

Madame, cela n'en vaut pas la peine, & ce seroit vous entretenir mal-à-propos de discours ennuyeux.

FLAMINIA.

Vous me faires tort, je vous estime assez pour m'interresser à ce qui vous regarde.

LELIO.

Mais, ne vois-e pas notre porte ouverte!

FLAMINIA.

Dites-moi, Monsieur Lelio, je pourrois vous aider, & peut-être vous tirer de peine.

LELIO.

Oui, mais si je trouve mon pere.... qu'importe? j'en serai quitte pour être grondé, & j'aurai eû le plaisir de voir ma chere Silvia. *Il entre dans la maison.*



****

SCENE III.

FLAMINIA, ROSETTE.

ROSETTE *dans la maison.*

AH Madame !

FLAMINIA.

Quoi ! qui a-t-il ?

ROSETTE *arrivant.*

Ah ! Madame ! venez voir, venez voir.... *elle rentre.*

FLAMINIA.

Attends, reviens, dis-moy ce que c'eſt,

ROSETTE.

Ah ! l'étonnante choſe ! vous ne vous en douteriez jamais.

FLAMINIA.

Dis-le moi donc; car je ne puis le deviner.

ROSETTE.

Madame ! Madame ! il y a....

FLAMINIA.

Eh bien ?

ROSETTE.

Deux femmes.

FLAMINIA.

Où ?

ROSETTE.

Au logis.

FLAMINIA.

Au logis !

ROSETTE.

Oui, & deux femmes jolies encore, qui dès quelles m'ont apperçuë m'ont fermé la porte au nez.

FLAMINIA.

Ah ! ah ! voici donc la raison qui empêchoit Monsieur mon mari de me venir trouver à la campagne, quel bonheur ma fait revenir ! je le prends sur le fait.

ROSETTE.

Qui se seroit jamais imaginé une trahison comme celle-là ?

FLAMINIA.

J'en serai vangée, je sçaurai bien me faire justice moi-même, je ne souffrirai point un tel affront.





SCENE IV.

LELIO, FLAMINIA, ROSETTE.

LELIO.

AH ! je devois bien m'y attendre ! la porte n'auroit pas été ouverte, si Silvia eût été dans la maison, mon pere m'a tenu parole, & Cinthio m'en a manqué, où sera-t-elle ? où la chercher ? que vais-je devenir ? * ami infidelle, pere trop cruel ! vous serez tous deux satisfaits ; vous m'abandonnez à ma douleur, vous ne me reverrez plus, je me livre à mon déséspoir.

ROSETTE.

Qui l'auroit jamais pû croire ! j'entre dans la passion de ma Maîtresse, si j'étois à sa place, je mettrois tout sans dessus-dessous.

FLAMINIA.

Fabrice à son âge, s'amuser avec de jeunes filles ! manquer ainsi à ce qu'il me doit, & je me tairois moi ? Je mettrai plutôt le feu à la maison. Je cours voir ces impertinentes, & les punir comme elles le méritent.

ROSETTE.

Je vous suis, pour vous aider.

* *Ils parlent tous les trois à la fois.*

LELIO.

A quoi me sert-il de vivre dans l'état où je suis ! je ne vivois que pour vous Silvia, on vous arrache de mes bras, on vous cache à ma vûë, je ny puis consentir, & je ne trouve de remede que dans la mort.



SCENE V.

CINTHIO, LELIO.

CINTHIO.

ENfin, je te retrouve mon ami, j'ai couru avec empressement . . . .

LELIO.

Ne me parlez point, laissez-moi, vous n'êtes point mon ami, vous ne m'avez flattez, que pour endormir ma passion, & pour donner aux autres le temps de me trahir ; retirez-vous, je ne vous connois plus.

CINTHIO.

Mais Lelio, es-tu devenu fou ? écoute-moi, je suis ton ami, j'ai travaillé pour toi, & j'ai obtenu de la femme de notre Gouverneur, qu'elle demandera Mademoiselle Silvia à ton pere.

LELIO.

Il n'est plus temps, Silvia n'est déja plus chez-nous, mon pere l'a cachée aux yeux de tout le monde, je ne la verrai plus.

CINTHIO.

Je n'ai jamais rien vû de si impetueux que toi? qu'importe qu'il l'ait cachée! la Dame la demandera toûjours, & il n'osera la refuser.

LELIO.

Non, je n'écoute plus rien, je ne vous crois plus, vous m'avez manqué dans une occasion essentielle; vous m'aviez promis de ne point perdre de temps, & vous en avez laissé à mon pere, assez pour exécuter son dessein, pour me percer le cœur; je ne vous connois plus, je renonce à votre amitié & je veux vous oublier pour toûjours. *Il sort.*

CINTHIO.

Mais, il faut qu'il ait perdu l'esprit: je veux le suivre, & tâcher de le rendre raisonnable.



SCENE VI.

FLAMINIA, ROSETTE, CINTHIO.

FLAMINIA.

AH! Monſieur Cinthio, je vous trouve fort à propos pour me plaindre à vous de Monſieur votre Pere.

CINTHIO *à part.*

Je me ſerois bien paſſé de cette rencontre. De mon pere, Madame! & pourquoi?

ROSETTE.

Ah! vraiment, il en fait de belles.

CINTHIO.

Et quoi encore, Madame? mon pere, le mari le plus tendre, le plus reſpectueux, le plus fidelle .....

FLAMINIA.

Oui, oui, Monſieur, vous le croyez peut-être, ou bien, ſçachant ſes mauvais procedez, vous les cachez, afin qu'il vous pardonne vos folies.

ROSETTE.

Ah! Monſieur, vous êtes trop jeune pour connoître l'artifice des vieillards: les Peres en ſçavent plus que les enfans.

CINTHIO.

Tais-toi Rosette : de grace, Madame, expliquez-vous.

FLAMINIA.

Vous rougirez pour lui, quand je vous aurai conté sa trahison, sa perfidie.

ROSETTE.

Il n'y à rien de plus noir.

FLAMINIA.

Pendant que j'étois à la campagne.... mais vous devez le sçavoir ; il n'est pas possible que vous l'ignoriez.

CINTHIO.

Eh bien ! pendant que vous étiez à la campagne....

FLAMINIA.

Il avoit deux filles au logis, Monsieur, deux filles, voilà un bel exemple pour vous! apprenez de lui, comme on peut dans un âge mûr, se rendre ridicule, & méprisable, trahir sa femme, violer la foi conjugale, & devenir le joüet de toute une Ville.

ROSETTE.

Oui, Monsieur, deux filles au logis, pendant que nous ni sommes pas, voyez comme il sçait bien prendre son temps.

CINTHIO.

En verité, si vous ne disiez pas la chose aussi

férieusement que vous me la dites, vous me feriez mourir de rire, pensez-vous que mon pere radotte ? j'en sçaurois quelque chose, moi qui suis toûjours resté ici : vous me dites qu'elles sont deux, il y en auroit au moins une pour moi, & en ce cas là je vous avoüe que j'aurois de grandes obligations à mon pere, croyez-moi, Madame, on vous a trompée.

FLAMINIA.

Vous cherchez en vain à me faire prendre le change par vos plaisanteries, on ne m'a point trompée, elles sont au logis, & je viens de les y voir.

CINTHIO.

Cela se peut-il ?

ROSETTE.

Oui, Monsieur, cela se peut, elles sont dans l'appartement de Monsieur votre pere.

CINTHIO.

Ce n'est donc que depuis quelques heures, & je vous jure que je l'ignorois. Je ne puis même m'imaginer qui peut avoir amené chez nous ces deux filles.... peut-être que mon pere par complaisance.....

FLAMINIA.

Eh oui ! par complaisance pour lui-même, convient-il à des filles d'aller loger chez

un homme marié, pendant que sa femme est à la campagne ?

ROSETTE.

Oui, quand elles cherchent une bonne fortune.

CINTHIO *à part.*

Mais se pourroit-il qu'Horace eut donné Mademoiselle Silvia & sa femme de chambre en garde à mon pere ? Pourquoi non ? ils sont assez amis pour se rendre mutuellement de petits services, *à Flaminia.* Madame, permettez que j'entre au logis pour parler à ces Demoiselles, je sçaurai d'elles-mêmes ce qui les y a amenées, & je vous promets que je ferai mes efforts pour vous ôter tout sujet de chagrin.

FLAMINIA.

Allez, allez, Monsieur, pour moi, je vous jure que je ne mettrai pas le pied dans la maison tant qu'elles y seront.

Cinthio entre dans la maison.

ROSETTE.

Vous faites fort bien, ma chere Maîtresse, il faut un peu mortifier ces vilains hommes, comment ! il leurs sera permis d'en faire à leur volonté ! d'outrager leurs femmes, & les femmes seront assez sottes pour se taire ? pour moi je suis encore jeune, &

graces au Ciel, je ne ſuis point mariée, mais ſi j'avois un mari qui me jouât de ces tours-là, pour me vanger, je voudrois avoir autant d'Amans, qu'il auroit de Maîtreſſes.

FLAMINIA.

Je ſçai que cette vangeance me ſeroit facile, ſi mon cœur y conſentoit, & ſi l'honneur ne le défendoit pas.

ROSETTE.

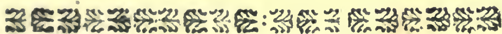
Bon, l'honneur! pourquoi eſt-ce que notre honneur y doit perdre? & pourquoi le leur n'en ſouffre-t-il rien?

FLAMINIA.

Le monde l'a ainſi reglé, & nous a chargées de ce fardeau.

ROSETTE.

Le monde ne ſçait ce qu'il fait, & je veux réformer le monde moi.



SCENE VII.

CINTHIO, FLAMINIA, ROSETTE.

CINTHIO *à part.*

C'Eſt elle, c'eſt Mademoiſelle Silvia! je ſuis le plus content de tous les hommes, & je cours vîte en rendre compte à mon ami Lelio, lui remettre l'eſprit, & regagner ſon amitié; Madame, je vous prie au nom de ce reſpect, dont vous ſçavez que je

ne me ſuis jamais écarté, au nom de cette tendreſſe, que vous m'avez toujours marquée, n'écoutez point les tranſports de votre jalouſie, & ſoyez perſuadée, que mon pere n'a aucune paſſion pour ces Demoiſelles, je vous promets, & j'engage mon honneur, que dans deux heures d'ici je les ferai ſortir de chez vous, & que vous n'aurez d'orénavant aucun ſujet de vous plaindre par rapport à elles, ſouffrez ſeulement qu'elles reſtent encore deux heures au logis.

ROSETTE.

Ne vous y fiez pas,

FLAMINIA *à part.*

Feignons un moment pour le mettre dans mes interêts. J'ai bien de la peine à conſentir à ce que vous me demandez : cependant je vous aime trop, pour ne pas ſacrifier quelque choſe de mon reſſentiment aux inſtances que vous me faites, mais du moins inſtruiſez-moi des raiſons....

CINTHIO.

Madame, je le ferai à mon retour, le temps me preſſe, ſouffrez que j'aille au plutôt prendre les meſures neceſſaires pour vous délivrer de ces objets qui vous déplaiſent. *Il part.*

ROSETTE.

Je ne m'étonne plus ſi vous n'avez pas

assez de courage pour vous vanger de votre mari, puisque deux petits mots flatteurs de son fils vous ont déja radoucie.

FLAMINIA.

Ne crois pas que je perde de veüe mon dépit, & ma vangeance, mais j'ai voulu avoir quelque complaisance pour Cinthio, d'autant plus que je suis bien aise d'entendre mon mari, pour voir ce qu'il osera me dire, quand je lui montrerai les preuves de sa perfidie.



SCENE VIII.

FABRICE, FLAMINIA, ROSETTE;

FABRICE.

CE n'étoit donc pas un assez grand malheur pour Horace de devenir amoureux à son âge, s'il ne devenoit pas encore prodigue : il a fait emplette, & d'habits & de bijoux, il a fait une dépense excessive pour régaler sa Maîtresse, il m'a fallu courir toute la Ville pour lui trouver un Officier, & un Cuisinier. Mais que vois-je ! je suis perdu, Mademoiselle Flaminia de retour de la campagne ! c'est fait de moi, si elle a vû Mademoiselle Silvia.... que lui dirai-je ?

FLAMINIA *à Rosette.*

Que je suis malheureuse !

FABRICE, *à part.*

Je le suis bien davantage.

FLAMINIA *à part.*

Quelque chose que dise Cinthio, je ne puis m'ôter de l'esprit, que les affaires qui retenoient mon mari à la Ville, n'étoient qu'un prétexte pour me tromper.

ROSETTE.

Sans doute il y avoit de la malice.

FABRICE *à part.*

Si je lui confie l'amour de mon ami, cela ne sera pas trop bien, car confier un secret à une femme ...... que je veux de mal à Horace !

FLAMINIA.

Je suis dans l'impatience de le voir revenir.

ROSETTE.

Et tenez, le voilà revenu.

FABRICE.

Faisons bonne contenance. Oh ! ma chere Epouse je ne m'attendois pas à vous voir si tôt.

FLAMINIA.

Je le crois bien ; & je sçai même que

vous n'êtes pas bien aise de mon retour.

FABRICE.

Oh! ma chere femme, que dites vous-là ? j'en suis charmé ... que fait-on à la campagne ?

FLAMINIA.

On y vit beaucoup plus sagement qu'à la Ville.

FABRICE.

Et que fait-on de mal à la Ville ?

FLAMINIA.

Vous le sçavez mieux que moi.

FABRICE.

Moi ! je n'en sçai rien.

ROSETTE.

Voyez la ruse !

FLAMINIA.

Qui sont ces femmes qui sont au logis ?

FABRICE.

Quelles femmes ?

FLAMINIA.

Vous faites l'ignorant. Oui ces femmes ? comment pourroient-elles se trouver dans votre appartement, si vous ne les y aviez introduites ?

FABRICE.

Mademoiselle Flaminia, croyez...

FLAMINIA.

Je crois, ce que je dois croire. Me prenez-vous pour une imbecile! pensez-vous que je passerai sous silence vos infidelitez? que je n'en aurai pas raison? que je demeurerai immobile? que je vous laisserai joüir en paix de tous ces plaisirs qui m'offensent, qui m'outragent? non, non, ne le pensez pas, j'ai du cœur, de-la naissance, je veux être respectée, considerée, conserver mes droits, mon autorité, mon pouvoir, & vous ranger à la raison.

FABRICE.

Là, là, ma petite femme, ma chere moitié, si vous ne voulez que sçavoir qui sont ces femmes, je vais vous satisfaire: sçachez qu'elles ont été mises en garde chez-moi.

FLAMINIA.

Comment, en garde chez-vous? qu'est-ce que cela veut dire?

FABRICE.

Oui, en garde chez-moi, & cela, parce qu'on connoît ma sagesse, voyez comme les autres sçavent me rendre plus de justice, que vous, qui m'accablez de reproches.

FLAMINIA.

Si vous ne m'éclaircissez davantage, je ni comprends rien.

FABRICE.

Je vais vous expliquer le fait.



SCENE IX.

ARLEQUIN, un CUISINIER, *un homme avec une hotte, & les susdits.*

ARLEQUIN.

JE suis pressé d'aller retirer mes filets que j'ai laissés dans la mer, & ces gens-là ne finissent point, ils marchent si lentement, qu'on diroit qu'ils ont la goute. Eh, allons, dépêchez-vous donc, si vous marchez toûjours de ce train-là, le souper ne sera jamais prêt.

LE CUISINIER.

Tu as raison, mon ami; mais ce n'est pas ma faute, c'est cet animal qui s'arrête à tout moment: viens donc, si tu avois la même impatience que le vieillard amoureux, tu te dépêcherois davantage.

FABRICE.

Voici pour comble de malheur, Arlequin & le Cuisinier que j'ai arrêté pour Horace.

ARLEQUIN.

Monsieur, je suis votre très-humble serviteur, le Cuisinier vous a tenu parole, le voici qui vient faire remu-menage dans votre cuisine.

FABRICE.

Allez vous-en tous, allez vous-en.

ARLEQUIN.

Comment que nous nous en allions ! est-ce que vous ne voulez plus souper ?

FABRICE.

Partez, vous dis-je.

LE CUISINIER.

Que je parte ! auriez-vous pris quelque autre Cuisinier en ma place ? après m'avoir arrêté; mort de ma vie ! je ne le souffrirai pas.

FLAMINIA.

Eh bien, M. Fabrice, que pouvez-vous me dire à présent ? pour une fille qu'on vous a donnée en garde, vous ordonnez un souper, vous prenez des Cuisiniers, vous n'en avez pas tant fait le jour de mes nôces.

ARLEQUIN *à part.*

Ah ! nous sommes perdus ! Madame Flaminia a tout entendu.

FABRICE.

Eh non mamour, il se trompe, ce n'est pas moi qui les ai demandés, je ne les connois pas.

LE CUISINIER.

LE CUISINIER.

Comment, vous ne nous connoiſſez pas? c'eſt à vous-même que nous avons parlé, Arlequin que voici étoit préſent : il nous a dit que vous aviez une jolie fille chez vous, que vous vouliez vous réjouïr pendant que votre femme étoit à la campagne, que vous vouliez un ſouper fin, délicat, & ſomptueux ; que ſon Maître ſeul étoit de la partie, comment, vous ne nous connoiſſez pas?

FLAMINIA.

Ah traître ! ah perfide !

ARLEQUIN.

Ah ! le maudit babillard !

FABRICE.

Ma chere femme..... partez, vous dis-je, fuſſiez-vous à tous les diables !

ARLEQUIN.

Va-t'en, Cuiſinier d'enfer, tu nous portes malheur.

LE CUISINIER.

Je ne partirai pas, que du moins je ne ſois payé comme ſi j'avois ſervi, j'ai compté ſur vous, & j'ai refuſé de travailler ailleurs.

FLAMINIA.

Attends, attends, je vais te payer moi

comme tu le merites. *Flaminia & Rosette battent Arlequin, le Cuisinier & les autres.*

LE CUISINIER.

Misericorde! quelle femme! à l'aide! au secours! *Il sort.*

ARLEQIN.

Ah! ah! j'avois bien affaire de cela moi, Adieu le soupé, je n'aurai qu'à porter au marché le poisson que je trouverai dans mes filets.

FLAMINIA.

Rosette, cours vîte chez mes parens, conte-leurs le sujet de ma colere, l'infidelité de mon mari, dis-leurs que je suis outrée, que je veux me séparer de lui, que je ne veux plus en entendre parler, que je veux avoir ma dot, qu'ils ne tardent pas, qu'ils marchent sur tes pas.

ROSETTE.

J'y cours, Madame, avec plaisir.



SCENE X.

FABRICE, ROSETTE,

FABRICE.

ATtrends, attends, Rosette, écoute-moi; ah malheureux Horace! quel maudit charivari as tu causé chez-moi!

ROSETTE.

Monſieur, laiſſez-moi aller faire la commiſſion de ma Maîtreſſe.

FABRICE.

Attends, te dis-je, écoute-moi, tu vois bien que je ſuis un homme perdu, s'il me faut eſſuyer tous les reproches de cette famille, & quelque choſe que je diſe, je n'aurai jamais raiſon avec ma femme.

ROSETTE.

Auſſi, pourquoi faites-vous des folies à votre âge ?

FABRICE.

Eh non, je n'en ai point faites; mais je ne puis pas te conter tout cela, tiens voici un louis d'or que je te donne, pour t'acheter une palatine, à condition que tu diras à ta Maîtreſſe, que tu n'as trouvé perſonne, enſuite tu ne diras mot à qui que ce ſoit, de ce qui ſe paſſe chez moi, & je te promets un habit en recompenſe.

ROSETTE.

Monſieur, j'ai toûjours eu encore plus d'amitié pour vous, que pour Madame : je vous obéïrai de bon cœur, vous êtes ſi bon, ſi genereux....

FABRICE.

La coquine ! vas-donc faire un petit

tour en Ville, & puis rends réponse à ta Maîtresse de la maniere que je t'ai dit.

ROSETTE.

Vous serez obéï, Monsieur, je vous le promets, foi d'honnête fille; mais vous tiendrez votre parole aussi.

FABRICE.

Oui, je t'en assure.



SCENE XI.

HORACE, FABRICE.

HORACE.

EH bien, mon ami avez-vous vû votre fils ? je ne l'ai point trouvé moi, cependant je viens pour que nous entrions chez-vous, nous passerons quelques momens en conversation avec Mademoiselle Silvia, en attendant le soupé.

FABRICE.

Ah, fussiez-vous bien loin! vous, votre amour, Silvia, tout ce qui vous regarde & vous appartient, ôtez-moi vîte cette Demoiselle de ma maison.

HORACE.

Et pourquoi cela ? quelle mouche vous pique ?

FABRICE.

L'enfer eſt chez-moi à cauſe d'elle : mon épouſe eſt revenuë de la campagne, l'a apperçue, la jalouſie lui eſt montée à la tête, elle eſt folle, poſſedée, pire qu'une furie.

HORACE.

Que me dites vous-là ? attendez, & ne pouvez-vous pas lui faire entendre raiſon ?

FABRICE.

Eh oui, faire entendre raiſon à une femme jalouſe & furieuſe.

HORACE.

Donnez-moi le temps d'aller chercher une maiſon où la mettre, & je vous en débarraſſerai.

FABRICE.

Ramenez-là chez vous, & tout à l'heure, je ne veux plus de bruit avec ma femme.

HORACE.

Je ne me fie point à mes domeſtiques, tout le monde ſe tourne du côté de mon fils, ils l'aiment mieux que moi ; ils lui ouvriront la porte, & je ſerai perdu.

FABRICE.

Tant mieux, c'eſt ce que je vous ſouhaitterois, vous n'avez aucune raiſon d'eſperer de vous faire aimer de votre Demoiſelle,

vous ne pouvez pas ſçavoir ſi votre fils la regardera des mêmes yeux que vous, & cependant vous devenez amoureux & jaloux, ſans ſçavoir pourquoi. Il eſt bien vrai qu'il n'y a rien de pire qu'un mauvais voiſin.

HORACE.

Ne me traittez point ſi cruellement, l'embarras où je vous ai jetté m'empêche de me plaindre, & je ſuis ſeulement occupé du ſoin de chercher, où je pourrai la mettre, car ſi je ſuis jaloux de mon fils, je le ſuis auſſi de tout le genre humain.

FABRICE.

Enfermés-là dans une boëte, perſonne ne la verra.

✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻

SCENE XII.

FLAMINIA, SILVIA, SPINETTE, *& les ſuſdits.*

FLAMINIA.

SOrtés, vous dis-je, Mademoiſelle, & tout à l'heure, & rendez grace à ma bonté de ce que je ne vous traitte pas comme vous le meritez. *Elle ſort.*

SILVIA.

Spinette, que ferons-nous ? que je ſuis malheureuſe!

SPINETTE.

Nous irons encore chez Monſieur Horace, il eſt de conſequence pour nous, de conſerver ſon amitié.

HORACE.

Oui, oui, Mademoiſelle, revenez chez-moi, je ne vous en ai point chaſſée, & je ne vous avois mis chez mon ami, que dans la penſée, que vous ſeriez mieux.

SILVIA.

Et puis-je être mieux qu'auprès de vous, qui m'avez promis une amitié de pere ?

HORACE.

Et je vous aime auſſi, comme ma fille, & même davantage, que ſçait-on, vous pourriez un jour m'appartenir de prés.

SILVIA *à Spinette.*

Spinette que veut-il dire ?

SPINETTE *bas a Silvia.*

Ce que nous avions déja penſé, il vous aime, il n'en faut point douter.

HORACE *à Fabrice.*

Il me ſemble que ce que je lui ai dit là la un peu émuë, qu'en dites-vous ! (*à Silvia en lui prenant la main*) calmez-vous ma fille, ne ſouffrez point qu'aucun nuage terniſſe

la beauté de ces regards, ils ſont faits pour donner de l'inquiétude aux autres, mais vous ne devez point en prendre : cette bouche doit toûjours rire, les graces ne l'ont faite que pour cela.

FABRICE.

Je regarde avec attention cette Demoiſelle, je lui trouve une reſſemblance, que je ne puis pas bien démêler : il y a quelque choſe dans ſon viſage qui ne m'eſt pas inconnu.

HORACE.

Vous baiſſez les yeux ! ce n'eſt pas ce que je vous demande.

SILVIA *bas à Spinette.*

Spinette que je ſuis confuſe !

SPINETTE *bas à Silvia.*

Courage Mademoiſelle, *à Horace*, M. vous ſçavez que les filles rougiſſent aiſément quand elles s'entendent loüer.

HORACE.

Je m'en doute bien, mais elle doit s'accoûtumer aux loüanges ; pourquoi montre-t'elle tant de beauté?

SILVIA.

Menagés, je vous prie, ces expreſſions, vous m'avez honorée du nom de votre fille, & un pere ne loüe pas tant.

HORACE.

Ou fille, ou quelqu'autre chose, soyez sûre d'une amitié parfaite de ma part, *à Fabrice*, que dites-vous de sa modestie ? il me semble que vous ouvrez de grands yeux sur elle....

FABRICE.

Je n'en sçai presque pas la raison, moi-même.

HORACE.

Oh! oh! en voici bien d'une autre, Mademoiselle, rentrez s'il vous plaît dans ma maison, l'air est froid, & vous pourriez-vous enrûmer, je ne vous laisserai pas long-temps seule. *Il la conduit dans la maison.* Je ferme la porte; car Monsieur mon fils... & vous Fabrice, voulez-vous, que nous nous broüillions pour toûjours! il n'y a amitié qui tienne; voyez-vous, l'Amour l'emporte.

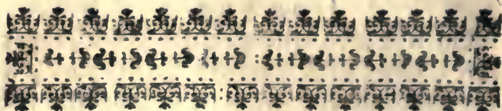
FABRICE.

Vous extravaguez, je suis si éloigné de ce que vous pensez... je me retire pour ne pas vous contraindre.

HORACE.

Arrêtez, puisque vous n'avez aucune intention..... je le laisserai aller, nous nous reverrons une autre fois, & je cours vîte, en attendant, chercher quelque maison qui me convienne.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

TRIVELIN, LELIO *en habit de voyage.*

TRIVELIN.

EH ! de grace, écoutez-moi.

LELIO.

Laisse-moi, te dis-je ? je ne veux rien entendre.

TRIVELIN.

Quoi ! pas même votre fidele Trivelin ?

LELIO.

Tout m'est odieux.

TRIVELIN.

Helas ! mon cher Maître, que vous ai-je fait ?

LELIO.

Tu ne m'as rien fait, mais je veux abandonner mon pere, ma patrie, mes parens, mes amis, j'irai si loin, qu'ils n'entendront plus parler de moi.

TRIVELIN.

Menez-moi avec vous, vous n'avez pas coûtume de voyager tout ſeul.

LELIO.

Mon chagrin, mon tourment, ma peine, mon deſeſpoir, ſont les ſeuls compagnons de voyage que je veux avoir.

TRIVELIN.

Belle compagnie ! paſſe encore, ſi vous meniez avec vous, la gayeté, la joye, la tranquillité, la belle humeur.

LELIO.

C'en eſt fait, te dis-je, j'y ſuis réſolu, je pars, j'irai ſans choix, & ſans deſſein, partout où le hazard me conduira, & je ne reverrai plus des lieux qui me rappelleroient le ſouvenir de mon amour, & des obſtacles qui l'ont traversé.

TRIVELIN.

Croyez-vous pouvoir oublier votre amour en changeant de pays ?

LELIO.

Je n'aurai pas du moins le chagrin de voir un ami infidele, & ma Maîtreſſe entre les bras d'un pere trop cruel.

TRIVELIN.

Qui vous aſſûre que cela arrivera ? vous êtes trop prompt : elle ne fait que d'abor-

der dans ce pays-ci, il vous arrive une petite traverse, & vous voilà d'abord aux champs, vous ne voulez entendre, ny voir personne, vous prenez un habit de voyage, vous courez le pays, vous voulez vous perdre, vous jetter dans la mer.....

LELIO.

Finis, tous ces discours m'ennuyent; laisse-moi partir.

TRIVELIN *l'arrêtant.*

Non, je ne souffrirai point..... Ah! Monsieur Cinthio, vous venez fort à propos, aidez-moi à retenir mon Maître, il veut nous abandonner.

****

SCENE II.

CINTHIO, LELIO, TRIVELIN.

CINTHIO.

D'Où te vient cette résolution? mon ami Lelio? que veux-tu faire?

LELIO.

Partir, & ne revenir jamais.

CINTHIO.

Qui te chasse,

LELIO.

Mon désespoir.

CINTHIO.

Bannis ce désespoir, il n'est plus de saison : je te cherche partout pour t'annoncer une nouvelle, qui rendra le calme à ton esprit.

LELIO.

Comment puis-je vous croire! cherchez-vous encore à m'abuser ?

CINTHIO.

Eh non, je ne t'abuse point, & tu en seras bien-tôt convaincu ; ton amour est bien incommode, je t'avoüe, que si j'avois envie d'avoir une Maîtresse tu m'en dégoûterois : cela coûte trop de peines, & d'inquiétudes.

LELIO.

Que tu es lent dans tout ce que tu fais! il y a une heure que tu me tiens en suspens, pour m'apprendre une bonne nouvelle, & tu ne me dis pas ce que c'est, tu te fais un plaisir de me tourmenter.

CINTHIO.

Et toi, tu es si vif, que tu ne donnes pas le temps de respirer.

TRIVELIN.

Venons au fait, Monsieur, je suis dans l'impatience aussi moi.

CINTHIO.

Eh bien, Lelio, je me flatte à présent de mériter ta confiance, & ton amitié, si tu sçavois combien ta colere m'avoit affligé......

LELIO.

Et tu la rallumes de plus belle, finis, ou laisse-moi partir.

CINTHIO.

Ecoute-moi donc, ta Maîtresse...

LELIO.

Ma Maîtresse?

TRIVELIN.

Mademoiselle Silvia?

LELIO.

Eh bien, ma Maîtresse?

CINTHIO.

Je sçai où elle est.

LELIO.

Ah mon ami Cinthio!

TRIVELIN.

Et Spinette?

CINTHIO.

Elles sont toutes deux ensemble.

LELIO.

Mais où sont-elles?

TRIVELIN.

De la joye, mon cher Maître, de la joye.

CINTHIO.

Je le sçai.

LELIO.

Dis-le moi donc, je veux le ſçavoir auſſi.

TRIVELIN.

J'ai le même deſir : ma pauvre Spinette!

CINTHIO.

Vous allez être ſatisfaits.

LELIO.

Eh vîte, tu me fais mourir.

CINTHIO.

Elles ſont chez mon pere, tu ſçais qu'il eſt intime ami du tien, il n'eſt pas étonnant, qu'il les lui ait confiées.

LELIO.

En es-tu bien ſûr?

CINTHIO.

Je viens de les voir, j'ai cauſé avec elle, je t'ai nommé à Mademoiſelle Silvia, elle m'a d'abord ouvert ſon cœur, elle ma fort recommandé de te parler, & de te conter ſa ſituation, elle craint l'amour de ton pere, & la colere de Madame Flaminia, qui ne ſçachant pas tout ce myſtere, a fait éclater contre elle ſa jalouſie, enfin, elle te prie, les larmes aux yeux, de la délivrer des pourſuites de l'un, & de la colere de l'autre.

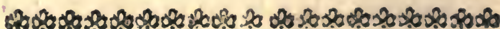
LELIO.

Pendant cette replique il jette son chapeau, ôte sa Redingotte, & quitte avec des lazis tout son équipage de voyage.

Oui, ma chere Silvia, je ne vous laisserai point entre les mains de mes ennemis, je ne souffrirai point que vous me soyez ravie, la colere de mon pere ne m'épouvante point, pourvû que vous soyez à moi, je ne demande point d'autre bonheur, mon cœur est satisfait, vous faites seule ma félicité, vous me tenez lieu de pere, d'ami, & de fortune, vous êtes ma joye, mon plaisir, ma consolation, & mon bien, je cours vous embrasser ; attends-moi là Trivelin.

CINTHIO.

Attends donc, songe..... Il vaut mieux que je le suive, il aura peut-être encore besoin de moi.



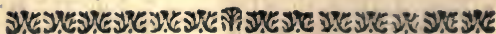
SCENE III.

TRIVELIN *seul.*

CRoit-il que j'aye moins d'impatience de voir Spinette, qu'il n'en a de voir Mademoiselle Silvia : mais il faut obeïr,

aussi-bien ai-je été plus heureux que lui ; je l'ai vûë moi, cette pauvre Spinette, & je lui ai parlé, il faut avoüer que l'amour a bien de la malice ! il rend à son gré les gens fous, raisonnables, tristes, joyeux, contens, malheureux, il nous épie, nous tend des piéges, nous prend au trébuchet, il nous présente des fleurs, plus souvent des épines ; le chemin par où il nous mene est semé d'amertumes, de souffrances, de larmes, d'inquiétudes ; parvient-on à posseder ce qu'on aime ! les peines finissent, il est vrai, mais les plaisirs finissent aussi, ma foi, vive Bacchus ! il vaut cent fois mieux, il ne vous prend point en traître, il vous présente à découvert son aimable liqueur, vous en sçavez les qualitez, sa couleur vous enchante, vous vous livrez de bonne grace à ses charmes, vous avalez à longs traits ce Nectar précieux, plus vous en prenez, plus votre vigueur s'augmente, mille aimables desirs naissent dans votre cœur, vous ne respirez que joye, & que plaisir : point de jaloux à table, plus vous bûvez, & plus vous voulez que les autres boivent, jamais rassasiez de ses douceurs, vous revenez toûjours à la charge : Bacchus ne se dément point, il vous inspire sans cesse les mêmes desirs, la même gaïeté, & vous ne sentez jamais

ny dégoût, ny chagrin : Vive Bacchus, qui seul rend l'homme heureux !



SCENE IV.

LELIO, CINTHIO, TRIVELIN.

LELIO.

LAiſſe-moi, Cinthio, laiſſe-moi ſuivre mon projet, je n'aurai jamais de repos qu'éloigné de mon pere, & de ma patrie.

CINTHIO.

Non, Lelio je ne te laiſſerai point executer le deſſein que ton chagrin t'inſpire, je ſuis trop de tes amis ; de plus, je ſçai un remede à tes maux, & je vais te l'apprendre.

TRIVELIN.

Comment, qu'y a-t-il de nouveau ? encore dans les allarmes ! n'aurons-nous jamais fini ?

CINTHIO.

Nous aurons fini, ſi Lelio veut m'entendre ;

LELIO.

Faut-il que je me laiſſe éblouïr par de vaines eſpérances ?

TRIVELIN.

Mais encore, qu'y a-t'il ? vous avez

retrouvé Mademoiſelle Silvia, & vous êtes encore agité, votre amour eſt bien difficile à contenter.

LELIO.

Eh non? je ne l'ai point retrouvée; elle n'eſt plus où j'ai cru la voir, elle eſt retombée entre les mains de mon pere.

TRIVELIN.

Nous voici encore en campagne, vîte des bottes, & la redingotte.

LELIO.

Et l'on veut que je ſois tranquile, que j'attende le ſecours du temps, que je ſouffre ſans murmurer un coup ſi mortel! Non, mon cœur en eſt frappé plus vivement que jamais, j'avois cru l'avoir trouvée, je m'étois flatté de l'enlever à mon tour à mon pere, mes chagrins alloient finir, je la voyois, je lui parlois, je lui vantois mes feux, ma conſtance, mes allarmes, elle répondoit à mon amour, m'aſſûroit de ſa foi, devenoit mon épouſe, j'étois content, tout eſt détruit, on la cache, on la dérobe à ma tendreſſe; je ne l'ai plus, je ſuis au comble du malheur! *Il pleure.*

TRIVELIN *pleurant.*

Ah, ah, ah, mon pauvre Maître, il me fait pleurer auſſi.

CINTHIO.

Ta passion me touche, mais j'aime mieux voir tes larmes, que les transports de tantôt, du moins m'écouteras-tu. Oh ça, un peu de tréve à ta douleur, & prête-toi à mes avis.

LELIO.

Que veux-tu me conseiller ?

CINTHIO.

De parler à mon pere, de lui confier ton amour, & la promesse réciproque que ta Maîtresse & toi vous êtes faite de vous épouser, de lui dire qu'elle est venuë te chercher, & son oncle Lisimaque.

LELIO.

Mais ton pere est dans la confidence, & dans les interêts du mien, il ne voudra jamais prêter les mains à mon amour.

CINTHIO.

Tu te formes toûjours quelque nouvel obstacle, nous engagerons Madame Flaminia en ta faveur, mon pere ne voudra pas l'irriter, il craint trop sa colere, & avec grande raison, car elle est terrible dans son humeur.

LELIO.

Mon pere s'opposera toûjours . . . . .

CINTHIO.

Nous dirons que tu l'as épousée à Paris.

TRIVELIN.

Oui, oui, & Spinette aussi.

LELIO.

Mais la chose se découvrira à la fin, & il m'empêchera de l'épouser.

CINTHIO.

En ce cas là, nous trouverons un autre remede, nous aurons recours à quelqu'artifice, il s'agit maintenant de faire en sorte, que tu puisses voir ta Maîtresse en liberté.

TRIVELIN.

Nous souhaitterions quelque chose de plus.

CINTHIC.

Le reste viendra avec le temps, allons mon cher Lelio, chercher mon pere.

LELIO.

Je te suis, & je me livre à tes conseils.

TRIVELIN.

Voici une apparence de calme, je ne doute point que M. Fabrice ..... Mais ne vois je pas Arlequin ? il porte quelque chose sur son dos, je ne comprends pas ce que ce peut être, je veux l'examiner.

Il se retire dans la coulisse.



SCENE V.

ARLEQUIN, TRIVELIN *caché.*

ARLEQUIN.

QUe j'ai de graces à rendre à la tempête de cette nuit! que de biens elle a faits au pauvre Arlequin! elle a conduit deux jolies filles au logis; à cause d'elles, mon vieux Maître m'a donné de l'argent pour faire bonne chere : pour ménager une partie de cet argent, j'ai été tendre mes filets dans la mer, & à la verité, je n'ai pas pêché un seul petit poisson, mais j'ai dans mes filets un Monstre marin tout particulier, qui fera ma fortune : certes, personne n'en a jamais pêché un pareil. Que cela pese! *(il le met à terre)* il y a de l'or assûrément, il n'en faut point douter : personne ne m'a vû, je vais l'enterrer, afin qu'on n'en sçache jamais rien; voilà ce que c'est que de n'être point un paresseux! on ne fait pas fortune en dormant, mais en travaillant, en fatiguant beaucoup, je vas, je viens, je pense, je jette les filets d'un côté, je les retire de l'autre, & allons courage... il vient. . tire Arlequin,

Il vient......il vient enfin, & j'ai atrapé de quoi être pareſſeux le reſte de mes jours: Que feras-tu à préſent Arlequin de tout cet or qu'il y a là dedans? *Prlmo*, je demanderai mon congé à mon Maître, puis je quitterai cet habit de livrée, & je m'habillerai magnifiquement. Enſuite, j'épouſerai Spinette, qui ne ſera pas fâchée de trouver un joli garçon, & bien riche, je quitterai ce pays-ci, & nous irons vivre enſemble à Paris: je me promenerai en caroſſe, j'achepterai des terres, une maiſon de campagne, une autre à la ville, j'aurai beaucoup de Domeſtiques, je me ferai ſervir en homme de qualité, je m'imagine que c'eſt un plaiſir! *Oh là, faites ceci... à qui parlai-je.... allez-là.... vîte obéiſſez-moi....* oui, oui, cela eſt beau, j'ai bien appris de mon Maître comme on ſe fait obéïr. Pour acquerir un nom, je veux me faire General d'Armée.... non. Car je n'aime pas les coups de canon: Je joüirai de mon bien tranquilement, cela vaudra mieux, je regalerai mes amis, j'aurai une bonne table chez-moi, je voyagerai partout le monde, je me ferai connoître, on ne parlera que de moi, puis, quand ma réputation ſera bien établie, afin que ma mémoire dure toûjours, je bâtirai une Ville qui portera mon nom, on dit Andri-

nople....Constantinople.....elle s'appellera Arlequinople, oui, cela sonne bien, Arlequinople.

✕✕✕✕✕✕✕✕✕✕✕✕✕✕✕✕✕✕✕✕✕✕✕✕✕✕

SCENE VI.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

TRIVELIN.

Ne seroit-ce point là la cassette qu'à perduë Monsieur de la Boussolle, où sont tant de choses de si grande conséquence pour Mademoiselle Silvia, il faut nous en assûrer, & tâcher de la retirer des mains d'Arlequin, arrête, arrête Arlequin.

Tirant une corde des filets.

ARLEQUIN.

Pourquoi m'arrêterai-je ?

TRIVELIN.

C'est que je veux t'aider, tu as trop de peine.

ARLEQUIN.

Va-t'en, je n'ai pas besoin de ton secours.

TRIVELIN.

Mais je suis ton ami &.....

ARLEQUIN.

Je ne suis pas le tien moi.

TRIVELIN.

Ecoute, j'ai quelque chose à te dire.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Tu me le diras une autre fois.

TRIVELIN.

Mais cela eſt de conſequence pour toi.

ARLEQUIN.

Parle donc & finis.

TRIVELIN.

Je vais parler, mais donne-moi parole, que tu me répondras ſincerement.

ARLEQUIN.

Ah! que tu m'ennuyes, hé bien je te promets que je te répondrai ſincerement, parle: puiſſes-tu t'étrangler en parlant, puiſque tu ne me laiſſes pas aller à mes affaires.

TRIVELIN.

Ecoute-moi: j'ai vû un voleur qui voloit quelque choſe de conſequence à une perſonne que je connois, je m'approche du voleur, & je lui dis, que s'il me veut donner la moitié de ce qu'il a volé, je ne dirai rien à perſonne, le voleur ne me répond pas, que penſes-tu qu'il ſoit obligé de faire?

ARLEQUIN.

Je penſe qu'il doit, ſans difficulté, t'en donner la moitié, ou bien, tu dois l'aller dire à celui qu'on a volé.

TRIVELIN.

Je ferai donc comme tu dis : écoute-moi, je t'ai vû prendre cette caſſette, je ſçai à qui elle appartient, & comme elle a été perduë, donc, ou tu m'en donneras la moitié, ou bien j'irai le dire au Maître de la caſſette.

ARLEQUIN.

Ah *Ladro !* ah *Furbo*, ah *Baron* ! je n'ai point pris cette caſſette, je l'ai pêchée, je ne ſçai point comme elle a été perduë, mais je ſçai comme je l'ai trouvée, tu connois celui qui en étoit le Maître auparavant, & moi je connois celui qui en eſt le Maître à préſent, c'eſt moi, & perſonne ne l'aura.

TRIVELIN.

Inſolent. Quoi ? tu ne la rendras pas à ſon Maître, s'il te la demande. Eſt-ce là penſer en honnête homme, dis, parle ignorant ?

ARLEQUIN.

Aſſurément, c'eſt penſer en honnête homme, mieux que toi : eſt-ce que tu me diras que le poiſſon, qui eſt dans la mer appartient à toi, ou à quelqu'autre, quand il eſt une fois entré dans mes filets, il eſt à moi, je vais le vendre, je mets

l'argent dans ma poche, & perſonne n'y prétend rien ; entends-tu fripon ? la mer eſt commune, & ce qui eſt dans la mer appartient à tout le monde.

TRIVELIN.

Ce que tu dis là eſt vrai, la mer eſt commune, & ce qui eſt dans la mer appartient à tout le monde ; donc, cette caſſette m'appartient auſſi-bien qu'à toi.

ARLEQUIN.

Ah ! l'impertinent ! ſi cela étoit comme tu le dis, bel eſprit, les Pêcheurs feroient bien leurs affaires.

TRIVELIN.

Que tu es bête ! oſes-tu comparer une caſſette à du poiſſon ? cela te paroît-il tout de même ?

ARLEQUIN.

Oui, puiſque je l'ai pêchée au fond de la mer.

TRIVELIN.

Et moi je t'ai vû du rivage.

ARLEQUIN.

Mais tu n'as pas travaillé avec moi.

TRIVELIN.

Non, mais moi qui t'ai vû ; ſi le Maître de la caſſette vient, & qu'il ſçache

que je me suis tû, je serai accusé comme toi, je partagerai le crime, & je ne partagerai pas le profit?

ARLEQUIN.

Attends, je t'aprendrai un moyen, pour que tu ne trempes en rien dans tout cela, il n'y a que toi qui m'as vû, n'est-ce pas? Eh bien! va-t'en, tais toi, ne dis mot à personne, moi je ne parlerai point, & te voilà en sûreté.

TRIVELIN.

Je reviens à mon premier mot, donne m'en la moitié, & je me tairai.

ARLEQUIN.

Je veux te donner le diable qui t'emporte, tiens voilà ce que je veux te donner.
Il le bat.

TRIVELIN.

Ah traître, c'est ainsi que tu t'y prends, attends- *Il le bat.*



SCENE VII.

HORACE, TRIVELIN, ARLEQUIN.

HORACE.

OH-là, oh-là, qu'est-ce que cela signifie, Trivelin, Arlequin! arrêtez-vous donc.

ARLEQUIN.

Laissés-moi l'assommer, & puis-je m'arrêterai.

TRIVELIN.

Permettez, Monsieur, que je punisse ce coquin.

HORACE.

Taisez-vous l'un & l'autre : d'où peut venir votre querelle ?

ARLEQUIN.

Je vous le dirai moi.

TRIVELIN.

Je veux parler le premier.

ARLEQUIN.

Je t'enfoncerai la mâchoire.

TRIVELIN.

Je t'écraserai.

HORACE.

Voulez-vous bien respecter ma présence, si-non un bâton vous apprendra votre devoir.

TRIVELIN.

Monsieur, je vous respecte trop....

ARLEQUIN.

Ah mon Maître ! je vous obéïs toûjours.

HORACE.

Expliquez-moi, le sujet de votre querelle.

TRIVELIN.

Ordonnez qui des deux doit parler.

HORACE.

Toi Trivelin, tu es plus raiſonnable, & tu m'expliqueras mieux le fait.

ARLEQUIN.

Comment ! Monſieur, vous donnez la préference à ce coquin là, vous me faites d'abord injuſtice : c'eſt moi qui ſuis votre valet ; & ce fripon-là ne l'eſt que de votre fils, ainſi je dois avoir la préference auprès de vous, *Coſpetton*....

HORACE.

Ah ! tu as raiſon : parle donc, & ne t'emporte pas.

ARLEQUIN.

Je vais parler....attends, attends maraut, tu vas voir.... pour vous ſervir quelque choſe de bon au ſoupé, que vous m'avez ordonné, j'ai été pêcher moy-même, j'ai pris un gros poiſſon tout particulier, il n'y a rien de plus beau, & ce fripon-là, ce coquin, ce voleur, veut me l'ôter, ou en avoir ſa part : voyez s'il a raiſon.... je ne ſçai à qui il tient que....

TRIVELIN.

Alte-là maraut, tu en as menti ! c'eſt une caſſette qu'il a priſe en mer.

ARLEQUIN.

Eh bien : ouï, un poiſſon caſſette, voilà ſon nom, tu ne le connois pas, tu es un ignorant.

HORACE.

Un poiſſon caſſette ! je ne connois point de poiſſon, qui ſe nomme comme cela.

ARLEQUIN.

Je le connois bien moi, qui ai pêché toute ma vie.

TRIVELIN.

Monſieur, je vous dis encore une fois, que ce n'eſt point un poiſſon, mais une caſſette qu'il a priſe.

ARLEQUIN.

Je ne l'ai point priſe, je l'ai pêchée.

TRIVELIN.

Qui appartient au Capitaine, qui a fait naufrage cette nuit : ce n'eſt point pour en avoir ma part que je la demande, mais pour la rendre à ſon Maître.

HORACE.

Oh, c'eſt une autre affaire, cela peut être; où eſt-elle cette caſſette ?

ARLEQUIN.

Je n'en ſçai rien moi, je ne l'ai pas.

TRIVELIN.

Comment, tu ne l'as pas ! montre ce que tu as dans tes filets.

HORACE.

Voyons, voyons Arlequin ce que tu as là.

ARLEQUIN *en pleurant.*

Monsieur..... C'est une Baleine.

HORACE.

Ah! je vois ta malice, c'est une cassette vraiment; Trivelin, connoit-tu la personne à qui elle appartient ?

ARLEQUIN *presque en pleurant.*

Non, il ne la connoît pas, ce n'est que pour me l'ôter à moi, qu'il dit la connoître.

TRIVELIN.

Oui, Monsieur, je connois le Capitaine, qui en est le Maître.

ARLEQUIN.

Il est noyé.

TRIVELIN.

Il n'est point mort, & je vous l'amenerai, quand vous voudrez.

HORACE.

Vas le trouver, Trivelin, & si elle est à lui, il faut la lui rendre.

ARLEQUIN.

Oui, il ira trouver quelque Normand, qui dira qu'elle est à lui, & puis ils la partageront entr'eux, & moi je n'aurai rien.

HORACE.

Non, je ne la donnerai pas si aisément;

nous demanderons à la perſonne les ſignes neceſſaires, pour faire voir qu'elle eſt à lui, en indiquant ce qu'il y a dedans, & ſi les ſignes ſe rapportent, il faudra la rendre.

ARLEQUIN.

Et ſi c'eſt un ſorcier qui devine ce qu'il y a dedans ?

HORACE.

Tu es fou, vas Trivelin, vas chercher ce Capitaine. Oh là quelqu'un ! (*un Valet vient prendre la caſſette*) portez cela dans la maiſon, toi, attends-moi ici Arlequin.

ARLEQUIN.

Projets évanoüis auſſi-tôt que formés ! que je ſuis malheureux ! pourquoi n'ai-je pas été la cacher auſſi-tôt quelque part ! que puis-je faire de mieux à préſent que de m'aller pendre, juſqu'à ce que mon chagrin ſoit paſſé.

TRIVELIN.

Adieu, l'heureux pêcheur !

ARLEQUIN.

Que la peſte te créve, mais ce qui me conſole, c'eſt que ſi je ne l'ai pas moi, tu ne l'as pas non plus.

TRIVELIN *regarde vers la maiſon d'Horace.*

Mais, ne vois-je pas notre vieux Maître qui ſort avec Mademoiſelle Silvia & Spinette ! Voyons ce que cela ſignifie.



SCENE VIII.

SILVIA, SPINETTE, HORACE, ARLEQUIN, TRIVELIN *caché*.

SILVIA.

VOus nous mettez encore hors de chez vous, voulez-vous nous exposer à de nouveaux affronts ? vous paroissiez si touché de notre situation, vous m'aviez promis, que je vivrois avec vous, & maintenant il semble que mon malheur vous soit à charge, vous m'éloignez encore d'auprès de vous, d'où peut venir ce changement ? En quoi ai-je pû vous déplaire ?

TRIVELIN *à part dans le fond du Théâtre.*

Comment ! il les veut mettre encore ailleurs, il faut pourvoir à ceci.

Il se retire.

HORACE.

Ma belle enfant, ne vous allarmez point, je vous ai promis, que vous vivriez avec moi, & je vous tiendrai parole, c'est par bienséance, que je vous mets ailleurs, & pour éviter certaines poursuites qui me fâcheroient, mais je ne vous y laisserai pas

long-tems, donnez-moi le temps de conduire mon projet jusqu'à la fin, & je vous promets, que vous serez ensuite Maîtresse chez moi tout le reste de vos jours.

ARLEQUIN *à part.*

Ma chere cassette, est-ce que je ne te reverrai plus! Spinette! je voulois faire ta fortune, mais les chiens de voleurs m'en empêchent.

HORACE.

Arlequin, conduis Mademoiselle chez Argentine, tu sçais bien où elle demeure, va par ce chemin-ci, qui est le plus détourné, dis-lui que c'est la personne dont je lui ai parlé; allez, attendez-moi, dans peu j'irai vous voir, & je vous expliquerai mon dessein; c'est avec regret que je les confie à ce balourd, mais je n'ose les accompagner moi-même; de peur d'être vû, on se moqueroit de moi; c'est un grand malheur d'être vieux! on ne peut se livrer entierement à ses passions, qu'on ne soit exposé au mépris, & à la raillerie, & on pardonne tout à la jeunesse.

SPINETTE.

Il faut souffrir, Mademoiselle, peut-être trouverons-nous quelque moyen de voir Trivelin.

ARLEQUIN.

Je ne sçaurois avaler la pilule.

SILVIA.

Arlequin! ne peut tu pas me dire pourquoi Monsieur Horace nous fais sortir de chez lui?

ARLEQUIN.

Un bien que j'avois acquis par les bonnes voyes, lorsque j'y pensois le moins.....

SPINETTE.

Tu es bien rêveur, Arlequin, réponds donc à Mademoiselle.

ARLEQUIN.

Je m'en vangerai, oui assurément, je m'en vangerai.

SILVIA.

D'où vient ta distraction? Arlequin, écou te-nous.

ARLEQUIN.

Ah! Mademoiselle, je vous demande pardon, allons où mon Maître l'a ordonné.

TRIVELIN *& les autres arrêtent Arlequin, & lui enlevent les femmes.*

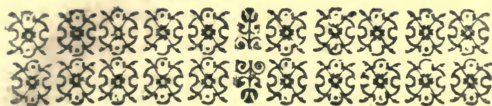
Alte-là, tu es mort! laisse-là ces Dames (*à Silvia*) venez, reconnoissez-moi, ne craignez rien.

ARLEQUIN.

Aiuto! Misericordia, je suis mort.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN *seul tenant un écriteau.*

ARLEQUIN.

EH tout ce que vous voudrez, Messieurs.... Ah! il n'y a personne, je crois à tous momens entendre crier à mes oreilles : *laisse-là ces Dames.* Que je suis malheureux! tout le monde m'en veut aujourd'hui, on me pille, on me vole, on m'assassine : ce maraut de Trivelin, d'accord avec mon vieux ladre de Maître, m'a emporté ma cassette, & toutes mes esperances : d'autres voleurs de grands chemins, m'ont enlevé les deux femmes que j'accompagnois : je n'en ai pas averti mon Maître, parce que je ne sçai où il est allé, & d'ailleurs pour me vanger de lui, & de Trivelin, j'ai voulu, avant que de rentrer au logis, faire faire l'écriteau que voici, en

grandes lettres, afin qu'on le voye de loin, je m'en vais l'attacher à la porte, & j'indiquerai la cassette à qui la demandera, ainsi, elle ne sera ni à mon Maître, ni à Trivelin.



SCENE II.

M. DE LA BOUSSOLE, ARLEQUIN.

M. DE LA BOUSSOLE.

TRivelin m'a dit que ma cassette..... Qu'est-ce que c'est que cet écriteau ? Il lit. *Quiconque a laissé tomber sa cassette dans la mer, n'a qu'à s'adresser au Seigneur Arlequin, moyennant une grosse somme il aura l'honneur d'en avoir des nouvelles....* des nouvelles de ma cassette! Ah! quelle joye!

ARLEQUIN.

De quel droit, s'il vous-plaît, lisez-vous cet écriteau ?

M. DE LA BOUSSOLE.

Il est exposé aux yeux des passans ; il m'est permis de le lire.

ARLEQUIN.

Non: j'en suis le gardien, & je dois m'informer des raisons, qu'on a de le lire.

M. DE LA BOUSSOLE.

Je vous dirai mes raiſons, mais dites-moi vous, auparavant, qui eſt ce Seigneur Arlequin à qui il faut s'adreſſer ?

ARLEQUIN.

C'eſt un très-honnête homme, un fort aimable garçon.

M. DE LA BOUSSOLE.

Où puis-je le trouver ?

ARLEQUIN.

Il eſt devant vous.

M. DE LA BOUSSOLE.

Quoi ! vous êtes le Seigneur Arlequin ? ah Monſieur, je vous dois la vie, vous êtes mon liberateur, ma reſſource, ma fortune, mon bien, *Il l'embraſſe*, vous voyez devant vous celui qui a perdu la caſſette.

ARLEQUIN.

Elle étoit donc à vous ?

M. DE LA BOUSSOLE.

Oui, Monſieur, & il ſeroit bien fâcheux de dire qu'elle étoit à moi, & que je ne l'ai plus.

ARLEQUIN.

Y avoit-il bien de l'or, & de l'argent ?

M. DE LA BOUSSOLE.

En quantité.

ARLEQUIN *à part.*

Tant mieux pour moi.

M. DE LA BOUSSOLE.

Si vous me la faites retrouver, que ne vous devrais-je pas !

ARLEQUIN.

Une grosse somme, comme il est marqué dans l'écriteau.

M. DE LA BOUSSOLE.

Cela est juste, je ne m'en défends point.

ARLEQUIN.

Eh bien ! voyons ce que vous me donnerez, je veux faire mes conventions d'avance ; car je n'aime point les discussions, je suis homme de paix, ça depêchons.

M. DE LA BOUSSOLE.

Je vous donnerai.....mille francs.

ARLEQUIN.

Bagatelle.

M. DE LA BOUSSOLE.

Quinze cens livres.

ARLEQUIN.

Fadaises.

M. DE LA BOUSSOLE.

Eh bien, deux mille francs, serez-vous content ?

ARLEQUIN.

Non. Comment morbleu ! une caſſette qui eſt pleine d'or & d'argent, qui eſt à moi, ſi je ne vous dis pas que je l'ai, qui vous eſt ſi chere, qu'elle vous donne la vie, vous ne voulez la racheter que deux mille francs ? adieu, Monſieur, nous ne ferons point affaire enſemble.

M. DE LA BOUSSOLE.

Attendez, ne vous en allez pas ſi vîte. Je vous donnerai...mille écus; pour le coup vous devez être content.

ARLEQUIN.

Non, non, & cent fois non, & à moins d'un million, vous n'aurez pas votre caſſette.

M. DE LA BOUSSOLE.

Uh, uh.

ARLEQUIN.

Je n'en puis rien rabattre, en conſcience, elle me coûte à moi davantage.

M. DE LA BOUSSOLE.

Mais quand vous garderiez toute la caſſette pour vous, vous ſeriez encore bien loin de votre compte.

ARLEQUIN.

Oui, eh bien ! je veux vous faire voir que je ne ſuis point avaricieux, donnez-

moi la moitié de ce qui est dedans, & nous voilà quittes.

M. DE LA BOUSSOLE.

C'est beaucoup; mais puisque sans vous je n'aurois rien, je consens de vous en donner moitié, (*à part*) quand je l'aurai entre les mains, j'irai au Juge, & je ne donnerai, que ce qu'il ordonnera.

ARLEQUIN.

Jurez.

M. DE LA BOUSSOLE.

Vous ne vous fiez pas à ma parole?

ARLEQUIN.

Je ne suis point méfiant, mais je veux être sûr de mon fait, jurez, ou je m'en vais.

M. DE LA BOUSSOLE.

Eh bien! je jure, puisque vous le voulez.

ARLEQUIN.

Dites comme moi. Je jure de donner au Seigneur Arlequin la moitié de ce qui est dans la cassette, & si je ne tiens pas parole, je promets de me noyer une seconde fois avec ma cassette, afin qu'il puisse la retrouver encore, & qu'elle n'ait plus de Maître.

M. DE LA BOUSSOLE *repette après Arlequin mot pour mot ce qu'il lui fait faire.*

ARLEQUIN.

Je ſuis ſatisfait, je vais chercher mon Maître, elle eſt entre ſes mains, vous lui donnerez les ſignes neceſſaires, afin qu'on ſçache, qu'elle vous appartient veritablement..... Mais le voici fort à propos.

M. DE LA BOUSSOLE.

Ce vieillard qui vient à nous?

ARLEQUIN.

Lui-même.

M. DE LA BOUSSOLE.

Il a l'air d'un homme raiſonnable, il me rendra juſtice.



SCENE III.

HORACE *& les ſuſdits.*

ARLEQUIN.

MONſieur! Monſieur!

HORACE.

Eh bien, voilà encore un autre importun qui m'arrête, & qui m'empêche d'aller chez Argentine, que me veux-tu?

M. DE LA BOUSSOLE *à Horace.*

Ah! Monſieur, vous voyez devant vous un homme perſecuté par la mauvaiſe for-

tune ; j'ai perdu mon bien dans la mer, cet homme-ci l'a trouvé, & en veut la moitié pour sa récompense, rendez-moi justice.

ARLEQUIN.

Vous avez juré, il n'y a plus à reculer, (*à Horace*) souvenez-vous que je suis votre fidele Arlequin, & qu'il y a longtemps que je suis à votre service.

HORACE.

Je ne ferai de tort, ni à l'un, ni à l'autre. Monsieur, donnez-moi, s'il vous plaît, les indices de ce que vous avez perdu.

M. DE LA BOUSSOLE.

Une cassette rouge garnie de clouds dorez, dans laquelle est un coffret, où sont des bijoux, qui ne m'appartiennent pas, mais qui sont à une Demoiselle qui a fait naufrage avec moi, je sçai qu'elle s'est sauvée, & comme c'est son bien, je ne sçaurois vous en donner la moitié.

ARLEQUIN.

Comment, il commence déja à me rogner quelque chose de ce qu'il m'a promis, cela ne se fait point, il n'aura rien.

HORACE.

Veux-tu te taire ? Continuez Monsieur.

M. DE LA BOUSSOLE.

Plus, une bourſe où il y a mille piſtoles d'Eſpagne.

ARLEQUIN.

Bon, c'eſt pour moi cela.

M. DE LA BOUSSOLE.

Une boëte avec une douzaine d'yeux de chats d'Orient.

ARLEQUIN.

Fy des yeux de chats : pour lui cela ; pour lui.

M. DE LA BOUSSOLE.

Une autre bourſe, où il y a deux mille loüis d'or.

ARLEQUIN.

Pour moi cela.

M. DE LA BOUSSOLE.

Pluſieurs eſcarboucles d'Orient.

ARLEQUIN.

Poüa la vilaine marchandiſe ! des eſcarboucles ! pour lui, pour lui.

M. DE LA BOUSSOLE.

Cent mille francs en pluſieurs ſortes de monnoye, de differens pays.

ARLEQUIN.

Ah ! quelle joye ! voilà de quoi bâtir la ville d'Arlequinople.

M. DE LA BOUSSOLE.

Je ne vous détaillerai point le reste, qui consiste en plusieurs sortes de bijoux, vous jugez bien que tous ces effets ne sont pas à moi, on m'en a confié une partie, pour les negocier, vous sçavez ce que c'est que le Commerce.

HORACE.

Il suffit, Monsieur, vous m'en avez assez dit. Arlequin, tiens voilà la clef de mon cabinet, vas prendre cette cassette.

ARLEQUIN.

Qu'il m'en donne la clef, je l'ouvrirai dans ma chambre, je prendrai la moitié, qui me revient, & je lui rendrai le reste en bonne conscience.

HORACE.

Fais ce que je te dis.

ARLEQUIN.

Je ne veux pas moi, car si je la rends avant que d'être payé, j'en serai la duppe.

M. DE LA BOUSSOLE.

Non, mon ami, ne craignez rien: voici votre Maître qui sçaura vous rendre justice.

ARLEQUIN.

Eh oui, justice : je ne me fie à personne.

HORACE.

Maraut ! iras-tu prendre cette cassette?

ARLEQUIN.

J'en veux ma part.

M. DE LA BOUSSOLE.

Tu l'auras Arlequin, tu l'auras.

ARLEQUIN.

Je vas la prendre, mais si vous me trompez, je prierai Neptune de vous envoyer des Crocodiles qui vous dévisagent, des Dauphins qui vous étranglent, des Baleines qui vous engloutissent, vous, votre cassette, vos perles, vos diamans, le Vaisseau, les Mariniers, & toute votre chienne de race.

※※※※※※※※※※※※※※※※※※※

SCENE IV.

M. DE LA BOUSSOLE, HORACE.

HORACE.

JE vous prie de l'excuser, il est plus ignorant, que malicieux.

M. DE LA BOUSSOLE.

Je lui pardonne aisément, je lui ai trop

d'obligations, pour me plaindre de lui, mais je ne le laiſſerai pas tout à fait dans la douleur, j'étois diſposé à lui donner mille écus, & je les lui donnerai.

HORACE.

Il doit être content, & je lui ferai entendre raiſon.



SCENE V.

FABRICE, LELIO, CINTHIO & *les ſuſdits.*

FABRICE.

Que je vous ai d'obligations Monſieur Lelio! je ne me ſerois jamais flatté dans ma vieilleſſe, d'embraſſer à la Martinique, au bout de trente ans que j'y ſuis venu, une perſonne de ma famille, une niéce.

LELIO.

Si votre nom de Liſimaque m'avoit été connu plutôt, il y auroit long-temps que vous auriez eu cette conſolation, & cela m'auroit épargné bien des chagrins.

CINTHIO.

Que je ſuis heureux d'avoir ainſi contribué à la joye de mon pere, & à la ſatisfaction de mon ami!

HORACE.

HORACE.

Vous voilà tous bien joyeux, faites m'en ſçavoir les raiſons, afin que je partage votre joye.

FABRICE.

Ah! mon ami! mon cher Horace! je ne puis vous exprimer tout ce que je ſens; cette jeune fille ſi aimable, cette Demoiſelle Silvia que vous avez accuëillie chez vous eſt ma niéce, fille de ma ſœur.

M. DE LA BOUSSOLE.

Vous êtes donc Monſieur Liſimaque?

HORACE.

Il ſe nomme Fabrice, & je m'étonne qu'il diſe que Mademoiſelle Silvia eſt ſa niéce, car elle m'a dit que ſon oncle s'appelloit Liſimaque.

FABRICE.

Je n'en ſuis pas moins ſon oncle.

HORACE.

Expliqués-moi cette énigme.

FABRICE.

Dans ma jeuneſſe à Paris, j'eus une affaire d'honneur, & je fus obligé de me battre en duel, je tuai mon homme, comme vous pouvez croire, il fallut me ſauver, j'eus à peine le temps de dire à mon pere, que

je passerois à la Martinique, je changeai mon nom de Lisimaque, en celui de Fabrice pour mieux me cacher; & mon pere est mort, sans avoir jamais eû de mes nouvelles.

M. DE LA BOUSSOLE.

Voilà justement l'avanture que j'ai entendu plusieurs fois conter à la mere de Mademoiselle Silvia.

HORACE.

Mais quelles preuves avez-vous, qu'elle soit véritablement votre niéce?

FABRICE.

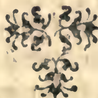
Mille circonstances, dont Monsieur Lelio m'a rendu compte.

HORACE.

Comment! est-ce qu'il la connoît?

M. DE LA BOUSSOLE.

Oui Monsieur, & je puis en rendre bon témoignage, vous trouverez de plus dans la cassette..., mais que vois-je? votre valet l'emporte.





SCENE VI.

ARLEQUIN *& les susdits.*

Arlequin passe derriere les Acteurs avec la cassette, tout le monde court après lui.

HORACE.

ARrête, où cours-tu ?

ARLEQUIN.

Nulle part....j'allois sauver ma cassette.

LELIO.

Donne-là.

ARLEQUIN.

Pauvre Arlequin ! combien d'ennemis contre toi !

M. DE LA BOUSSOLE.

Voici la clef, vous trouverez d'abord le coffret de Mademoiselle Silvia, où sont ses bijoux, & les papiers de votre famille.

FABRICE *ouvre la cassette.*

Voici un portrait, il est ....

M. DE LA BOUSSOLE.

De votre mere, que votre sœur a toûjours gardé avec soin.

FABRICE.

Oui, vous avez raison, c'est ma mere, je me la remets bien, & voilà les traits de ressemblance que je trouvois tantôt dans ma niéce.

M. DE LA BOUSSOLE.

Vous trouverez aussi....

FABRICE.

Je verrai cela à loisir, Horace, montrez-moi ma niéce, afin que j'aye le plaisir de l'embrasser, & en même temps, pour mettre fin aux inquiétudes de Monsieur Lelio, en la lui accordant pour épouse.

LELIO.

Vous me rendez la vie.

CINTHIO.

Vous me charmez mon Pere.

HORACE.

Alte-là, que veux dire ceci? comment Fabrice! vous accordez votre niéce à mon fils, lorsque vous sçavez la tendresse que j'ai pour elle, & que je suis dans le dessein de l'épouser.

LELIO.

Ne m'abandonnez point.

CINTHIO.

Mon pere tenez ferme.

FABRICE.

Oui, mon ami, je l'ai promiſe à votre fils, ils s'aiment tous deux depuis longtemps, leur paſſion a pris naiſſance à Paris, & ils ſe ſont promis entre-eux....

HORACE.

Mais...?

FABRICE.

Mais elle a ſoûtenu les chagrins d'une longue abſence, les fatigues d'un voyage, les horreurs d'une tempête, pour s'unir avec cet époux, que ſon cœur accepte, & vous voudriez qu'elle fût à un autre qu'à celui qu'elle aime?

HORACE.

Cependant....

FABRICE.

Cependant, quand vous auriez ſa main si vous n'auriez pas ſon cœur, cela vous conviendroit-il?

HORACE.

Non.

FABRICE.

Cédez-là donc, & ne la diſputez plus à votre fils.

LELIO.

Vous rendez-vous mon pere?

HORACE.

Oui, je me rends, je ne veux pas qu'on

me reproche qu'un amour de vingt-quatre heures m'a fait renoncer à vingt-cinq ans de tendresse pour mon fils. Je consens à cet hymen, & je suis content de cherir, comme fille, celle que je voulois aimer comme épouse.

LELIO.

Je suis le plus heureux des hommes, & c'est à vous, mon pere, que je dois mon bouheur. *Il lui baise la main.*

HORACE.

Arlequin, va vîte chez Argentine! & amene ici Mademoiselle Silvia & Spinette.

ARLEQUIN.

Eh oui, chez Argentine, je n'ai pas eu le temps de les y conduire, lorsque vous m'avez quitté, il est venu cent mille hommes armez qui me les ont enlevées.

LELIO.

Qu'entends-je!

HORACE.

Comment enlevées, où les ont-ils menées!

ARLEQUIN.

Ma foi je n'en sçai rien, ils ne me l'ont pas dit.

FABRICE.

Et tu n'en a rien dit à ton Maître?

ARLEQUIN.

Je ne sçavois pas où le trouver.

HORACE.

Mais depuis que tu es ici ?

ARLEQUIN.

Et j'avois bien autre chose dans la tête.

LELIO.

Il faut sans tarder faire tous nos efforts pour la retrouver.

CINTHIO.

De quel côté sont-ils allez ?

ARLEQUIN.

Par ici.... par-là.

LELIO.

Chere Silvia, vous aurois-je perdûe, dans le moment que vous étiez à moi ?

FABRICE.

Ma pauvre niéce !

CINTHIO.

Ma chere cousine !

M. DE LA BOUSSOLE.

Quel malheur !

HORACE.

Ne perdons point de temps inutilement, séparons nous, & allons chacun de notre côté, pour tâcher d'en avoir des nouvelles.

****

SCENE VII.

TRIVELIN, *& les susdits.*

TRIVELIN.

D'Où viennent ces cris ? que veut dire ceci ?

Pendant cette scene Arlequin & Monsieur de la Boussole font plusieurs lazis au tour de la cassette.

LELIO.

Ah Trivelin ! ma chere Silvia a été enlevée, nous l'avons perduë, dans le temps que mon pere me l'accordoit pour épouse.

TRIVELIN

N'en soyez pas en peine ; c'est moi qui l'ai enlevée à Arlequin, dans l'intention de faire plaisir à mon Maître.

ARLEQUIN.

Ah coquin c'est donc toi ! tiens voilà ce que tu merites. *Il le bat.*

LELIO.

Arrête Arlequin ; Trivelin, où l'as-tu menée ?

TRIVELIN.

A deux pas d'ici, chez votre cousine.

LELIO.

Allons-y promptement.

FABRICE.

Arrêtez un moment, que Trivelin aille seul, la cousine nous amuseroit, il faudroit l'instruire de toute cette avanture, j'aime mieux que la chose se passe en présence de mon épouse, afin qu'elle partage notre joye, & qu'elle cesse d'être en colere contre moi, va vîte Trivelin, nous t'attendrons tous chez moi : rentrons.

TRIVELIN.

Je reviens dans le moment.

M. DE LA BOUSSOLE.

Messieurs, vous voilà tous contens, & j'en suis ravi, mais faites que je le sois aussi, en me faisant rendre ma casette.

HORACE.

Vous avez raison : Arlequin, rends la casette à Monsieur, & vous Monsieur, donnez-lui les mille écus, que vous lui avez promis.

M. DE LA BOUSSOLE *à Arlequin.*

Prends cette bourse, qui est la seule chose que j'avois sauvée, il doit y avoir là somme juste.

ARLEQUIN.

Je n'aurai pas tout perdu, tenez voilà

votre cassette. Mais si je la retrouve une seconde fois.....

M. DE LA BOUSSOLE.

J'espere que je n'aurai pas toûjours le même malheur, je vais la mettre en lieu de sûreté, & je serai bien-tôt de retour.
Il sort.



SCENE DERNIERE.

SILVIA, SPINETTE, TRIVELIN *& les susdits.*

Les Acteurs embrassent Silvia tous à la fois, & Arlequin en fait de même avec des lazis.

LELIO *courant au devant de Silvia.*

AH Silvia ! est-il bien vrai que je vous possede, n'est-ce point une illusion?

FABRICE.

Que je vous embrasse, ma chere niéce !

HORACE.

Ma fille!

CINTHIO.

Ma cousine!

SILVIA.

Par quel bonheur.....

FABRICE.

Je vous expliquerai tout à loisir : sça-

chez ſeulement que je ſuis cet oncle que vous cherchez, que je ne m'oppoſe point à votre mariage avec Lelio, & que ſon pere y conſent.

SILVIA *embraſſant ſon oncle.*

Mon cher oncle... (*à Horace*) vous me l'aviez bien promis, Monſieur, que vous me regarderiez comme votre fille.

HORACE.

Et je tiendrai ma parole.

SPINETTE.

Et la pauvre Spinette qui n'a point d'oncle ici, ne trouvera-t'elle pas un mary ?

FABRICE.

J'aurai ſoin de toi Spinette, & je récompenſerai ta fidelité, & ton attachement pour ta Maîtreſſe. (*à Horace*) Suivez-moi mon ami. *Il ſort.*

ARLEQUIN.

Allons, afin de n'avoir plus rien ſur le cœur, je veux me racommoder avec toi, Trivelin.

TRIVELIN.

Tope, faiſons la paix.

ARLEQUIN.

Viens ça, que je t'embraſſe : je te par-

donne, mais si tu viens jamais me chicaner ma pêche!

TRIVELIN.

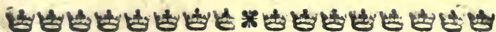
Je ne m'en mêlerai plus.

ARLEQUIN.

Nos Maîtres sont en joye, réjouïssons nous aussi; je m'en vais regaler mes pêcheurs, puisque j'ai de l'argent. Venez, mes amis, chantons, dansons, & puis nous irons tous boire ensemble.

FIN.

APPROBATION.



APPROBATION.

J'Ay lû par Ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *le Naufrage*, *Comédie nouvelle en cinq Actes*, & j'ai crû que cette Piéce feroit honneur à l'eſprit & au jugement de ſon Autheur. A Marly le 4. Mars 1726.

HARDION.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amez & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra: SALUT. Notre bien amé PIERRE DELORMEL, Libraire à Paris, Nous ayant fait ſupplier de lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour l'Impreſſion d'un Manuſcrit, qui a pour titre: *le Naufrage, Comédie nouvelle*; qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public,

offrant pour cet effet de le faire imprimer, en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feüille imprimée & attachée pour modéle ſous le Contre-ſcel des Préſentes ? Nous avons permis, & permettons par ces Préſentes audit Sieur Delormel, de faire imprimer ledit Livre, en un, ou pluſieurs Volumes conjointement, ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papiers & caracteres conformes à laditte feüilles imprimée & attachée ſous le Contre-ſcel des Préſentes, & de le faire vendre & débiter partout notre Royaume, pendant le temps de trois années conſécutives, à compter du jour de la datte deſdites Préſentes : Faiſons défenſes à tous Libraires, Imprimeurs & autres Perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'Impreſſion étrangere dans aucun lieu de nôtre obéïſſance ; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce, dans trois mois de la datte d'icelles : que l'Impreſſion de ce Livre ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, & que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril dernier, & qu'avant que de l'expoſer en vente, le Manuſ-

crit ou Imprimé qui aura servi de Copie à l'Impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, és mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur FLEURIAU D'ARMENONVILLE, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la Copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre Permission, & nonnobstant Clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraire: CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le septiéme jour du mois de Mars, l'an de

grace mil ſept cens vingt-ſix, & de notre Regne le onziéme. Par le ROY en ſon Conſeil.

DE S. HILAIRE.

Regiſtré ſur le Regiſtre VI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 226. fol. 185. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris, le 12. Mars 1726.

BRUNET, Syndic.

De l'Imprimerie de la V. LAMESLE, & PIERRE DELORMEL, ruë du Foin, à ſainte Géneviéve.

NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

LES AMANS IGNORANS,

COMEDIE.

REPRESENTÉE PAR LES Comediens Italiens de Son Altesse Royale Monseigneur LE DUC D'ORLEANS. *Et depuis nommés les Comediens Italiens du Roy.*



A PARIS;

Chez BRIASSON, ruë Saint Jacques, à la Science.

M. DCC. XXIX.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

ACTEURS

de la Comedie.

PANTALON, noble Venitien.
MARIO, fils de Pantalon, Amant de Flaminia.
LELIO, Ami de Pantalon, Pere de Flaminia.
FATIME, Amante de Mario.
FLAMINIA, Fille de Lelio.
BERTOLDO, Jardinier, Concierge de la Maison des champs de Pantalon.
ARGENTINE, seconde femme de Bertoldo.
NINA, Fille aînée de Bertoldo, Amante d'Arlequin.
GIANETTA, Fille cadette de Bertoldo.
ARLEQUIN, Chevrier dans le Village, fils de Braccolino, Laboureur, mais qui ne paroît pas.
VIOLETTE, Femme de Trivelin, Barbier du Village.
TRIVELIN, Mari de Violette.
BALORDINO, Nourrissier de Flaminia, Tabellion d'un Village prochain.
BARBANERA, Corsaire Turc.
Trouppe de Vendangeurs & de Vendangeuses.
Trouppe de Soldats Turcs.
Un Traiteur & ses Gens, Garçons d'Office, de Cuisine, Servantes & Marmittons.

La Scene est dans la Maison de Campagne de Pantalon, près de Ravenne.



LES AMANS IGNORANS.

ACTE PREMIER.

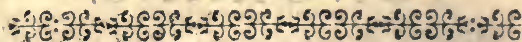
SCENE PREMIERE.

TRIVELIN *seul.*



IL s'agit donc de rendre cette lettre à une nouvelle habitante de ce Village, que je vois assez souvent le matin prendre le frais sous ces arbres. Mais je commence à m'ennuïer ! Il y a long-temps que je rôde ici autour sans la voir ; je ne sçai pourquoi ! Car, à la Campagne en Italie, les Femmes ont la clef des champs : ce n'est pas comme dans les Villes, où elles sont enfermées à la serrure & au cadenat.

Il est vrai pourtant que celle-ci est sous garde d'un vieux païsan qui a encore une femme jeune & jolie à garder pour son propre compte ; cela le rend jaloux & demi : mais par bonheur il est aujourd'hui dans l'embarras des vendanges, & sa femme est d'intelligence avec moi, j'espere que je viendrai à bout de mon entreprise. Ah ! voici venir justement notre Argus. Maledesta sia la bestia.



SCENE II.

BERTOLDO, TRIVELIN.

TRIVELIN.

TRès-humble serviteur au Seigneur Bertoldo ; très-digne Jardinier & Concierge du Seigneur Pantalon, & le cerveau sans contredit le plus solide qui soit dans le territoire de Ravenne.

BERTOLDO.

Ah ! vous êtes trop courtois, Bondi al signor Trivelin, l'unique Medecin & le plus habile qui soit dans le Village.

TRIVELIN.

L'unique & le plus habile : on ne peut pas mieux conclure. Comment va votre santé ?

BERTOLDO,

Eh ! ne ſçavez-vous pas cela mieux que moi ? tenez, voyez.

TRIVELIN.

Voilà un ciſtolé-diaſtolé qui fait fort bien ſon devoir. Et la Signora Argentina ſa femme, comment ſe porte-t-elle ?

BERTOLDO.

Fort bien, fort bien. Ne vous mettez point tant en peine de la Ciſtolá di mia Moglie.

TRIVELIN.

Signor Bertoldo, vous reſſemblez à ma femme, vous êtes de complexion un peu jalouſe.

BERTOLDO.

Votre femme n'a peut-être pas tort.

TRIVELIN.

Dites-moi du moins des nouvelles de la ſanté de Nina votre fille aînée qui eſt ſi jolie.

BERTOLDO.

Elle ſe porte à merveille.

TRIVELIN.

Son eſprit ne commence-t-il point à s'éveiller un peu ?

BERTOLDO.

L'Eſprit d'une fille ne s'éveille toûjours que trop.

TRIVELIN.

A propos, on m'a dit que la Signora

Fatima étoit indiſpoſée.

BERTOLDO.

Qui eſt la Signora Fatima ?

TRIVELIN.

Hélas ! cette fille moitié italienne & moitié turque, que l'on vous a envoyée de Veniſe depuis quelque tems.

BERTOLDO.

Qui vous a dit cela ?

TRIVELIN.

Vous-même. Ne vous ſouvenez-vous pas que l'autre jour en bûvant, vous me contâtes ſon hiſtoire ?

BERTOLDO.

Moi ?

TRIVELIN.

Vous-même. A telles enſeignes que vous me dîtes qu'elle avoit été enlevée ſur nos Côtes à l'âge de cinq ans, par le Corſaire Barbanera, qui trouva dès lors que ſa beauté promettoit beaucoup : Que ce Corſaire l'avoit fait élever à Alger auprès d'une Eſclave françoiſe enlevée comme elle, dont il avoit fait ſa femme favorite. Que l'Italienne devenuë grande, il l'envoyoit à Conſtantinople par preſent au Grand-Seigneur. Que le Capitaine Mario, fils de Pantalon s'étant emparé du Vaiſſeau qui la portoit, en étoit devenu éperdument amoureux. Qu'il l'avoit fait conduire à Veniſe en ſecret, & la cachoit à ſon pere dans le deſſein de l'épouſer.

BERTOLDO.

Moi, je vous ai dit cela ? je ne m'en ſouviens point

TRIVELIN.

Voilà comme ſouvent on oublie ce qui eſt échappé entre deux traiteaux.

BERTOLDO.

Mais, comment vous l'aurois-je dit, je n'en ſçai pas tant moi-même ?

TRIVELIN.

Eh ! ne ſçavez-vous pas ce que dit le grand Hippocrate, que le vin fait dire ce que l'on ſçait & ce que l'on ne ſçait pas ?

BERTOLDO.

Cela eſt merveilleux !

TRIVELIN.

Vous ſçavez bien du moins que le Seigneur Pantalon a découvert le myſtere ; & qu'ayant fait enlever en ſecret la fille, il vous l'a envoyée pour la faire travailler au Jardin, & lui faire bien riſſoler le teint au Soleil, afin d'en dégouter ſon fils, en cas qu'il l'a retrouve.

BERTOLDO.

Pour cela, je ne l'ai dit qu'à ma femme, & c'eſt d'elle que vous le ſçavez. Corpodel diavolo, je lui romperai les bras, ſi je la vois jamais vous parler.

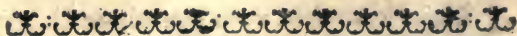
TRIVELIN.

Doucement, Seigneur Bertoldo, point de jalouſie. Je n'ai point vû votre femme depuis la derniere fois que je l'ai ſaignée ;

mais puisque cette matiere vous déplaît, parlons d'autre chose : comment va la vendange ?

BERTOLDO.

Oh ! je n'ai pas le tems de jaser. J'attens aujourd'hui le sieur Pantalon, & je vais chercher des tonneaux dont j'ai besoin.



SCENE III.

FATIME, TRIVELIN.

TRIVELIN.

BOn, pendant qu'il est embarrassé je pourrai trouver quelque moment favorable pour servir le Seigneur Mario, & pour voir Argentine. Ah ! voici justement notre demie Sultane.

FATIME.

Je suis partie d'Alger pour devenir Sultane à Constantinople, & me voilà Païsanne dans un Village d'Italie, mais aussi j'en suis partie pour devenir esclave à jamais, & me voilà libre pour toujours. Fortune, je t'en rends graces : laisse-moi ma liberté, c'est tout ce que je te demande.

TRIVELIN.

Salamalec à la bellissima Sultana la Signora Fatima.

FATIME.

Timichiamar Sultana ? ti ſabir mio nome ? chi ſtar ti ?

TRIVELIN.

Madame, on me nomme Trivelin. Je ſuis un Barbier gaſcon, tranſplanté dans un village d'Italie; & m'y voilà de plus devenu Médecin, Chirurgien & Apoticaire, pour vous rendre mes tres humbles ſervices.

FATIME.

Che voler di mi.

TRIVELIN.

Comme ma profeſſion m'engage à ſoulager les infirmitez humaines, je cherche du ſecours pour un malade à l'agonie qui eſt chez moi. Je ne puis lui en trouver qu'auprès de vous. Ce papier vous inſtruira de ſa maladie.

FATIME *lit un billet.*

Quoy! le Seigneur Mario eſt ici ? & depuis quand ?

TRIVELIN.

D'hier au ſoir.

FATIME.

Par qui a-t-il pû ſçavoir que j'y étois ?

TRIVELIN.

Par moi, Mademoiſelle, qui ai appris vos avantures par la femme de Bertoldo ma bonne amie, & nous avons elle & moi tout le zele poſſible à vous ſervir.

FATIME.

Vous avez crû tous deux m'obliger, je vous en remercie ; mais vous avez fait tout le contraire.

TRIVELIN.

Quoi ! Mademoiselle, vous haïriez un Cavalier du merite de Mario, & à qui vous avez tant d'obligation ?

FATIME.

Tu me parois homme d'esprit, & attaché à mes interêts. Je veux bien t'ouvrir mon cœur, & te marquer de la confiance pour meriter déja par-là que tu employes ton adresse à me défaire de lui.

TRIVELIN,

Vous pouvez, Mademoiselle, me compter tout à vous.

FATIME.

Non, je ne suis pas assez ingrate pour haïr Mario. Il m'a tirée d'esclavage. Il a même eu la generosité de ne me point ôter les pierreries dont on m'avoit ornée pour plaire au Grand-Seigneur : Il est riche & de qualité : Il m'aime & veut m'épouser, moi qui n'étois qu'une esclave, & qui ne suis peut-être que la fille d'un Païsan. Qu'arriveroit-il de cela ? Qu'au lieu d'être Esclave à Constantinople, je la serois à Venise. Quinze ans passez dans l'esclavage m'ont renduë la liberté si chere, que j'y sacrifierai tout, & même jusqu'à l'amour. Car je ne le nie point,

j'aime Mario, & s'il n'étoit qu'un Païsan, je l'adorerois; mais je sçai la contrainte où l'on tient les Femmes à Venise. Ce Pais-ci me plaît: tout y respire la joie & la liberté: j'ai de quoi mettre un Païsan à son aise en vendant mes bijoux, & je suis persuadée que pour être heureuse, je ne dois me marier qu'en bonne & franche païsannerie.

TRIVELIN.

Ce que vous dites, Mademoiselle, est de fort bon sens, mais il me semble qu'un amour aussi genereux que celui de Mario mérite plus de pitié.

FATIME.

Le mien est-il moins genereux? Si Mario m'offre ma fortune n'est-ce pas lui en rendre autant que de la refuser de lui, pour ne pas déranger la sienne en le broüillant avec son Pere, & pour lui épargner le repentir d'avoir épousé une Esclave, une Païsanne. Que sçai-je moi, qui je suis?

TRIVELIN.

Qui que vous soyez, Mademoiselle, croyez-moi, vous n'ètes point née pour un Païsan; il vous faut un Epoux qui ait plus de délicatesse.

FATIME.

Je m'étourdis là-dessus encore en sa faveur: d'ailleurs, j'ai été élevée dans un Païs où l'on se passe à merveille de délicatesse, de galanterie, & de beaux senti-

mens, & de tous les colifichets de l'amour: on ne s'y arrête point à la superficie.

TRIVELIN.

Eh! Quel est l'amour que l'on connoît en Turquie & dans tout le Levant.

FATIME.

Le même qu'en ce Païs-ci. Oüi, si l'on y prenoit garde de près, il se trouveroit qu'en tout païs on aime à la Turque, c'est-à-dire pour l'amour de soi seulement: mais dans notre Europe, on a trouvé l'art de le dissimuler, & de faire croire à une belle, par de jolis mots, par une soûmission apparente, par une attention continuelle à la flatter, qu'on n'a pour but que de la rendre heureuse; mais je ne donne point dans ces panneaux-là.

TRIVELIN.

Quel plaisir esperez-vous avec un mari sans esprit.

FATIME.

En prendre un qui en ait trop, c'est se mettre au jeu avec un Joueur plus habile que soi, on en est toûjours la duppe. Je veux donc en choisir un à ma fantaisie, qui soit mon égal, à qui je n'aïe point trop d'obligation, de crainte qu'il ne se croie en droit de negliger ses devoirs: en un mot avec qui on puisse être sage.

TRIVELIN.

Il n'y a rien à dire à cela: chacun a son

goût, & je trouve le vôtre excellent.

FATIME.

Trivelin, vive un Amant qui ait de l'esprit & un mari qui n'en ait gueres.

TRIVELIN.

On ne peut pas mieux entendre ses interêts, mais que deviendra le pauvre Mario ? vous l'allez mettre au desespoir.

FATIME.

Non, je flatterai sa passion autant que je pourrai : mais si tu cherches son avantage & le mien ; tu l'as fait venir ici, trouve les moyens de le renvoïer.

TRIVELIN.

Faites-lui du moins un mot de réponse.

FATIME.

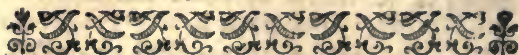
Tout-à-l'heure. Mais il est bon qu'on ne te voïe point ici trop souvent, car, je sçai d'Argentine que son mari est jaloux de toi.

TRIVELIN.

Cela est vrai, & Violette ma femme est aussi très-jalouse, & un peu diablesse, elle m'observe par tout. Je veux me servir d'Arlequin qui vous connoît, pour porter vos lettres. Il peut approcher de vous sans consequence. Je vais le chercher : & vous le trouverez ici.

FATIME.

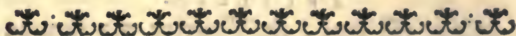
Et moi je vais écrire ma lettre.



SCENE IV.

TRIVELIN *seul.*

EXaminons un peu nos interêts. Si Mario épouse Fatime, il l'emmenera pour toûjours à Venise ; & si Pantaleon découvre que j'ai servi son fils dans cette affaire, c'est un homme riche & vindicatif ; fi, cela ne vaut rien. Si au contraire elle épousoit ici quelque Païsan, voilà une pratique de plus pour moi dans le Village. Une poulette égrillarde & capricieuse, qui cherche un mari bête : que sçait-on si l'on n'en pourroit point croquer pied ou aîle ? Oüi, un Païsan est mieux son fait & le mien. Allons chercher Arlequin de ce pas. Ah! le voila.



SCENE V.

ARLEQUIN *arrive en rêvant*, TRIVELIN.

TRIVELIN.

SI Arlequin vouloit me rendre un service je n'en serois pas ingrat, mot ! Si Arlequin vouloit m'apporter au logis

une lettre que va lui donner la Signora Fatima, je lui donnerois quelque chose de bon ! Il est sourd, mais je vais, je crois, l'en guerir. Je lui donnerois un beau ruban pour en faire present à Nina sa bonne amie.

ARLEQUIN.

Che cosa si dice di Nina ? dové Nina dóvé.

TRIVELIN.

Ah, ah ! le nom de Nina te réveille, tu l'attends ici je gage ?

ARLEQUIN.

Signor si.

TRIVELIN.

Or ça, la Signora Fatima va venir ici te donner une lettre que tu m'apporteras, & je te donnerai de quoi faire demain à la foire un joli present à Nina ; m'entends-tu ?

ARLEQUIN.

A Nina ?

TRIVELIN.

Oüi.

ARLEQUIN.

Un present ?

TRIVELIN.

Oüi, un present qui la rendra encore plus belle.

ARLEQUIN.

La Signora Fatima me donnera le present ?

TRIVELIN.

Non, elle te donnera une lettre que tu m'apporteras, & je te donnerai le present, moi, que tu donneras à Nina.

ARLEQUIN.

Oüi, je donnerai la lettre à Nina.

TRIVELIN.

Eh non ; je vois bien que tu n'entends que Nina dans tout ceci. Demeure ici seulement, la Signora Fatima y va venir qui t'expliquera le reste.

ARLEQUIN.

Oüi, j'atttendrai ici Nina, car elle m'a promis d'y venir.

TRIVELIN.

A dieu : reste là, cela suffit.



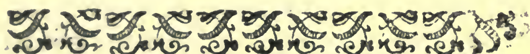
SCENE VI.

ARLEQUIN *seul.*

O Nina, Nina mia cara, tu ne viens point, & je t'attends ! Où est tu ? que fais tu ? dépêche-toi donc de venir ? car je m'ennuïe ; & il n'y a rien qui cause plus d'ennui que de s'ennuïer. Comment ferai-je pour m'amuser en l'attendant ? Cherchons quelque chose qui m'occupe : Fouillons nos poches (*il en tire une rappe & du tabac.*) Ah, bon, voici avec quoi nos Dames s'amu-

ſent à preſent, comme nos meres faiſoient avec des quenouilles, mais le tabac n'y fait rien, je m'ennuïe toûjours. Ne trouverai-je point quelque autre ſecret de tuer le tems (*il tire un bilboquet & en joue.*) Voici qui vaudra peut-être mieux ; mais non, cela n'eſt bon qu'à amuſer des petits Maîtres, encore à la fin s'en ſont-ils laſſez. N'y a-t-il point ici qnelqu'un qui voulût jouer avec moi une partie de biribi ? Non, perſonne ne répond. Nina vient donc- Euh? Non, je me trompe, elle ne viendra point. Ah! malheureux que je ſuis, je meurs d'impatience. Je ſuis mort. Me voilà enterré.

Il ſe couche & fait le mort.



SCENE VII.

NINA, ARLEQUIN.

NINA.

ARlequino mio ?

ARLEQUIN.

J'entends une veix qui me reſſuſcite. ô Nina mia cara eccoti ?

NINA.

Oüi me voilà, me voilà, tiens, me vois-tu ?

ARLEQUIN.

Oüi, je te vois, & je crains encore de me tromper. Eſt-tu Nina, aſſûrement?

NINA.

Il me ſemble que oüi.

ARLEQUIN.

Je crois que tu as raiſon. Vient donc que je t'embraſſe, que je te mange, que je t'avalle, que je t'engloutiſſe.

NINA.

Bellement donc ; point de folies : je ſommes dans le village, au moins ; je ne ſommes pas aux champs.

ARLEQUIN.

Dans le village ? Eh qu'importe ?

NINA.

Si fait vrayment, ça importe, glia ici tout plein de controlleux.

ARLEQUIN.

Mais quand je rions enſemble par bonne amiquié gnia rien à controller, ça ne fait mal à perſonne





SCENE VIII.

ARLEQUIN, NINA, FATIME *à part qui les écoute.*

NINA.

C'Eſt ce qu'il me ſemble itou ; & ſi pourtant on ne trouve pas bon que les filles batifollent avec les garçons, à cauſe qu'on dit que l'honneur ne veut pas le permettre.

FATIME *à part.*

Voici une converſation qui doit être curieuſe ; écoutons.

ARLEQUIN.

L'honneur ! l'honneur ! l'honneur eſt une beſte ; car puiſque j'ai de l'amiquié pour toi, la raiſon veut que tu en aïe pour moi ; & la raiſon eſt plus raiſonnable que l'honneur.

NINA.

Aſſurément.

ARLEQUIN.

Je n'entens parler que de ſthonneur : qu'eſt-il donc l'honneur ? apprens-le moi.

NINA.

Eh mais, je te le demande à toi-même.

ARLEQUIN.

Mais tu as plus d'eſprit que moi, car tu

ſçais lire, & je ne le ſçais pas moi, c'eſt à toi à me dire qui eſt l'honneur.

NINA.

Je n'en ſçais pourtant rien. Mon Pere me vient par fois me ſarmoner ſur ſthonneur. Il ne fait que me dire que je le garde, que je le garde, & il ne me dit point ce que c'eſt. Le moïen de le garder ?

ARLEQUIN.

Ton Pere a tort ; mais par curioſité, raiſonnons un peu là-deſſus. Il me ſouvient que ma grande-mere me diſoit que l'honneur étoit une choſe plus précieuſe que l'or, les diamans, les paſſemens de ſoye ; ſi cela eſt, ce n'eſt donc pas affaire à nous autres Païſans d'avoir de l'honneur; il y auroit trop de vanité.

NINA.

Oh, je nous paſſerons bien de ſte braverie-la

ARLEQUIN.

Et toi, qu'eſt-ce que tu ſçais de l'honneur?

NINA.

Tout ce que j'en ſçais, c'eſt qu'il faut que ce ſoit quelque choſe de bien ſémillant, car ma mere me diſoit que quand elle étoit fille, ſon honneur lui faiſoit plus de peine à garder que ſes moutons. Oh je n'ai pas tant d'eſprit que ma mere, je le perdrois.

ARLEQUIN.

Je le crois bien, & moi auſſi peut-être,

c'eſt pourquoi ne nous embarraſſons point de cela. Mais, Cara Nina, laiſſe-moi prendre ſeulement un petit baiſer, ſur le petit bout de tes doigts.

NINA.

Dépêche-toi donc?

ARLEQUIN

mettant ſa main ſur ſa poitrine.

Toc, toc, toc; ouais, glia là queuque choſe que je n'entens pas. Quand ta main me donne un ſoufflet ou un coup de poing, je n'en ſens rien, ça ne me fait point de mal, & quand je la baiſe ça me donne la fiévre.

NINA.

La fiévre?

ARLEQUIN.

Oui, je ſens une certaine chaleur, un feu qui ſe promene dans ma poitrine; & puis j'ai des envies comme un malade: quand je baiſe ta main droite, j'ai envie de baiſer l'autre. Et puis il me prend encore je ne ſçai combien d'envies.

NINA.

Eh bien! tien, queuli queumi: quand tu me prends la main, je ſens itou que ça me fait trimouſſer le cœur, & pis m'eſt avis que tout le corps me fourmille, tantia que ça me rend toute je ne ſçai comment.

ARLEQUIN.

Ste maladie-là eſt bouffonne.

NINA.

Oui elle eſt drôle, mais je crois que c'eſt toi qui me l'as donnée, car je ne ſens point cela avec les autres, gnia qu'avec toi que ça me prend

ARLEQUIN.

Mais Cara Nina, je te demande pardon, elle vient de toi ; car quand je touche ſeulement ton fichu, auſſi-tôt, toc, toc.

NINA.

Eſt-il poſſible ? eh bien, malgré ça je ne laiſſe pas d'être bien aiſe quand je te vois.

ARLEQUIN.

Et moi, j'aime mieux te voir qu'un plat de macarons.

NINA.

A cauſe de quoi ?

ARLEQUIN.

A cauſe que tu as une certaine petite mine qui donne plus d'apetit ; & au-deſſous de ſte petite mine, un petit col tout rond qui ragoûte davantage ; & au-deſſous de ce petit col tout rond, de certaines drôleries encore toutes rondes qui.... & toi, quand tu me vois, pourquoi eſt-ce que ça te fait plaiſir.

NINA.

A cauſe que tu nas point tout ce que tu dis là que j'ai.

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

NINA.

Cela veut dire, à cauſe que tu n'es pas une fille ; car tient pour moi l'amiquié d'une fille n'eſt que de la piquette, ça ne ſent rien ; mais quand je ſommes enſemble ſur le gaſon à jouer à de petits jeux, je ſuis ſi contente, ſi contente... & ſi nianmoins...

ARLEQUIN.

Nianmoins ?

NINA.

Nianmoins je deviens par fois mélancolique. Je ne ſçais à la fin quel jeu il me faudroit.

ARLEQUIN.

Eh bien, quand les petits jeux t'ennuïent tu n'as qu'à dire, je te ferai de petits contes; nous parlerons de choſes & d'autres.

NINA.

Tu as beau me parler, queuque fois tout le long de la journée, le ſoir il me ſemble que tu ne m'as pas encore tout dit.

ARLEQUIN.

Mais dame, je dis ce que je ſçais, & comme je n'ai gueres d'eſprit, je ſens que je ne ſçais pas encore tout.

NINA.

C'eſt ce qui me ſemble auſſi. Mais toi, quand tu es auprès de moi, es-tu toûjours content ? toûjours ?

ARLEQUIN.

Gnia que quand ſte fievre me prend, je

voudrois avoir queuque remede pour la faire passer.

NINA.

Je m'en doutois bien. Mais d'où vient que la bonne amiquié que je nous portons nous tourmente comme ça par fois ? ça me tracasse l'esprit.

ARLEQUIN.

Oui, glia là queuque anguille sous roche.

NINA.

N'est-ce point qu'on nous auroit jetté queuque sort ? car on dit qu'il y a de méchants Bergers qui font comme ça de la sorcellerie.

ARLEQUIN.

Ohime ! tu me fais peur de la sorcellerie!

FATIME *à part.*

Est-il possible qu'à leur âge on conserve encore tant d'ignorance ?

ARLEQUIN *tremblant.*

Aïuto ! Madame je vous demande pardon, je vous prenois pour une sorciere.

NINA.

Vous m'avez itou fait souleur.

FATIME.

Remettez-vous, mes enfans. Non, vous n'êtes point ensorcelez : Il y a long-tems que je vous ecoute, j'ai entendu toute votre maladie. Là, consolez-vous, j'ai des secrets pour vous en delivrer.

NINA.

NINA.

Mais Madame, comment appelle-t-on ſte maladie là, s'il vous plaît ?

FATIME.

Je vais vous l'apprendre, mais ne vous en vantez pas. Votre maladie eſt ce qu'on appelle de l'amour.

NINA.

De l'amour ;

ARLEQUIN.

Ohime, de l'amour ;

NINA.

Qu'es-ce donc que de l'amour ;

FATIME.

L'amour eſt une maladie de l'âme qui fait la ſanté du corps, qui rend le tein plus vif, les yeux plus doux & plus brillants ; le ſang plus fluide, qui adoucit l'âcreté des humeurs, & ranimant les eſprits, répand en nous une force toute nouvelle.

ARLEQUIN.

Cela eſt vrai, quelquefois il me ſemble que je ſuis tout autre.

FATIME.

Cette maladie nous prend ordinairement dans la jeuneſſe, comme la rougeolle ou la petite verole, avec cette difference que l'on peut échapper de celles-ci toute ſa vie, mais que la premiere n'a jamais épargné perſonne.

NINA.

Ce n'eſt donc pas notre faute ſi je l'avons?

ARLEQUIN.

Certo. Et ce mal-là vous a-t'il pris;

FATIME.

S'il ne m'a pris je l'attends; car il vient plutôt ou plus tard; ſelon la difference des temperamens.

NINA.

Glia déja long-tems que ça nous tient, il faut que j'aïons le temperamment hatif.

FATIME.

Tant mieux pour vous. L'amour, eſt une colique du cœur qui le gonfle, & lui donne des trenchées qui envoïe une fiévre à l'imagination, avec des tranſports au cerveau; qui répand des éblouïſſemens ſur la vûë & fait voir un objet tout autrement que les autres ne le voïent. Mais je n'ai pas le temps de vous expliquer cela tout du long, ni vous de l'entendre; car toi Nina, ta mere m'envoye te dire de lui aller parler. Va vîte, & revient ici, nous y raiſonnerons du reſte, je t'y attens.

NINA.

Ah, Madame, je vous en prie, car il me ſemble qu'à en parler ſeulement, cela me ſoulage.

FATIME.

Va, va, je te guerirai.

NINA.

Ho! mais, Madame, je ne veux pas ètre guerie tout à fait au moins.



SCENE IX.

FATIME, ARLEQUIN.

FATIME.

JE vois qu'elle aime sa maladie; elle n'eſt pas ſi bête que je penſois. Pour Arlequin, je vais le ſoulager le premier; mais il faut qu'il me rende un ſervice auparavant.

ARLEQUIN.

Si vous avez des ſecrets pour cela, je ferai tout ce que vous voudrez.

FATIME.

Pour te prouver que j'en ai, & de bons, c'eſt que je vais toute à l'heure en faire l'épreuve à tes yeux ſur un homme qui a la même maladie que toi.

ARLEQUIN.

Qui eſt donc ce malade-là?

FATIME.

Le Capitaine Mario, fils du Seigneur Pantalon. Tu le connois, je crois?

ARLEQUIN.

Ho tant. Il eſt venu ici pluſieurs fois en vendanges. Mais comment allez-vous faire?

FATIME.

Apprend d'abord que deux Amants. . . .

ARLEQUIN.

Deux Amants ! quels animaux sont-ce-là ?

FATIME.

On appelle Amant & Amante les persones qui ont de l'amour.

ARLEQUIN.

Comment, je suis donc un Amant moi ?

FATIME.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Cela est drole, moi, un Amant ! je n'aurois jamais crû cela.

FATIME.

Apprend, dis-je, qu'un Amant & une Amante soulagent leur amour par mille innocens moïens. Par exemple : ils s'envoïent des lettres l'un à l'autre.

ARLEQUIN.

Des lettres !

FATIME.

Et dans ces lettres, ils se donnent quelquefois des rendez vous.

ARLEQUIN.

Des rendez-vous . . . Oui j'entends.

Il compte sur ses doigts.

FATIME.

Et dans ces Lettres, ou ces rendez-vous, ils se soulagent encore en expliquant leurs sentimens.

ARLEQUIN.

Des sentimens.

FATIME.

Quelquefois même en se querellant pour se racommoder ensuite ; & ces racommodemens-là sont sur-tout d'un grand secours.

ARLEQUIN.

Des racommodemens.

FATIME.

Oui, car dans ces racommodemens la tendresse redouble, on se lance des regards passionnez, on pousse des soûpirs ; une Amante même, pour signer la paix, y peut accorder quelques petites faveurs honnêtes.

ARLEQUIN.

Ho que d'ingrediens ! des regards, des soûpirs, des faveurs honnêtes.

FATIME.

Bon! il y en a bien d'autres. Je t'instruis de tout petit à petit.

ARLEQUIN.

Bon bon. Ah quelle joïe !

FATIME.

Tien, porte cette lettre chez Trivelin au Seigneur Mario, & observe bien l'effet qu'elle produira en lui. Tu lui verras baiser la lettre avec des transports de joïe. . .

ARLEQUIN.

Baiser la lettre, cela soulage encore?

FATIME.

On ne peut pas plus. Tu lui diras ensuite qu'il vienne ici me trouver, c'est ce qu'on appelle un rendez-vous.

ARLEQUIN.

Un rendez-vous !

FATIME.

Oui. Il y viendra déguisé en Païsan, de peur d'être connû. Le mistere même fait plaisir.

ARLEQUIN.

Le mistere encore ?

FATIME.

Oui. Tu le suivras de loin, & par ce qui se passera dans le rendez-vous, tu verras combien il sera soulagé. Va vîte.



SCENE X.

FATIME, TRIVELIN *un peu aprés.*

FATIME.

OUI, leur passion est aussi touchante, que leur ignorance est prodigieuse, & je suis jalouse du bonheur de Nina, de posseder un cœur aussi neuf que celui d'Arlequin. Voilà justement comme je voudrois un mari. Aurois-je bien le cœur de rompre une union si parfaite & si innocente ! Je

m'aperçois que je suis encore un peu Turque. Qu'y faire ; j'ai été élevée chez un Corsaire, c'est un tour du métier.

TRIVELIN.

Je viens sçavoir, Mademoiselle, si vous avez trouvé Arlequin.

FATIME.

Oui il est allé chez toi. Dis-moi je te prie de qui est-il fils, Arlequin !

TRIVELIN.

Il est fils de Braccolino, le plus riche Laboureur du Village, mais aussi le plus avare, puisque par ménage, il fait garder les Chêvres à son fils.

FATIME.

Je vais t'étonner. Je ne sçais si je n'ai point envie d'en faire mon mari.

TRIVELIN.

Votre Mari?

FATIME.

C'est un caprice, il est vrai, & j'avouë de bonne foi que j'y suis un peu sujette. Je trouve pourtant celui-ci fondé sur de bonnes raisons.

TRIVELIN.

Je m'en rapporte bien à vous.

FATIME.

Sçais-tu qu'il aime Nina, & qu'ils ignorent tous deux ce que c'est que d'aimer ?

TRIVELIN.

Oui, je m'en suis apperçû, & cela res-

femble affez à un vieux Roman que je lifois l'autre jour de Daphnis & de Chloë.

FATIME.

Je veux me fervir de leur ignorance même pour m'emparer d'Arlequin, & il faut que tu m'aides.

TRIVELIN.

Vous aurez de la peine à lui arracher du cœur une premiere paffion.

FATIME.

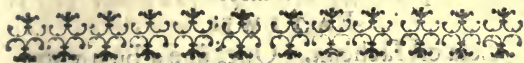
Bagatelles; quand elle eft du caractere de la leur, qui eft moins un effet de l'eftime qu'un befoin du cœur qu'a fait naître l'âge auquel tous les objets nous affectent, je puis le toucher comme un autre, l'habitude fera le refte; il m'aimera.

TRIVELIN.

Si vous le croïez ainfi, le fuccès de l'affaire ne tient à rien, car je viens d'apprendre que Pantalon arrive inceffamment. Il va par fa préfence vous délivrer de celle de fon fils, il eft Seigneur du Village, & maître de faire réuffir vos deffeins. Je vais au devant de lui pour l'en informer, & par-là le combler de joïe.

FATIME.

Voici Nina qui revient, je veux pour me divertir, lire un peu dans fon petit cœur.



SCENE XI.

NINA, FATIME.

FATIME.

HE bien Nina, pourquoi donc ne m'avez-vous pas dit plutôt vôtre maladie?

NINA.

Dame c'est que j'étois honteuse d'en parler, je ne sçais pourquoi.

FATIME.

Là, là, ne craignez rien, expliquez-moi un peu ce que vous sentez?

NINA.

Tenez, Mademoiselle, vla comme ça fait. Quand je ne sommes pas ensemble Arlequin & moi, ça nous ennuïe, ça nous ennuïe à la mort. Je sommes si tristes, si tristes: & puis, quand je venons à nous revoir je sommes ben aises à la verité; & si pourtant je ne le sommes pas, à cause que j'avons toûjours en vie de l'être d'avantage.

FATIME.

Mais que vous manque-t'il?

NINA.

Eh je ne le sçavons pas ce qui nous manque, & vla justement ce qui fait que je ne

fommes pas affez ben aifes.

FATIME.

Cela eft fâcheux. Quel âge a bien votre maladie ?

NINA.

Je ne fcai pas bonnement, car cela eft venu petit à petit. Et dans le commencement ça étoit drôle, nous n'y fongions prefque pas, gnia que depuis un temps que ça nous tourmente.

FATIME.

Depuis quand à peu près ?

NINA.

Eh mais environ depuis le tems que mon Pere a voulu que je mettre un fichû.

FATIME.

Pourquoi donc l'a-t'il voulu, votre Pere ?

NINA.

Pour cacher ce qui me venoit-là.

FATIME.

Ha, ha, j'entends, oui, c'eft à peu prés quand cela vient qu'une fille commence à fentir fon cœur.

NINA.

Ca eft vrai, & j'ai opinion que le cœur m'eft enflé quand & quand, car je le fens mieux. Mais donc, pour revenir à ce fichû, il fait endéver Arlequin, qui ne veut pas que je le mette.

FATIME.

Comment faites-vous donc, pour con-

tenter votre Pere & votre Amant ?

NINA.

Quand je ne ſuis pas devant mon Pere, je le tortille.

FATIME.

Mais vous ne ſcavez peut être pas qu'en le tortillant, vous augmentez ſa maladie.

NINA.

Helas je crois qu'oui, car il eſt toûjours à ſe tourmenter à l'entour. Diantre ſoit le fichû, je crains qu'il ne lui faſſe perdre l'eſprit, vaut mieux que je l'ôte tout à fait.

FATIME.

Ce ſera encore pis.

NINA.

Mais comment donc faire ?

FATIME.

Il faut vous marier, ma fille, voilà le meilleur remede à votre maladie.

NINA.

Ho non, Mademoiſelle, je vous remercie, je ne veux point être mariée.

FATIME.

Pourquoi donc, ne voulez-vous point être mariée ?

NINA.

C'eſt que le mariage ne me plaît pas.

FATIME.

Le connoiſſez vous aſſez pour en juger:

NINA.

Pas autrement. Tout ce que j'en ſçai,

c'eſt que quand les gens ſont mariez il leur vient de la famille, mais je ne ſcai où ils la prennent, queuque fois ça m'embaraſſe.

FATIME.

Ce n'eſt peut-être pas cela qui vous dégoûte du mariage?

NINA.

Ho non, glia autre choſe.

FATIME.

He quoi à peu près.

NINA.

C'eſt que j'ai pris garde que quand ces garçons & ces filles ſont une fois dans le mariage, ils changeont d'himeur. Ils ne ſe donnont plus de coups de poing, ils ne ſe faiſont plus de niches : enfin, ils ne riont plus de ſi bon cœur qu'auparavant.

FATIME.

Vous devez juger delà qu'ils ſont ſoulagez, & que comme l'amour ne les tourmente plus tant, ils doivent être plus tranquilles.

NINA.

Je ne veux donc point du mariage, il guérit trop tôt.

FATIME.

Hé bien, eſſaïez de l'abſence, elle guérit plus lentement.

NINA.

L'abſence; qu'eſt-ce que ſte drogue-là?

FATIME.

Ce n'est pas une drogue, ce n'est qu'un regime. Ce seroit de ne plus voir Arlequin.

NINA.

Ah ne plus voir Arlequin! Tenez, Mademoiselle, ce remede-là me feroit encore plutôt mourir que la maladie.

FATIME.

Hé bien, puisque vous l'aimez mieux, mourez donc de la maladie.

NINA.

Ho je ferons si bien en sorte Arlequin & moi, que je n'en mourons pas.

On appelle Nina des coulisses

Nina, Nina.

NINA.

Adesso, Signora Madre. Non, je ne sçaurois m'imaginer qu'il n'y ait point d'autres remedes que ceux-là; vous ne me les voulez pas dire?

On l'appelle encore

Nina, Nina.

Vado, vado. Maledetta sia la matrigna.

SCENE XII.

FATIME, ARLEQUIN, MARIO.

FATIME.

HOm. Voici une petite fille assez vive pour trouver sans moi d'autres remedes, & qui par ignorance pourroit bien s'en servir. Il est bon d'avertir son Pere d'y mettre ordre.

ARLEQUIN.

Signora Fatima, vos remedes ont réussi, le Seigneur Mario a baisé la Lettre cinq fois, cela lui a fait du bien. Le voici qui vient essaïer du mistere, du rendez-vous, des faveurs honnêtes, & de tout le reste, & moi je vais l'observer de loin.

MARIO.

Je vous retrouve enfin, ma chere Fatime, & je dois craindre d'en mourir de joïe, si j'en juge par le chagrin que m'a causé votre perte. Oui si l'espoir de vous retrouver ne m'avoit soûtenu, j'en serois mort de douleur. Mais je ne veux plus m'exposer à un pareil danger. Suivez-moi belle Fatime, je brave tout le couroux de mon pere. Fuïons

& venez affûrer mon bonheur en des lieux où sa tirannie ne pourra s'étendre.

FATIME.

Mon cher Mario, vous avez tout le mérite qui peut rendre un homme aimable, Je suis d'ailleurs persuadée de toute votre tendresse, & pardessus tout cela, je trouve ma fortune en vous épousant, Ferois-je un grand effort, & vous donnerois-je un sûr témoignage de mon amour, en acceptant ce que vous m'offrez ? Non, je vous le prouverai mieux en surmontant le penchant que j'ai à vous suivre, & en vous donnant par là l'exemple de vaincre une passion qui vous attire le couroux de votre Pere, & vous expose au repentir. Songez à la distance infinie qu'il y a de votre sort à celui d'une Esclave. Devez-vous esperer qu'un mariage si inegal puisse être heureux.

MARIO.

Ah! cruelle que vous êtes, est-ce ainsi que vous me consolez de tout ce que j'ai souffert en vous perdant. Non, vous m'aimez point, vous conservez trop de prudence, vous vous plaisez à me poignarder, à m'assassiner par de tels sentimens.

ARLEQUIN *à part.*

Des sentimens. Voila les sentimens qui operent.

FATIME.

Hé bien vous m'y forcez, il faut vous

obéir, il faut me sacrifier, car je vous le prédis, vous me haïrez un jour.

MARIO.

Moi, je vous haïrai ? & vous pouvez le penser, fille injuste que vous êtes ?

FATIME.

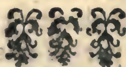
Doucement, mon cher Mario, ne faites point d'éclat; quelqu'un du Village pourroit vous reconnoître; vous gâteriez tout. Les gens du logis sont à nous, nous pourrons ici nous voir en liberté, & prendre de plus justes mesures. Ne précipitez rien de crainte de nous perdre encore une fois.

MARIO.

Ah! ma chere Fatime, vous me rendez la vie, & je me jette à vos genoux pour vous en remercier. Achevez mon bonheur & souffrez que je prenne sur votre belle main un gage de vos promesses. Me voilà l'homme du monde le plus content, vous effacez tous mes chagrins : je suis gueri.

ARLEQUIN *à part.*

Il est gueri, il est gueri.





SCENE XIII.

TRIVELIN *& les precedens.*

FATIME & MARIO *sortent un moment aprés.*

TRIVELIN.

HE' vite, Seigneur Mario, sauvez-vous, voila votre Pere qui arrive par la porte du Jardin. Il a fait suivre des violons pour faire danser ses vendangeuses, tout le monde sera ici dans un moment.

Fatime & Mario sortent.

ARLEQUIN.

Il est gueri, courage, nous allons guerir aussi. Le mistere, le rendez-vous, les faveurs honnêtes, baiser la lettre... A propos où trouverai-je une lettre ? Ha ! voila Trivelin : Caro Trivelino, fa-mi una cortesia. N'as-tu pas sur toi une lettre.

TRIVELIN.

Une Lettre ?

ARLEQUIN.

Oui, une Lettre, un Billet, un Papier écrit, n'importe.

TRIVELIN.

Oui, je crois que j'ai un Billet que je viens de recevoir d'un de mes malades qui est constipé.

ARLEQUIN.

Prête-le moi par grace.

TRIVELIN.

Qu'en veux-tu faire.

ARLEQUIN.

C'est pour l'envoïer à Nina, je te la rendrai après, je te le jure. Ha ! la voila, Trivelin mon ami, porte lui la lettre toi-même je t'en prie.

SCENE XIV.

NINA, ARLEQUIN.

TRIVELIN *qui sort aussi-tôt.*

TRIVELIN *à part.*

Voici quelque nouvelle balourderie d'Arlequin qui pourra me divertir. Ouida, je vais lui rendre le billet toute à l'heure.

ARLEQUIN.

Tu lui diras que c'est un rendez-vous, un rendez-vous. Aprésent faisons le mistere.

Il se cache le nez de son manteau & imite Mario qui se cachoit en entrant.

TRIVELIN.

Belle Nina voila une Lettre qu'Arlequin vous envoïe. Il vous prie de l'attendre ici.

NINA.

Une Lettre ! que veut-il que j'en fasse ?

TRIVELIN.

Je ne sçai : Il va vous l'expliquer

Trivelin sort.

NINA.

C'est je crois pour la donner à quelqu'un du logis.

Arlequin se promene misterieusement autour de Nina.

NINA.

Quelles ceremonies sont-ce là ? Que fais-tu donc ?

ARLEQUIN.

Paix, paix, je fais le mistere. C'est un rendez-vous, un rendez vous ; lis la lettre.

NINA *lit.*

Medico mio caro, ho pigliato il remedio che m'havete mandato hier sera, e sta matina ho fatto una copiosa operatione.

ARLEQUIN.

Baise, baise la lettre.

NINA.

Que je baise la lettre ? fi donc, m'est avis qu'elle ne sent pas si bon que la marjolaine. Mais Arlequin, es-tu devenu fou, que veulent dire tes simagrées ?

Arlequin copie burlesquement ce que Mario a dit à Fatime.

ARLEQUIN.

Je te retrouve enfin, Cara Nina, & le

plaiſir de ta perte m'auroit fait mourir, ſi la douleur de l'eſperance ne m'avoit réchapé, mais je ne veux plus m'expoſer à la colere du danger de la tirannie des lieux.... mais répons-moi donc ?

NINA.

Tu te mocques de moi, que veux-tu que je te réponde ?

ARLEQUIN.

Ah cruelle ! Non vous ne m'aimez point, parce que la prudence & la barbarie de l'affliction qui aſſaſſine les ſentimens... non vous ne m'aimez point.

NINA.

Mais Arlequin, d'où vient ta colere ?

ARLEQUIN *à genoux.*

Ah ! belle Nina, donnez-moi la promeſſe du gage du baiſer ſur votre main blanche ; & les chagrins de mon bonheur ſont effacez ; je ſuis gueri, oui je ſuis gueri : Et toi es-tu guerie ?

NINA.

Comment guerie ?

ARLEQUIN.

Le miſtere, la lettre, l'opération copieuſe, les ſentimens ; tout cela ne t'a pas guerie de l'amour ?

NINA.

Guerie de l'amour ? vrayment non.

ARLEQUIN.

Hélas ! ni moi non plus.

Il compte par ses doigts, & dit tout haut :
Voilà pourtant tout.

NINA.

Pourquoi me demande-tu cela ?

ARLEQUIN.

Parce que ce sont des remedes pour soulager l'amour, à ce que m'avoit promis Fatime.

NINA.

Cela, des remedes pour soulager l'amour ? Cela ? Cela ? oh non ! je sens bien qu'il m'en faut d'autres.

ARLEQUIN.

Comment ferons-nous donc ?

NINA.

Ah ! voilà le Seigneur Pantalon notre Maître qui arrive.



SCENE XV.

PANTALON, BERTOLDO.

OR ça, Bertoldo, je suis content de toi, mes vendanges vont bien, j'aurai de bon vin & en abondance. J'ai appris de plus en arrivant de bonnes nouvelles sur le chapitre de Fatime ; tout cela me rend le cœur joieux, & je veux que chacun s'en ressente. Fais venir toute la famille & toutes les filles du Village, voilà des Violons que je

vous ameine. Que l'on danse, que l'on chante, & que l'on se divertisse.

BERTOLDO.

Signora Fatima, Argentina, Nina, Gianetta, venite tutte.



SCENE XVI.

Les Personnes que Bertoldo a appellées viennent avec les Vendangeurs & les Filles du Village

On danse.

UN VENDANGEUR.

En Vendange on boit, on rit,
On fait moisson d'allegresse,
Le cœur même s'attendrit,
On n'y voit plus de tigresse.
Au Printemps l'amour nous blesse;
En Automne il nous guerit.

UNE VENDANGEUSE.

Après les dons precieux
De Ceres & de Pomone
Vient le jus delicieux,
Qu'à son tour Baccus nous donne;
Mais l'amour seul assaisonne,
Les presens des autres Dieux.

On danse.

PANTALON.

Allons, Nina, chantez auſſi une petite chanſon

NINA.

Oh! Monſieur notre Maître, je ſis trop honteuſe.

BERTOLDO.

Allons petite fille, obeïſſez quand le Maître le commande.

NINA.

Mais, mon pere, je n'en ſçai point

BERTOLDO.

Chantez, Baiſe, la chanſon de Blaiſe

NINA.

Je n'ôſe.

BERTOLDO.

Si je prends des Verges.

NINA.

chante en tremblant.

BAiſe-moi donc me diſoit Blaiſe
Nannin, nannin, je ne ſis ſi gniaiſe,
Ma mere me le défend bien,
Mais, voïez le ſot Nicodeme;
La ſienne ne lui défend rien,
Que ne me baiſoit-il lui-même?

On danſe.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VIOLETTE *seule.*

TRivelin mon mari m'a promis de ne plus voir Argentine la femme de Bertoldo ; mais je crains que sous pretexte de servir Mario auprès de Fatime, il ne prenne occasion de voir l'autre plus que jamais. Je ne sçai même si je n'ai point lieu d'être jalouse de Fatime, car elle me paroît bien libre & bien éveillée, & mon mari est un drôle qui aime la nouveauté, & qui ne laisse rien échaper. Je viens me cacher dans la maison d'une de mes amies pour observer ce qui se passe. Ah voilà les filles de Bertoldo qui s'avancent ; je veux tacher d'en apprendre quelque chose.





SCENE II.

NINA, GIANETTA, VIOLETTE *à part.*

NINA.

GIanetta?

GIANETTA.

Plaît-il ma grand-sœur.

NINA.

Es-tu bonne fille?

GIANETTA.

Ah! bonne, bonne comme vous.

NINA.

M'aimes-tu bien?

GIANETTA.

Oui, quand vous ne me grondez point,

NINA.

Si tu m'aimes bien, apprens-moi donc quelque chose que je veux sçavoir de toi, & je ne te gronderai jamais.

GIANETTA.

Voïons, quoi?

NINA.

Mon Pere & notre belle-mere parloient tout-à-l'heure en secret, & tu les entendois, car tu étois tout contre eux; j'ai bien entendu qu'ils parloient de moi, qu'est-ce qu'ils en disoient?

Quelque chose qui vous fera bien aise & moi aussi.

NINA.

Eh quoi encore ?

GIANETTA.

Oh je n'ose pas vôus en parler, car vous allez tout redire.

NINA.

Moi ? Et qu'est-ce que j'ai tant redit ?

GIANETTA.

Vous avez dit à mon Papa que Monsieur Trivelin venoit chez nous quand il n'y étoit pas.

NINA.

Voiez le grand malheur. Pouvois-je deviner que mon pere s'en fâcheroit ? Eh bien dis-moi ce qu'ils disoient, & je n'en parlerai point en verité.

GIANETTA.

C'est que la Signora Fatima a dit à mon Papa qu'il falloit vous marier, & mon Papa & Maman ont dit qu'ils y alloient songer, à vous marier.

NINA.

A me marier ?

GIANETTA.

Oh ; oui, & tout de bon, & après cela dame, je serai la grande fille, moi.

NINA.

O Ciel ! me marier ! me marier !

GIANETTA.

Comme vous vla ébaubie ! Il ſemble que vous n'en ſoïez pas bien aiſe ?

NINA.

Le Ciel m'en garde, d'être mariée.

GIANETTA.

Ah la drôle de fille ! je crois qu'elle va pleurer de ce qui fait rire toutes les autres.

NINA.

Eh ! ſçais-tu ce que c'eſt que le mariage, innocente ?

GIANETTA.

Si je le ſçai ? oüi, oüi, je le ſçai bien.

NINA.

Eh ! où l'as tu appris ?

GIANETTA.

Où je l'ai appris ? je l'ai appris en joüant à la Madame.

NINA.

En jouant à la Madame ? Qu'eſt-ce que ce jeu-là ?

GIANETTA.

Oh dame ! C'eſt un jeu qui eſt bien joli. Tenez, voilà comme nous y joüons, avec mon frere Pierrot & mes petites Compagnes. Premierement c'eſt Pierrot qui fait le Monſieur ; & puis après : premierement, c'eſt moi qui fait la Madame. Et puis après le Monſieur fait l'amour à la Madame.

NINA.

Comment l'amour ? Tu ſçais auſſi ce que

c'eſt que l'amour ? Je n'en ſçais rien moi.

GIANETTA.

Euh ! Que vous êtes ignorante pour une grande fille.

NINA.

Eh bien ! le Monſieur fait l'amour à la Madame, après ?

GIANETTA.

Oüi, il me fait l'amour à moi, & puis après on fait la nôce. Et puis après le Monſieur & la Madame vont dormir enſemble.

NINA.

Dormir ?

GIANETTA.

Oüi, dormir. Ne ſçavez-vous pas que Maman dit que mon vieux Papa dort toûjours.

NINA.

Mais dormir ! eh bien, enſuite.

GIANETTA.

Enſuite, je deviens la Maman moi, & puis après vient la Nourrice qui donne à tetter à l'enfant.

NINA.

A l'enfant ? eh d'où eſt-il venu, cet enfant ?

GIANETTA.

D'où il eſt venu ? il eſt venu en dormant.

NINA.

En dormant ? mais... en dormant ! *Elle hoche la tête.*

GIANETTA.

Dame vla pourtant comme on jouë à ce jeu-là. Demandez plutôt à Pierrot mon mari ?

NINA.

A propos de mari, as-tu entendu nommer qui sera le mien ?

GIANETTA.

Ho dame non, ils disoient seulement qu'ils y vont songer.

NINA.

Giannette, ma mie Gianette, va encore écouter je te prie ?

GIANETTA.

Ho je suis lasse d'écouter, allez-y vous-même, ce sont vos affaires.

NINA.

Helas ! Ma chere petite sœur.

GIANETTA.

Non vous dis-je, on se méfieroit de moi. Tenez, allez tout doucement vous mettre tout contre la porte, pour voir si vous n'entendrez rien ; je resterai ici, & si vous n'entendez rien, j'irai moi-même & j'entrerai.

NINA.

Attens-moi donc-là.

GIANETTA.

Oüi, oüi, allez.



SCENE III.

VIOLETTE, GIANNETTA.

GIANETTA.

ON sçauroit tôt ou tard que je lui aurois tout dit ; car elle est si bête, si bête, qu'a ne sçauroit rien taire : Et puis je serois grondée ; j'ai bien affaire de cela, moi. Encore si c'étoit moi qu'on voulut marier, ho j'écouterois. Vertuchou.

VIOLETTE.

Bondi, Gianetta, Bongiorno.

GIANETTA.

Bondi Signora Violetta.

VIOLETTE.

Comme tu deviens grande ! tu l'es bientôt autant que ta sœur ?

GIANETTA.

Ho si je ne suis pas aussi grande qu'elle, j'en sçai bien aussi long.

VIOLETTE.

Je le crois, tu es une fine mouche. Comment se porte-t-on chez toi ?

GIANETTA.

Nous avons tous bon appetit.

VIOLETTE.

On m'avoit pourtant dit que ta Maman

Argentine étoit incommodée ?

GIANETTA.

Non, elle n'a point d'autre incommodité que mon Papa, qui la gronde toûjours.

VIOLETTE.

Pourquoi donc la gronde-t-il toûjours ?

GIANETTA.

Parce qu'il est vieux.

VIOLETTE.

Non, non, il y a quelqu'autre raison que tu ne dis pas.

GIANETTA.

Il ne faut pas tout dire.

VIOLETTE.

C'est parce qu'elle a quelque Amant ; dis la vérité, car aussi ne faut-il pas mentir ?

GIANETTA.

Quand on ne dit rien, on ne ment pas.

VIOLETTE.

Trivelin m'a pourtant dit qu'elle étoit malade, & qu'il l'alloit voir.

GIANETTA.

Signora Violletta. Vous avez-là un beau mouchoir.

VIOLETTA.

Il est à ton service, mais, répons-moi donc ?

GIANETTA.

C'est dommage de se moucher là dedans il vaudroit mieux en faire un fichû.

VIOLETTE.

Hé bien si tu veux m'avoüer la verité, je te le donnerai pour t'en faire un.

GIANETTA.

Il me seroit trop grand.

VIOLETTE.

Non, non, il t'iroit fort bien. Tu serois belle avec cela ! Dis-moi où est mon mari & je te le donne.

GIANETTA.

Voïons auparavant si le fichû m'ira bien.

VIOLETTE.

Volontiers, tout à l'heure essaïons. Ah que cela te sied bien ! te voilà une grande fille. Hé bien veux-tu me dire où est Trivelin ?

GIANETTA.

Et si je vous le dis, le fichû est à moi ?

VIOLETTE.

Oüi, il est à toi.

GIANETTA.

Pour toûjours ?

VIOLETTE.

Pour toûjours.

GIANETTA.

Hé bien je vais vous le dire, mais vous ne direz point que je vous l'ai dit.

VIOLETTE.

Non jamais.

GIANETTA.

Jurez en verité.

VIOLETTE.

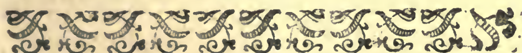
En verité.

GIANETTA.

Votre Mari eſt. . Voïons ſi on ne m'entend point.... (*Elle s'écarte de Violette.*) Votre Mari eſt dans ſa Chemiſe. Adieu le fichû eſt à moi.

VIOLETTE.

Ah! la petite maſque, elle m'a attrapée: Mais je vois Fatime. Obſervons tout.



SCENE VII.

FATIME, VIOLETE *à part.*

TRIVELIN *peu après.*

FATIME.

JE ſuis impatiente de ſçavoir ce qu'aura fait Trivelin chez le Pere d'Arlequin où il eſt allé. Ha le voici qui en revient.

TRIVELIN.

Le Pere d'Arlequin eſt charmé de l'honneur que vous lui faites de vouloir épouſer ſon fils. Il m'a donné ſon conſentement avec une joïe que je ne puis vous exprimer. Mais je vous l'ai déja dit, vous n'obtiendrez pas de même celui d'Arlequin, il eſt trop feru de Nina, & trop bête pour n'être point obſtiné.

FATIME.

C'eſt par ſa bêtiſe même que je ferai réuſſir la choſe. Voici comme : il ne ſçait rien & n'a jamais vû que ſes Chêvres. Il ignore auſſi-bien que Nina, que ce n'eſt qu'en s'épouſant qu'ils peuvent être heureux. Je vais l'en inſtruire, & ſous pretexte de lui montrer ce qu'il faut faire pour ſe marier avec elle, je l'épouſerai moi-même, & la feinte deviendra une verité. J'ai déja dit mon deſſein au Seigneur Pantalon, qui a bien ri de mon adreſſe. Nous aurons peut-être beſoin de la tienne.

TRIVELIN.

Vous devez être ſûre de mon zele. mais je vous prie de faire enſorte que Mario ne ſçache jamais que je trempe là dedans. La trahiſon que je lui fais ſent les coups de bâtons comme tous les Diables. Mais que ne riſquerois-je point dans l'eſperance de vous fixer en ce Village, & de pouvoir joüir quelquefois de la preſence d'une ſi belle perſonne.

FATIME.

Je te tiendrai compte de tout ce que tu fais pour moi.

TRIVELIN.

Si en revanche vous vouliez me donner le moïen de parler un moment à Argentine.

VIOLETTE *à part.*

Ne l'ai-je pas dit.

FATIME.

Ha, ha, tu me donne-là une jolie commiſſion.

TRIVELIN.

Mademoiſelle, je vous prie de croire que je n'ai point de mauvaiſe intention.

VIOLETTE *en fureur.*

Allez-donc Mademoiſelle, allez-lui querir Argentine. Corpodel diavolo : Si je ſçavois que vous vouluſſiez vous en mêler je vous deviſagerois.

FATIME.

Ohimé ! c'eſt une furie que cette femme-là. Sauvons-nous

Fatime ſe retire au fond du Théatre.

VIOLETTE.

Comment traître ! Comment ſçelerat ! tu n'es pas content de m'être infidele, tu trahis encore le Seigneur Mario ! car j'ai tout entendu, & je vais ſur le champ l'informer de toutes tes fourberies.

Le reſte de la Scene eſt en Italien & ſe jouë impromptu.

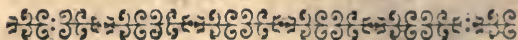
TRIVELIN *ſe jette à genoux, tâche de l'appaiſer. Violette continue.*

Non, non, je veux me vanger une bonne fois de tes infidelitez, & de tous les coups que tu m'as donnez injuſtement. Je n'en aurai jamais une ſi belle occaſion.

TRIVELIN *redouble ſes ſoûmiſſions & Violette calme un peu ſa colere ſur la promeſſe*

que lui fait son Mari de lui être désormais fidele, si elle cache à Mario ce qu'elle sçait de la trahison.

Oüi dit-elle, je me tairai, mais tu feras bien de charier droit. Au logis, vîte que l'on m'obéïsse.



SCENE V.

FATIME *revient &* ARLEQUIN *un peu après.*

FATIME.

L'Orage est passé ; mais je crains que cette femme-là n'ait entendu quelque chose de mon dessein, & que dans la colere, elle n'en avertisse Mario. Au bout du compte, je me console, car la croiroit-il ? Le moïen de s'imaginer qu'il y ait au monde un homme aussi bête qu'Arlequin ? Mais le voici.

ARLEQUIN.

Oïbo, Signora Fatima ! Vous vous mocquez de moi avec vos remedes. Tout cela ne vaut rien, & c'est fort mal fait à vous de rire ainsi aux dépens d'un pauvre garçon qui est affligé du mal d'amour.

FATIME.

Mon cher Arlequin. Mes secrets sont

forr bons, puiſqu'à tes yeux même ils ont ſoulagé Mario. Il faut que tu t'y ſois mal pris pour t'en ſervir. Voions comme tu as fait?

ARLEQUIN.

J'ai fait ponctuellement tous mes cinq doigts, & tout ce que j'ai vû faire au Seigneur Mario, & tous ces remedes-là ne ſont que de l'onguent miton mitaine.

FATIME.

Ho bien pour le coup je vais t'en donner un qui réuſſira; car afin que tu n'y manques en rien, je me donnerai la peine de te conduire moi-même pendant toute l'operation.

ARLEQUIN

Comment appellez-vous ce remede-la?

FATIME.

Il Matrimonio. Le Mariage.

ARLEQUIN.

Che coſé ſto Matrimonio?

FATIME.

C'eſt un remede, te dis-je, qui guérit à coup ſûr: Mais qui en guérit bien. Demande-le à tous ceux qui l'ont éprouvé?

ARLEQUIN.

Come ſi fa, ſto Matrimonio?

FATIME.

Eſt-il poſſible que tu ne connoiſſe pas le mariage? N'as-tu jamais été à la nopce?

ARLEQUIN.

A la nopce? n'eſt-ce pas où l'on eſt

brave ? où l'on boit, où l'on mange tant & tant ? où l'on danſe aux violons ?

FATIME.

Juſtement.

ARLEQUIN.

Et puis encore le lendemain où l'on porte le broüet, & où l'on recommence à faire grand chere.

FATIME.

T'y voilà.

ARLEQUIN.

Quoi ! c'eſt la l'operation du mariage ?

FATIME.

C'en eſt une partie du moins.

ARLEQUIN.

Ho je m'accommoderai bien de cette opération : cela vaut mieux que les Lettres, les rendez-vous, les ſentimens & toute ſte bagatele.

FATIME.

Il y a encore quelques céremonies à faire avant la nopce, & c'eſt-là le plus difficile. Or comme tu as la tête un peu dure, je veux les repeter avec toi, & faire comme ſi je voulois t'épouſer.

ARLEQUIN.

Mais repeterons nous auſſi la nopce ?

FATIME.

Oui, nous repeterons tout, & quand tu ſeras bien inſtruit tu feras le remede avec Nina.

ARLEQUIN.

Ah! que je vous ſerai obligé. Nous ferons la nopce, ce remede-là me charme. Et le lendemain ?

FATIME.

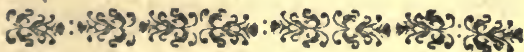
Et le lendemain. Va donc te faire brave, comme ſi tu voulois te marier. Je vais avertir le Seigneur Pantalon qui ſe divertira beaucoup à voir cette Comedie.

ARLEQUIN.

Où eſt-il, le Seigneur Pantalon?

FATIME.

Il eſt au logis avec le Seigneur Lelio, un de ſes amis, qu'il n'avoit vû depuis long-tems. Ha! les voila qui viennent. Va dis-je t'orner pour la nopce, j'en vais faire autant.



SCENE VI.

LELIO, PANTALON, FATIME, BALORDINO.

PANTALON.

TEnez, mon ami, voila Fatime, dont je viens de vous raconter l'hiſtoire, la plus vertueuſe fille que je connoiſſe; & à qui j'ai tant d'obligations.

FATIME.

Monsieur, ne parlons point de cela, songeons plûtôt à terminer l'affaire. Je viens de disposer Arlequin à tout : Hâtons-nous d'en profiter ; car je vous déclare ma foiblesse, je ne répondrois pas toûjours de moi. Je sçai que je vais mettre votre fils au désespoir, cela me touche, car je l'aime, mais j'aime encore plus mon devoir, & ne veux point l'obliger à s'écarter du sien, ni à mériter votre colere.

LELIO.

Ma chere fille, vous avez raison. J'ai éprouvé moi-même que les mariages faits sans le consentement d'un Pere sont toûjours malheureux. Etant jeune, j'épousai en secret une Demoiselle à qui il ne manquoit que du bien Mon Pere eût vent de nos amours ; & pour empêcher un mariage qu'il ne croïoit pas encore fait, m'obligea de faire un voïage au Levant. Je fûs pris dans la traverse & conduit aux sept Tours, d'où je ne suis échapé que par miracle. Je reviens en ma Patrie chercher ma femme & un enfant que j'avois d'elle, & que nous avions laissé en pension chez Balordino, l'homme que vous voïez qui est Tabellion du prochain Village ; mais j'ai trouvé ma femme & ma fille mortes, & vous m'en voïez pleurer la perte. Voilà le succés d'un mariage clandestin.

PANTALON.

Seigneur Lelio, vous voila, grace au Ciel, revenu en bonne ſanté. Vous avez retrouvé d'ailleurs tous vos biens. Vous êtes encore aſſez jeune pour contracter un mariage plus heureux : conſolez-vous.

LELIO.

Non, je renonce au mariage pour toute ma vie.

FATIME.

Seigneur Lelio, ne ſongeons plus au paſſé. Ma noce avec Arlequin va diſſiper du moins pour un temps tous vos chagrins, vous n'aurez jamais vû telle Comedie.

BALORDINO.

Signor Lelio, par parentheſe, & pour vous divertir, parlez un peu au Seigneur Pantalon de mon mariage.

LELIO.

A propos, voici le Nourriſſier de ma deffunte fille qui eſt veuf, & voudroit ſe remarier. Il n'eſt ni fort beau ni fort jeune, comme vous voïez ; mais il eſt riche, il a vû Nina, & par votre faveur voudroit bien l'obtenir. Il m'a conduit ici plein de l'eſperance, que je pourrois le ſervir auprès de vous dans ſon deſſein.

FATIME.

Ouais, il faut toûjours des tendrons à ces vieillards.

BERTOLDO.

Mademoiselle, quand l'appetit est assoupi, il faut bien quelque chose qui le reveille.

PANTALON.

Mais Cara Fatima, voilà ce qu'il te faut. Il emmeneroit Nina dans son Village, Arlequin ne la verroit plus ; & tu serois débarrassée d'une rivalle.

FATIME.

J'apperçois la femme de Trivelin là-bas avec Monsieur votre fils. Rentrons au logis, & ignorez qu'il soit ici jusqu'à ce que l'affaire soit faite.



SCENE VII.

MARIO, VIOLETTE.

VIOLETTE.

OUI je l'ai entendu de mes propres oreilles. Fatime, sous pretexte d'instruire Arlequin des ceremonies du mariage, va l'épouser elle-même. Braccolino y consent, & mon traître de Mari, au lieu de vous avertir de la fourberie, tâche à la faire réussir, se flattant peut-être de mettre un jour Fatime au nombre de ses bonnes fortunes, & le mariage se va faire tout à l'heure.

MARIO.

Mais cela eſt incroïable. Comment eſt-il poſſible qu'Arlequin ne s'aperçoive pas de la trahiſon ?

VIOLETTE.

Vous ne le connoiſſez donc gueres ! c'eſt un innocent, une bête à qui l'on fait croire tout ce que l'on veut. Mais au moins, que mon Mari ne ſçache point que je vous ai dit cela, il m'aſſommeroit.

MARIO.

Il mériteroit d'être roüé de coups lui-même. Si je le tenois, dans la colere où je ſuis, .. mais non ; pour l'amour de vous, je ne lui ferai rien.

VIOLETTE.

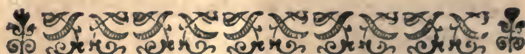
Quand vous lui donneriez pourtant quelques baſtonnades pour me vanger des coups qu'il me donne tous les jours, il n'y auroit pas de mal, mais point trop fort, & ſeulement ſur les épaules.

MARIO.

Il aura de la peine à en échapper, mais ſongeons au plus preſſé. Je vais à mon tour profiter de l'ignorance d'Arlequin pour le dégoûter du mariage, & l'engager, ſi je puis à me ſuivre pour le garantir de la fourberie qu'on veut lui faire, & dont je l'avertirai, s'il reſiſte, j'ai à deux pas d'ici des gens prêts pour l'enlever.

VIOLETTE.

Le voila qu'il vient, je me retire.



SCENE VIII.

MARIO, ARLEQUIN *orné ridiculement.*

MARIO.

COmment ! mon cher Arlequin, te voila bien beau.

ARLEQUIN.

Eſt-il vrai, me trouvez-vous beau comme cela ?

MARIO.

Beau, te dis-je, comme deffunt Narciſſe. Où vas-tu donc ſi brave ?

ARLEQUIN.

Je vais prendre une leçon de mariage.

MARIO.

Une leçon de mariage ! Que veut dire cela ?

ARLEQUIN.

Oui, me faire apprenti mari.

MARIO.

Je ne t'entends point.

ARLEQUIN.

C'eſt que vous ne ſçavez peut-être pas que Nina & moi, nous ſommes malades.

aussi-bien que vous, d'une colique amoureuse. La Signora Fatima nous avoit donné comme à vous, des secrets pour la soulager. Chez vous ses secrets ont réussi; mais chez nous néant. Et elle va nous en donner un autre qui nous guerira tout a-fait.

MARIO.

Quel est-il celui qu'elle va vous donner?

ARLEQUIN.

Il Matrimonio.

MARIO.

Oïbo! il Matrimonio. La Signora Fatima est une fourbe qui se mocque de vous & de moi, tous ses secrets ne valent rien.

ARLEQUIN.

Mais il me semble que je vous ai vû gueri.

MARIO.

Il est vrai que d'abord je croïois l'être; mais il n'en est rien. Au contraire je suis beaucoup plus mal qu'auparavant.

ARLEQUIN.

Helas! & nous aussi.

MARIO.

Eh! mon pauvre garçon, ce remede-là est le pire de tous. Il est vrai qu'il empoisonne l'amour, qu'il le tuë & l'annéantit dans le cœur; mais c'est pour y faire naître en sa place les dégoûts ou la jalousie, qui sont des maux mille fois plus cruels.

ARLEQUIN.

Les dégoûts! Qu'est-ce que les dégoûts?

MARIO.

C'eſt un changement total qui ſe fait dans le cœur & dans les yeux d'un mari. Par exemple, le plaiſir que tu ſens à preſent à voir Nina, ſe changeroit en un ennui mortel de la voir toûjours. Tes yeux qui aperçoivent en elle des beautez plus qu'elle n'en a peut-être, n'y verroient pas alors celles-mêmes qu'elle pourra conſerver. Elle te paroîtroit à la fin la plus inſipide de toutes les femmes.

ARLEQUIN.

Non, cela n'eſt pas poſſible, Nina me paroîtra toûjours belle aſſûrement.

MARIO.

Hé bien, ſi elle te le paroiſſoit encore, ce ne ſeroit que par le ſecours de la jalouſie, qui ne reveilleroit ton amour, que pour t'en faire un poiſon. Tu craindras à tout moment qu'on ne t'enleve ſon cœur. Les moindres apparences confirmeront tes ſoupçons. Tu deviendras fou, & fou furieux.

ARLEQUIN.

Ohime ! furieux ?

MARIO.

Oui, tu voudras battre & aſſommer tous ceux qui approcheront de ta femme: Voilà le remede que Fatime te prépare.

ARLEQUIN.

Oui ! c'eſt-là ſon remede, & moi je ne m'en ſervirai point. Je veux bien eſſayer de

la nôce avec elle, & après cela, zeste, je m'enfuirai.

MARIO.

Mais il ne sera plus temps, tu seras pris. Car c'est tout de bon que Fatime veut t'épouser, parce que ton Pere est riche, & qu'elle n'est qu'une pauvre Esclave. Viens avec moi, je vais te mener au Jardin que Trivelin a là-bas sur le rivage. Violette nous y attend, avec une collation qui vaudra mieux que la nôce. Et de là je te menerai à un Medecin qui a les meilleurs secrets du monde pour notre maladie.

ARLEQUIN.

Fatime dit qu'elle ne veut que m'instruire, & que j'épouserai Nina ensuite.

MARIO.

Je te dis que ce n'est qu'une fourberie pour te separer de Nina tout-à-fait.



SCENE IX.

NINA, MARIO, ARLEQUIN.

NINA.

AH! caro Arlequin, je suis perduë, on me veut marier avec ce vieux grigou de Balordino, ce vilain Tabellion, fuïons, Fatime est une traîtresse.

MARIO.

Hé bien, reconnois-tu à present la trahiſon ? Fatime veut t'épouſer pour t'empêcher de voir jamais Nina : Fatime veut la donner à Balordino, afin qu'il l'emmenè en ſon Village, & qu'elle ne te voïe de ſa vie. Te l'ai-je dit ?

Ici Arlequin entre par dégrez dans une fureur ſi violente qu'il ne connoît plus perſonne, & veut battre Mario même qu'il prend pour Balordino.

Comment, ce vilain Notaire vient m'enlever Nina, ma chere Nina que je couve des yeux depuis dix ans ! Ah ! Becco maledetto, avant que cela arrive je t'étranglerai, je te dévorerai, je te . . . Où eſt-il que je l'aſſomme ? Ah le voilà !

MARIO

Doucement donc, Arlequin, tu te trompes je ſuis ton ami, & non pas le Notaire. Hé bien tu le vois, tu le ſens, voila le mariage qui commence à operer en toi. Te voila jaloux, te voila furieux. N'éprouves-tu pas l'effet de la jalouſie ?

ARLEQUIN.

Ohime ! je ſuis jaloux, il eſt vrai, je le ſens, Ah Ciel ! je ſuis jaloux. Cara Nina me voila jaloux. Ah ! Fatima perfida.

NINA.

Monſieur, il eſt jaloux, dit-il, quelle maladie eſt-ce là ?

C'eſt

MARIO.

C'eſt une colere horrible, une fureur contre ceux qui veulent nous enlever ce que nous aimons.

NINA.

Ah, je ſuis jalouſe auſſi, je le ſens bien, depuis que Fatime veut apprendre le mariage à Arlequin.

ARLEQUIN.

Comment! tu es jalouſe, auſſi, toi?

NINA.

Oui aſſûrement. Ah Ciel! voilà encore une maladie que je ne connoiſſions pas.

MARIO.

Fuïez, mes enfans, avant que le mal augmente.

ARLEQUIN.

Signor Mario.

NINA.

Comment, c'eſt-là le Seigneur Mario. Je vous demande pardon Monſieur, je ne vous ai pas reconnû d'abord.

ARLEQUIN.

Signor Mario. Il me vient une fantaiſie de malade. Il me ſemble que ſi je donnois une cinquantaine de coups de bâton à ce maudit Tabellion, je ſerois ſoulagé.

MARIO.

Je le crois, mais cela n'eſt pas permis. Venez, venez, ſuivez-moi tous deux je vous guerirai.

ARLEQUIN.

Non, je ne me soucie ni des nopces ni du festin, ni de la danse, ni du lendemain. Je veux donner cent coups de bâtons à Balordino, ce sera pour moi des nopces. Ah le voilà.

MARIO.

Je crains que ta colere ne t'emporte trop loin, vien, vien. Nina prenez-lui l'autre bras



SCENE X.

BALORDINO, ARLEQUIN.

Un moment après.

BALORDINO.

JE suis le plus content de tous les hommes. J'ai obtenu Nina pour femme. Le Seigneur Pantalon & tous les Parens ou Témoins vont s'assembler ici pour signer le Contrat. J'aurai une femme jeune, jolie, que j'aime comme un fou. Oh ! que nous verrons bien-tôt des fruits de notre mariage.

ARLEQUIN *vient en secret & le rosse.*

Tien, en voilà des fruits de ton mariage.

BALORDINO *fuit en criant.*

A l'aide, au meurtre, aïuto, aïuto.

ARLEQUIN.

Ah ! je ſens que cela m'a fait du bien, me voila gueri à demi. Allons à preſent à la collation.



SCENE XI.

PANTALON, LELIO.

BALORDINO *revient un peu après.*

PANTALON.

IL me ſemble avoir entendu ici quelque bruit.

LELIO.

Ce n'eſt rien apparemment. Je reviens donc à ce que nous diſions, & je vous felicite, Seigneur Pantalon, d'avoir trouvé tant de vertu, & tant de reſolution dans Fatime.

PANTALON.

Je vous avoüe, que pour peu qu'elle fût d'une condition plus proportionnée à celle de mon fils, n'eut-elle aucun bien, j'en ferois ſa femme.

LELIO.

Elle le merite. Mais ce qu'elle dit de ſon enlevement eſt-il vraiſemblable ? Les Turcs oſent-ils approcher de ſi près de Veniſe ?

PANTALON.

Quelquefois, mais rarement. Ils viennent avec des petits bâtimens legers & qui prennent peu d'eau. Ils rasent le rivage, mettent pied à terre le soir ; prennent ce qu'ils peuvent : Tantôt de jeunes filles qu'ils vont vendre à Constantinople : tantôt des Citadins ou des Nobles, dont ils tirent ensuite de bonnes rançons ; & quand ils ont fait leur coup, ils se sauvent à la faveur de la nuit, sans que nos Galeres puissent les attraper, car elles n'osent approcher si près de terre.

LELIO.

Mais ne craignez-vous rien à present, que nous sommes en Guerre avec la Porte ?

PANTALON.

Non, car nous ne sommes qu'à un mille de Ravenne, où nous avons bonne garnison ; & il y a long-temps qu'on n'a vû paroitre de Corsaires dans le Golphe.

LELIO.

Ne vous fiez pas à cela, ces gens-là viennent lors qu'on y pense le moins ; leur métier est de surprendre.

PANTALON.

Au pis-aller, je ne veux pas rester ici long-tems, & je retourne à Venise dès que j'aurai marié Fatime. Ha, la voilà.



SCENE XII.

FATIME, PANTALON, LELIO, BALORDINO vient un moment après.

FATIME.

ME voilà brave comme une mariée. Qu'en dites-vous, ne ſuis-je pas aſſez belle pour un Païſan ?

PANTALON.

Cara Fatima. Vous méritez ſans doute un meilleur ſort; auſſi vous ferai-je tout le bien que je pourrai, & dés-à-preſent je vous donne mille écus, en faveur de votre mariage.

FATIME.

Je vous remercie, je ſuis aſſez riche. Donnez-les à Nina pour la dédommager du tort que je lui fais.

LELIO.

Je ne puis m'empêcher d'embraſſer une fille ſi genereuſe .... Mais que vois-je O Ciel ! belle Fatime, d'où vous vient cette chaîne ?

FATIME.

Du Corſaire Barbanera qui la mit entre mes ornements en m'envoïant à Conſtantinople.

Ici Balordino qui eſt entré un peu après eux approche & eſt attentif.

LELIO.

Ne vous ſouvient-il pas du nom de votre Pere ?

FATIME.

Non, car à cinq ans je ne l'appellois que mon Papa. A peine me ſouvient-il du mien.

LELIO.

Comment vous appelloit-on ?

FATIME.

Je crois que mon nom étoit Flaminia, que l'on a changé à Alger en celui de Fatima.

Ici Balordino ſe jette aux pieds de Lelio.

BALORDINO.

Ah Seigneur Lelio je vous demande pardon de la menterie que je vous ai faite. Votre fille n'eſt pas morte, la voila.

LELIO

Je le crois déja, parce que je le ſens. Pourquoi donc m'as-tu dis qu'elle étoit morte.

BALORDINO.

Parce que je craignois le reproche de n'en avoir pas eu aſſez de ſoin, & parce que j'ai crû que vous ſeriez moins affligé de la croire morte, que de la ſçavoir Eſclave & Muſſulmane.

LELIO.

Comment fut-elle enlevée.

BALORDINO.

On me l'arracha des bras comme je la

promenois le soir sur le rivage un jour de fête. Je l'avois ornée de cette châine que sa mere lui avoit laissée.

PANTALON.

Seigneur Lelio, à quoi reconnoissez-vous cette châine.

LELIO.

Aux chiffres & à la devise qui sont sur la médaille. Ah ! ma chere fille, je commence à connoître en toi tous les traits de ta mere ; & en joüissant de tout l'amour que tu mérites, tu heriteras encore de toute la tendresse que j'eûs pour elle.



SCENE. XIII

A ces mots paroît le Corsaire Barbanera suivi de Soldats Turcs, tous le Sabre à la main. Ils se saisissent de tous les Acteurs. Pantalon veut crier, Barbanera lui dit en le menaçant de le tuer.

TAzzir, tazzir. Se ti parlar mi taillar testa.

FATIME *à part.*

Oüi, c'est mon Corsaire, je le reconnois, c'est Barbanera lui-même. Faignons d'en être bien-aise. O Caro Padron ecco Fatima la tua figlia ! O che star mi contenta.

BARBANERA.

Fatima, ſtar ti Fatima, mi trovar qua encor una volta Fatima. O che ſtar mi felice!

FATIME.

Mi, mi ſtar felice. Ti liberar mi delle mani di ſti Giaour ti volir mi far Sultana, caro Padron.

PANTALON.

Aïuto, aïuto.

BARBANERA.

Mi levar ti lo capo con la ſchiabbola.

FATIME.

No mattar, no mattar, no. Star nobil Venetiano. Bona ranzone. (*Elle dit aux Chrêtiens*) Taiſez-vous tous, & vous conſolez. Barbanera & ſes gens ſont tous des ivrognes. Nous avons de bon vin. Je vais vous les livrer tous yvres morts. Si Forſanti ſi Giaours.

BARBANERA.

Che dir ti aſti forſanti?

FATIME.

Dir mi, che ſon tutti Giaour, & chi Muſulmani ſon virtuoſi. Viva i Muſulmani. Viva Barbanera.

LES TURCS

Chantent en Chœur.

DAlla Matina à la Sera,
Viva, viva Barbanera,

ENTRE'E DE TURCS.

BARBANERA.

Sta volta, ti ſtar Sultana.

FATIME.

E mi ti far ricco ricco. Sta caſa ſtar piena d'oro, d'argento é d'ogni roba precioſa. Trivelino. (Laſciar queſto in liberta, é mio ſchiavo fedel, vol far ſi Muſſulmano) Trivelino. Condur ſti bravi Muſſulmani allo gioïe aprir le porte. Fais les paſſer par le ſellier & va avertir Mario.

Les Turcs ſuivent Trivelin, hors ceux qui gardent les Priſonniers.

BARBANERA

Niente garnizone qua, niente ſoldati ?

FATIME.

Joc, Joc, niente, niente garnizon. Star in libertà.

BARBANERA.

Mi voler darti per ſciava una zitella qu'haver pigliata Ruſtan. Condur qua ſta zitella. Condur.





SCENE XIV.

On amene Nina & Arlequin prisonniers des Turcs.

FATIME.

HA, ha ! c'eſt Nina. Mi connoſcir, ſtar trop bella per eſſer mia ſchiava, mi far Sultana encor ſta zitella.

ARLEQUIN.

Ancora mi, voglio eſſer Sultana. Che no voglio laſciar mia Nina, mai, mai.

BARBANERA.

Via, via. Chi ſtar ſto matuo ?

FATIME.

No far male à lui no. Star mio amico. Amar ſta zitella. Amor l'haver fatto impazzir : no far male mi ti pregar.

BARBANERA.

Mi non haver fatto niente male a lui niente : lui venir meco per forza : voler ſeguir noi ſempre.

FATIME.

Arlequino, vol tu venir meco à ſtambul à Conſtantinople.

ARLEQUIN.

Si ſi voglio andar dovunque andara la mia Nina.

BARBANERA.

Star buffon ſtarliquin, ſtar bellhumore, venir venir à Stamboul haver ti una bella carica, mi ti far Guardiano di Fatima é di ſta zitella.

ARLEQUIN.

Ti mi far Guardiano diſta zitella ? ô che guſto ! come ſi chiama ſta bella Carica.

BARBANERA.

Eunucho nero.

ARLEQUIN.

O che allegria ! é pur una bella carica, ſignor Moſtachio quella d'Eunucho nero.

BARBANERA.

Si ſi bella, ma cara, cara



SCENE XV.

Les Turcs reviennent yvres chargez de hardes & de bouteilles. Barbanera veut gouter du vin, & petit à petit ſe met en train de boire par l'adreſſe de Fatime.

A BARBANERA. *aux Turcs.*

O Imbriachi vituperoſi, é coſi bevete come porchi ?

FATIME.

No gridar, Padron, non gridar, provar ſto vino, provar.

BARBARENA.

E bono, Fatima, ſto vino.

FATIME.

Hà! ha! no ſtar cativo certo.

BARBANERA.

Bono veramente, ſtar bono, é ti, Fatima, bever meco.

FATIME.

Se coſi lo voler ti, volontieri.

BARBANERA.

Niente garnizone qua?

FATIME.

No no. Joc joc: mi gia! haver dir a ti.

BARBANERA.

Su ſu, bevir, cantar, balar, godér, ſtar allegri.

FATIME.

Sè bevir conmi,
Mi bever conti,
Tì no lò dir al Muſi;
Mi no lò dir al Muſti,

Un Turc & une Turque repetent ces Vers en duo. *Les Turcs danſent yvres, & tombent. Les Italiens ſe déchaînent, & enchaînent les Turcs repouſſez & au fond du Theatre, la Ferme ſe rejoint & fait diſparoître tout le monde.*

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LELIO, FLAMINIA.

LELIO.

MA fille, les Corſaires ſont en lieu ſûr, bien enchaînez, bien gardez, nous n'avons plus rien à craindre, & j'ai quelque choſe à te dire.

FLAMINIA.

Signor Padre, avant toutes choſes, tirez-moi de peine, je vous prie : dites-moi ce qu'a fait Mario, ce qu'il eſt devenu ?

LELIO.

Le voici en deux mots. Arlequin & Nina de crainte d'etre mariez fuïoient vers le rivage, Mario les ſuivoit de loin quand les Corſaires en ſortant de leur barque ſe ſont emparez à ſes yeux de Nina, qu'Arlequin a voulu ſuivre. Mario aïant remarqué qu'ils ne laiſſoient que quatre hommes pour la garde de leur petit bâtiment, a encouragé quelques Païſans qui les ſuivoient ; les a fait armer à la hâte de fléaux, de haches, de quelques fuſils, & de ce qu'ils ont pû trou-

ver, eſt fondu à leur tête ſur la garde, a tout tué & pour ôter la retraite aux autres, a fait couler bas la barque à coups de hache. Il eſt à preſent occupé à donner des ordres pour faire venir quelques troupes de Ravenne pour y conduire les Corſaires, & cependant veille à leur garde.

FLAMINIA.

Ah! je reſpire. Sçait-il qui je ſuis?

LELIO.

Il étoit trop occupé pour l'en pouvoir informer, va le faire toi-même : attends attends, tu es bien preſſée : tu l'aimes donc?

FATIME.

Je crois qu'après ce que je lui dois, vous me permettrez de dire que je l'aime.

LELIO.

J'en ſuis charmé : j'avois là-deſſus quelque ſcrupule; car, comment pouvois-tu te réſoudre à épouſer Arlequin?

FATIME.

Quand on ne peut obtenir ce qu'on aime tout le reſte des hommes nous devient indiférent; tous ſont égaux pour nous. Je vous avoüerai pourtant que l'innocence d'Arlequin, ſes petites manieres ingénuës, ſon humeur enjoüée, ſon cœur tendre & fidele, ſa petite taille même, aſſez fine & aſſez jolie, tout cela, quoique peu capable de me conſoler, ne laiſſoit pas de flater mon caprice. Le bonheur de Nina me faiſoit

presque envie : je sentois un petit plaisir jaloux à le troubler. Quelle injustice ! non, je ne puis y penser sans me haïr moi même.

LELIO.

Eh bien ! ton Roman, tes avantures, ta Comedie, voilà tout fini par ta reconnoissance, & bientôt par ton mariage.

FLAMINIA.

Non mon Pere, s'il vous plaît, le dénouëment est plus loin que vous ne pensez.

LELIO.

Pourquoi donc ?

FLAMINIA.

Parce que je me suis fait un devoir de ne me point marier qu'après qu'Arlequin & Nina le feront, ils sont les vrais héros de la Piece.

LELIO.

Tu me parois un peu capricieuse ; je reconnois mon sang ; je me mariai autrefois par quelque espece de caprice : mais il est aisé de te contenter.

FLAMINIA.

Hom. . pas tant que vous pensez, car j'ai compris par les discours d'Arlequin & de Nina, que Mario lés avoit furieusement dégoutez du mariage, & quand des esprits foibles sont frapez d'une opinion, on a bien de la peine à les en guerir.

LELIO.

Je sçavois déja tout ce que tu viens de

me dire, aussi vais-je de ce pas instruire le Notaire du village d'un dessein comique qui m'est venu dans l'esprit, & ce Notaire de concert avec un Opérateur arrivé d'hier ici pour la Foire, sçaura bien les y détermi-ner si nos raisons n'y peuvent réüssir : c'est un divertissement que la saison permet. Je vois nos Amans qui s'avancent ; va instruire le tien de ton bonheur, je reviens à eux dans un moment.



SCENE II.

ARLEQUIN & NINA.

Entrent d'un air triste & rêveur : Gianetta les va regarder sous le nez l'un après l'autre, en se moquant d'eux, & s'écrie en éclatant de rire.

GIANETTA.

HA, ha, ha, les drôles d'amoureux ! queu mine ils font !

NINA.

Arlequin, nous vla réchappez des Turcs ! mais on veut nous marier, c'est bien pis.

ARLEQUIN.

Oüi, j'aimerois bien mieux être Gouver-neur des Sultanes.

GIANETTA.

L'innocent !

NINA.

Arlequin, es tu encore jaloux ?

ARLEQUIN.

Les coups de bâton que j'ai donnez al Notaïo m'ont fait du bien.

GIANETTA.

Bon ! il eſt retourné à ſon viſage lNotaïo, lNotaio.

ARLEQUIN.

Et toi, n'es-tu plus jalouſe de Fatima ?

NINA.

Non, car elle eſt devenuë une grande Dame : elle t'a planté là.

GIANETTA.

Ah vraiment je crois qu'à préſent elle n'a gueres envie de ſa piau.

NINA.

Arlequin, l'amour te fait-il toûjours mal ?

ARLEQUIN.

Oüi, j'ai toûjours la fievre, & toi ?

NINA.

Et moi ? ça ne paſſe point.

GIANETTA.

Quelle pitié ! eh mariez-vous donc grande niaiſe, & vous auſſi petit nigaud.

ARLEQUIN.

Voïez, voïez ſte morveuſe ! Sçais tu ce qu'a dit le Signor Mario ?

GIANETTA.

Et qu'eſt-ce qu'il peut dire, le Seigneur Mario ?

ARLEQUIN.

Que le mariage ne vaut rien.

GIANETTA.

Ah ciel ! peut-on dire cela ! vous n'en ſçavez donc là-deſſus pas plus que ma ſœur ?

ARLEQUIN.

Je ſçai ce que je ſçai.

GIANETTA.

Vous verrez qu'il faudra que je les inſtruiſe juſqu'au bout l'un & l'autre. Eh ! y a t-il rien qui faſſe plus aiſe que d'être mariée ?

NINA.

Mais comment fait-on donc pour être ſi aiſe ?

GIANETTA.

Comment on fait ? un mari & une femme ſe font des careſſes l'un à l'autre devant tout le monde : ſe diſent des douceurs, mon cœur, ma mignonne, mon petit mari, mon poulet.

ARLEQUIN.

Mon poulet !

GIANETTA.

Oüi mon poulet, mon petit fils. Et puis le mari devient le maître de la maiſon, il gronde quand il veut : il a la clef de la cave, il met le premier la main au plat, il coupe le

pain à ſon appétit, il ne va plus à l'école.

ARLEQUIN.

Il a la clef de la cave ?

GIANETTA.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Il met le premier la main au plat ?

GIANETTA.

Belle demande.

ARLEQUIN.

Cela mérite réfléxion.

GIANETTA.

Et puis encore : la femme gouverne auſſi ſon ménage à ſa fantaiſie : elle ſe leve tard : elle ſe dorlotte : elle prend des boüillons, & ne mange jamais ſon pain ſec : & puis encore quand on la gronde elle fait la malade ; & à la fin ſe fait demander pardon.

NINA.

Voiez comme elle ſçait tout cela.

GIANETTA.

Le Papa donne le foüet à ſes petits Garçons qui ſont toûjours méchans ; la Maman donne des poupées à ſes petites Filles qui ſont toûjours bonnes.

ARLEQUIN.

Elle eſt drôle, elle eſt éveillée !

NINA.

Elle a plus d'eſprit que moi, j'en ſuis honteuſe. Gianetta, où eſt ce que mon Papa t'a trouvée ?

GIANETTA.

Oh! il ne m'a pas trouvé ſous un chou, je le ſçais bien : mais écoutez donc que je vous acheve. Et puis les petites filles deviennent grandes & jolies comme moi & ma ſœur. Il leur vient des amans qui font la cour à la Maman, vont boire avec le Papa & le régalent.

ARLEQUIN.

Et pourquoi boire avec le Papa ?

GIANETTA.

Pour avoir leur fille en mariage.

ARLEQUIN.

Ton Papa avec moi ne boira que de l'eau.

GIANETTA.

Eh bien vous n'épouſerez pas ma ſœur.

ARLEQUIN.

Auſſi n'en ai-je pas d'envie.

GIANETTA.

Comment ! vous aimez ma ſœur, & ne voulez pas l'épouſer ? Qu'eſt-ce que cela veut donc dire ?

NIÑA.

Mais Arlequin, éxaminons auparavant ſi les gens mariez ſont contens !

ARLEQUIN.

Ne ſçais-tu pas toi ſi ta Belle-Mere & ton pere le ſont ?

NINA.

Non, car depuis qu'ils ſont mariez je ſuis toûjours aux champs, ou quand je ſuis

à la maison, je ne songe qu'à notre maladie.

ARLEQUIN.

Pour ce qui est de moi, mon Pere est veuf, mais le Seigneur Mario n'est pas un enfant.

GIANETTA.

Qu'est-ce à dire, me prenez-vous pour un enfant, moi ? Oh je vous vendrois tous deux, afin que vous le sçachiez, & je vous attraperai vous, ne vous mettez pas en peine.

ARLEQUIN.

Là, là, ne te mets pas en colere ; nous nous marierons.

GIANETTA.

Ah ! quand vous parlez comme cela, je vous aime bien. Ecoutez un petit mot tout bas ... Tenez, voilà des dragées de la nôce du grand Mathurin.

ARLEQUIN.

De la nôce.

GIANETTA.

Oüi, mais ne le dites pas à ma sœur, *à part* : il faut bien déniaiser ce jocrisse-là. A dieu Monsieur Arlequin,

Arlequin mange les dragées goulement, & crache ensuite.

ARLEQUIN.

Nina, je ne veux point me marier, les dragées de la nôce sont ameres, cela est de mauvais présage.

NINA.

N'eſt-ce point des dragées de Gianette ?

ARLEQUIN.

Oüi

NINA.

Ah la petite malicieuſe ! elle m'a attrappée la premiere.

GIANETTA *de loin.*

Ha ha ! je ſuis donc un enfant ? euh le grand niais

ARLEQUIN.

Petite chienne je te donnerai le foüet.

NINA.

Paix, paix, j'entends mon Papa qui parle, reculons-nous.



SCENE III.

BERTOLDO, ARGENTINA. ARLEQUIN & NINA *à parte vers le milieu du Théatre.* LELIO *entre un moment après, & ſe tient au fond.*

ARGENTINE.

OUi, je veux avoir un habit neuf pour la nôce, oüi je l'aurai.

BERTOLDO.

Mais Argentine, il ne faut pas crier ainſi en pleine ruë.

ARGENTINE

Je le fais exprès afin que tous les voisins entendent que tu me refuse un habit pour la nôce du fils de notre Maître, & pour celle de ta propre fille Oui j'en veux avoir un, & je l'aurai.

BERTOLDO.

Tu auras le diable qui t'emporte. Où veux-tu que je trouve de l'argent ?

ARGENTINE.

Tu en trouve bien pour t'enyvrer tous les jours au Cabaret vieil yvrogne, vieux sac-à-vin.

BERTOLDO.

Tais toi, coquette fiéffée.

ARGENTINE.

Tais-toi, vieux jaloux. Que je suis malheureuse d'être mariée à un vieux fou qui ne fait que gronder, bouire & dormire. Que maudit soit le Notaire qui a fait le mariage.

BERTOLDO.

Oüi le diable me tentoit quand j'épousai sta carogna-la Je serai enfin obligé de deserter la maison. Que maudit soit le jour de ma malheureuse nôce.

ARGENTINE.

Si tu ne me donne un hábit neuf, je trouverai peut-être qui m'en donnera.

BERTOLDO.

Si tu ne rentres au logis tu te feras donner quelques soufflets.



SCENE IV.

NINA, ARLEQUIN.

LELIO, *à part quelque temps.*

ARLEQUIN.

MA mignone, Mon poulet.

NINA.

Je n'avois jamais entendu cela. Voilà donc les douceurs du mariage ?

ARLEQUIN.

Non, je ne veux point me marier, & le Seigneur Mario a raison.

NINA.

Et la Signora Flaminia est une trompeuse.

LELIO.

Oüi ma chere Nina, ma fille t'a trompée, il est vrai, elle vouloit épouser ton Amant, mais elle te le rend, & pour réparer le chagrin qu'elle vous a fait à tous deux, elle vous donne non seulement les mille écus que le Seigneur Pantalon lui destinoit, mais encore mille écus du sien propre, en faveur de votre maaiage. Croirez-vous encore qu'elle veuille vous tromper.

ARLEQUIN.

Pour les écus soit, pour le mariage niente.

NINA.

NINA.

Non, Monſieur, je n'en voulons point, j'ai opignon que je guerirons bien ſans cela.

ARLEQUIN.

Carogne, coquette, vieil yvrogne. Maledetto chi a fatto el matrimonio. Baccio le mani a voſſioria.

LELIO.

Je t'entends, c'eſt le mauvais menage de Bertoldo & d'Argentine qui vous dégoute; mais ne voïez vous pas que votre mariage ſera tout diférent du leur. Vous êtes jeunes tous deux, vous vous aimez également: mais un vieillard & une jeune femme ne peuvent gueres s'accorder: car le moien qu'ils s'aiment comme vous faites?

NINA.

Mais pourquoi ne peuvent-ils pas s'aimer comme nous faiſons?

LELIO.

Pourquoi? . . . voilà un pourquoi qui m'embaraſſe. Demandez-le à de jeunes mariez pourquoi.

ARLEQUIN.

Ce ſont donc les jeunes mariez qui diſent ma Mignonne, mon Poulet?

LELIO.

Sans doute, ils ſe flatent, ils ſe careſſent, ou s'ils ſe querellent quelquefois par hazard, cela ne dure gueres, ils font bientôt la paix.

NINA.

Mais pourquoi ? eſt-ce que les vieillards ne la font pas, la paix ?

LELIO.

Ho, pourquoi, pourquoi, voila encore un pourquoi. C'eſt que les vieillards ſont des chicaniers qui trouvent partout des difficultés, il y a toûjours quelque article qui les arrête. Croïez-moi, mes enfans, vous êtes tous deux de même condition, de même humeur, d'eſprit pareil, & ſurtout d'âge proportionné, vous avez tout ce qu'il faut pour faire bon ménage.

ARLEQUIN.

D'âge prorpotio . . . prorportio . . . che coſa éſto prorpotio . . . . .

LELIO.

D'âge proportionné, d'âge égal.

NINA.

Et cela ſoulagera nôtre maladie ?

LELIO.

Parfaitement, je vous en réponds.

ARLEQUIN.

Mais le Seigneur Mario dit que non.

LELIO.

Si le Seigneur Mario vous a gâté l'eſprit là deſſus, il avoit ſes raiſons pour cela, vous le ſçavez ; mais vous verrez qu'il vous le conſeillera lui-même.

ARLEQUIN.

Nina, que t'en ſemble ?

NINA.

Hé mais, il me semble que je voudrois bien être un peu guerie ?

LELIO.

Hé bien, vous rendez-vous ?

ARLEQUIN.

Elle dit qu'oüi.

LELIO.

Et toi ?

ARLEQUIN

La clef de la cave, le premier la main au plat ... Ferons-nous la nôce ?

LELIO.

Oui vraiment, une grande nôce.

ARLEQUIN.

Et le lendemain

LELIO.

Et le lendemain.

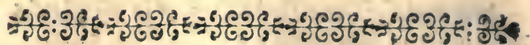
ARLEQUIN.

Hé bien donc soit, puisque Nina le veut.

LELIO.

Vous me comblez de joïe, & je vais l'annoncer au Seigneur Pantalon, qui va venir tout à l'heure vous confirmer la promesse des mille écus, comme je vous donne dés-à-présent la mienne.





SCENE V.

ARLEQUIN, NINA.

Et peu après,

TRIVELIN & VIOLETE.

NINA.

TU crois donc que le mariage nous sera bon?

ARLEQUIN.

Oui, càr il dit que nous sommes d'âge portionné prorprotio . . .

NINA.

Proportionné, oüi. Ha voila Trivelin & Violette qui sont d'âge proportionné. Examinons-les.

TRIVELIN.

Violettina mia, tu ne l'as donc pas dit à Mario?

VIOLETTE.

Oh que non. Le Ciel m'en garde, il t'estropieroit de coups de bâton.

TRIVELIN.

O Cara mia sposa. Je t'aime autant que quand tu ne l'étois pas.

VIOLETTE.

Et moi je t'aime toûjours de plus en plus.

TRIVELIN.

Beni ſoit le mariage qui m'a lié à une épouſe ſi belle & ſi bonne.

VIOLETTE.

Tu es donc content ?

TRIVELIN.

Tout ce qu'on peut l'être.

ARLEQUIN.

Nina, voila une autre muſique que celle d'Argentine & de Bertoldo.

NINA.

Oui, oui, écoutons.

VIOLETTE.

A préſent que nous avons fait la paix, ne la trouble donc plus je t'en prie ?

NINA.

Entends-tu ? il ont fait la paix.

ARLEQUIN.

Mais comment ont-ils fait lapaix ? Demande leur cela ?

NINA.

Oui, oui, tout à l'heure.

TRIVELIN.

Non, je te proteſte de ne rentrer jamais en guerre.

VIOLETTE.

Tu n'iras donc plus rendre viſite à Argentine ?

TRIVELIN.

Non, ma petite femme, ma chere Poulette

ARLEQUIN.

Ha, ha. Ma Poulette.

TRIVELIN.

Baiſe-moi donc ?

VIOLETTE.

De tout mon cœur.

NINA.

Oh ! il Signor Lelio a raggion, il Matrimonio eſt une bonne choſe.

ARLEQUIN.

Edil Signor Mario a torto. Certo, certiſſimo.

VIOLETTE.

Je puis donc compter là-deſſus, tu ne la verras jamais.

TRIVELIN.

Non jamais, jamais. Excepté quand elle ſera malade.

VIOLETTE.

Mais ſi elle faiſoit ſemblant tous les jours d'être malade ? non je ne m'accomode point de cela, qu'elle cherche ailleurs un Medecin.

TRIVELIN.

Mais veux-tu qu'on vienne m'enlever mes pratiques ſur la mouſtache ? & quand le mal preſſe, dois-je la laiſſer crêver ?

VIOLETTE.

Mais veux-tu que je crêve de jalouſie moi ?

TRIVELIN.

Encore faut-il que je faſſe mon métier.

Quelle tyrannie eſt-ce là ?

VIOLETTE.

Oui ? c'eſt ainſi que tu te prépares des excuſes pour mener toûjours le même train ?

TRIVELIN.

Et toi, c'eſt ainſi que tu prétens toûjours me rendre eſclave de ta jalouſie.

VIOLETTE.

Prens garde à toi, j'ai de quoi me vanger.

TRIVELIN.

Et que feras-tu, s'il te plaît ?

VIOLETTE.

Je dirai tout au Seigneur Mario, & je te ferai roüer de coups.

TRIVELIN.

Si je prends un bâton ?

VIOLETTE.

Un bâton ? un bâton ? Oui, oui, je lui dirai tout, & je lui ai déja tout dit.

TRIVELIN.

Tu lui as tout dit ? ah carogne je vais t'eſtropier.

VIOLETTE.

Au voleur ! au meurtre ! on m'aſſaſſine ; Aïuto, aïuto.





SCENE VI.

ARLEQUIN, NINA.

ARLEQUIN.

NIna, Nina. Tu trouves donc que le Seigneur Lelio a raiſon ? & qu'il Matrimonio è bona coſa ?

NINA.

Arlequin. Tu trouves donc que le Seigneur Mario a tort ? certo ? certiſſimo ? oui, plutôt que de me marier, je me jetterois la tête la premiere au fond de nôtre puits.

ARLEQUIN.

Oui, plutôt que de me marier, je me noïerois dans la cave où l'on fait le vin.





SCENE VII.

MARIO, PANTALON. LELIO, FLAMINIA

Et les précedens.

LELIO.

C'A, mes enfans. Voila le Seigneur Mario qui vous confirmeroit encore tout ce que je vous ai dit s'il en étoit besoin; mais graces au Ciel vous voila bien resolus à vous épouser. Seigneur Pantalon, ne donnez-vous pas mille écus à Nina, en faveur de son mariage avec Arlequin?

PANTALON.

Oui, de tout mon cœur, & je ferai de plus les frais de la nôce.

FLAMINIA.

Et moi, je donne mille autres écus à Arlequin, pour n'avoir point voulu de moi.

LELIO.

Et moi par-dessus tout cela un bel habit tout neuf à Arlequin, & un beau clavier d'argent doré à sa femme.

LELIO.

Comment donc, que signifient vos grimaces?

ARLEQUIN.

Rien. Sinon que nous ne voulons ni des écus, ni de l'habit neuf, ni du clavier, ni du mariage.

FLAMINIA.

Quoi donc, il faudra toûjours recommencer à vous faire résoudre ?

NINA.

Tenez, Mademoiselle, puisqu'on donne de l'argent aux personnes pour les marier, il faut que le mariage ne soit pas une bonne chose.

FLAMINIA.

O Ciel !

ARLEQUIN.

Ni votre remede, ni la portion, ni la poprorposition, ni poprorsition d... dis toi, Nina, la prosporsition.

NINA.

Vous disiez Seigneur Lelio, que quand le mari & la femme avient de la proportion dans l'âge, ils vivient en paix.

LELIO.

Oui, je te l'ai dit, & je te le repete, c'est l'égalité en toutes choses qui contribuë le plus à la tranquilité





SCENE VIII.

VIOLETTE,

Et les précedens Acteurs.

VIOLETTE.

AIuto, aïuto! Ah! Signor Mario, aïuto?

MARIO.

Qu'as-tu donc ma pauvre Violette?

VIOLETTE.

Mon Mari m'a brisé de coups, à cause que je vous ai dit la trahison qu'il vous a faite.

MARIO.

Et qui lui a rapporté que tu me l'avois dit?

VIOLETTE.

Helas, c'est moi-même qui lui ai tout dit par dépit, dans la colere où il m'avoit mise.

MARIO.

Tu as tort, ne t'en prend donc qu'à toi-même; car pour moi je ne lui en aurois jamais parlé.

VIOLETTE.

Bon, voila une bonne consolation. Que je suis malheureuse!

MARIO.

Là, là, appaiſe-toi, il en ſera puni, & nous metrons ordre à celá.

NINA.

Hébien, Seigneur Lelio, dans l'âge, dans la condition, dans l'himeur: Violette & Trivelin n'avont-ils pas toutes leurs prop ortions?

LÉLIO.

Ho pour le coup nous voilà pris ſans vert.

FLAMINIA.

Pour moi je n'ai rien à répondre. Signor Mario; c'eſt vous qui les avez jettez dans l'embarras, c'eſt à vous à les en tirer comme vous pourrez.

MARIO.

C'a, ma chere Nina; & toi mon pauvre Arlequin, je vous aime tous deux de tout mon cœur, & je vais vous parler ſincerement. Ecoutez bien. Il ne vous eſt permis de guerir que par le mariage, c'eſt un point decidé. Et je vous avoüe q'uil n'y en a gueres où l'on ne riſque quelque choſe: non pas qu'en ſoi le mariage ne ſoit excellent, le malheur ne vient que de ceux qui le gâtent; & s'ils ne s'y trouvent pas contents, ils ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes.

NINA.

Comment donc faire pour ne le point gâter?

MARIO.

Quand on a fait un bon choix, il faut que chacune des parties travaille de toute ſa force à rendre l'autre contente, & que toutes deux ſoient bien perſuadées que du bonheur de l'une, dépend celui de l'autre; Le mariage eſt tout bon ou tout mauvais, il n'y a gueres de milieu; mais pour preuve que nous croïons, la Signora Flaminia & moi, qu'il en eſt de bons, c'eſt que nous allons nous marier nous mêmes.

NINA.

Quoi la Signora Flaminia itou? le mal lui a donc pris d'aujourd'hui.

FLAMINIA.

Oui, Nina, mon tour eſt venu, & nous allons riſquer le remede.

NINA.

Mais encore une fois, eſt-il bien vrai qu'il n'y en ait point d'autre?

FLAMINIA.

Je n'en connois point du moins. Je ne dis pas que vous ne puiſſiez trouver plus d'un jeune Charlatan, qui vous en offriroit d'une autre eſpece; mais je ne vous conſeillerois pas de vous en ſervir.

NINA.

Allons donc puiſqu'il n'y a que celui-là, faiſons comme les autres, hazard à la blanque.

FLAMINIA.

Et toi Arlequin ?

Arlequin hoche la tête

FLAMINIA.

C'eſt toûjours le garçon qui a le plus de peine à s'y reſoudre.

ARLEQUIN.

Mais le Seigneur Mario m'avoit promis un Operateur qui avoit un autre remede.

MARIO.

Pour un autre remede, non, mais ſi tu veux, je vais te mener en certain lieu où l'on pourra t'enſeigner à faire bon uſage de celui-ci.

ARLEQUIN.

Quel eſt ce lieu-là ?

MARIO.

C'eſt le Païs des nôces. Tien voila un homme qui va t'y introduire.

ARLEQUIN.

Comment vous appellez-vous, Monſieur?

LE TABELLION.

On me nomme Cornelio Cornetto. Je ſuis Tabellion, c'eſt-à-dire Commis aux Barrieres, ſur les frontieres de l'Himen, c'eſt moi qui donne les Laiſſez-paſſer.

ARLEQUIN.

Par où va-t-on en ce Païs là ?

Le Tabellion lui montre le fond du Théatre qui repreſente une Etude de Notaire par dehors. C'eſt-à-dire une porte entre deux fenêtres cou-

vertes de grandes grilles.

LE TABELLION.

Tenez, il faut d'abord passer par ce guichet-là.

ARLEQUIN.

Quoi par cette porte qui est entre ces deux grandes grilles ? vous me faites peur. On diroit d'une prison. Qu'est-ce que cela signifie ?

LE TABELLION.

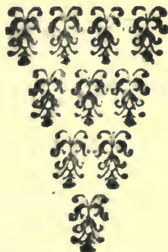
Cela signifie qu'en passant par là vous perdrez en effet votre liberté, mais en récompense vous entrerez dans le Païs des nôces qui est le plus beau Païs du monde & le plus joïeux.

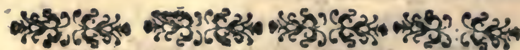
ARLEQUIN.

Allons, passons y donc, peut être que l'envie de me marier m'y redoublera.

LE TABELLION.

Hola qu'on ouvre le guichet, preste





SCENE DERNIERE.

La Ferme s'ouvre. On découvre un lieu preparé pour des Nôces. Un Traiteur, un Chef-de Cuisine & sa suite forment le Ballet.

ON DANSE.

Et l'on chante le Vaudeville suivant

LE TRAITEUR.

Le mariage est-il bon?
Oui, non,
C'est selon.

SI vous craignez par avanture,
De porter la Coëffure,
De Valcain ou de Menelas,
Ne vous mariez pas.

LE CHŒUR.

Ne nous marions pas.

LE TRAITEUR.

SUr ce point êtes-vous tranquille,
Comme dans Paris la grande Ville;
Tout sage époux est, ce dit-on;
Eh mariez-vous donc.

LE

LE CHOEUR.

Eh marions-nous donc.

FLAMINIA *à Mario.*

AU Païs où le mariage,
Eſt pour mon Sexe un Eſclavage,
Si je ſuis reduite à ce cas,
Ne nous marions pas.

LE CHOEUR.

Ne vous mariez pas.

MARIO.

DU Païs j'abjure la mode,
Je ſerai plus doux, plus commode
Qu'un époux des Treize Cantons.
Eh marions-nous donc.

LE CHOEUR.

Eh mariez-vous donc.

VIOLETTE.

AVec un époux infidele,
Notre vertu ſouvent chancelle.
Coquets je vous le dis tout bas,
Ne vous mariez pas.

LE CHOEUR.

Ne vous mariez pas.

TRIVELIN.

LE danger souvent nous rappelle.
Pour trouver sa femme plus belle,
Un peu de Cocuage est bon.
Eh mariez-vous donc.

LE CHŒUR.

Eh marions-nous donc.

ARGENTINE.

BArbons d'humeur un peu sauvage,
Qui prenez femme de mon âge,
Vous faites un dangereux pas.
Ne vous mariez pas.

LE CHŒUR.

Ne vous mariez pas.

BERTOLDO.

QUoiqu'au peril mon front s'expose,
Un peu de honte est peu de chose,
Pour jouir d'un joli tendron.
Eh marions-nous donc.

LE CHŒUR.

Eh mariez vous donc.

NINA.

Bien que l'Himen ait dequoi plaire,
Notre ignorance en ce mystère,
Nous causeroit trop d'embarras.
Ne nous marions pas.

LE CHŒUR.

Ne vous mariez pas.

ARLEQUIN.

EN épousant, ça dit ma Tante,
Tout d'un coup notre esprit s'augmente.
On y devine sa leçon.
Eh marions-nous donc.

LE CHŒUR.

Eh mariez-vous donc.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'Ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux une Comedie qui a pour titre; *Les Amans Ignorans*. Cette Piece a beaucoup plû dans les Representations, & je crois que l'Impression en sera très agréable au Public. A Paris ce 19. Mars 1723

Signé, DANCHET.

APPROBATION.

LU & examiné par ordre de Monseigneur le Garde de Sceaux. A Paris 22. Novembre. 1728.

DANCHET.

De l'Imprimerie de GISSEY

ARLEQUIN
POLI
PAR L'AMOUR,

COMEDIE.

REPRESENTE'E PAR LES Comediens Italiens de Son Alteſſe Royale Monſeigneur LE DUC D'ORLEANS.

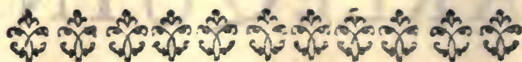
Le prix eſt de 25. ſols.



A PARIS,
Chez la Veuve GUILLAUME, Quai des Auguſtins, au coin de la ruë Pavée, au Nom de Jeſus.

M. DCC. XXIII.

Avec Approbation, & Privilege du Roy.



ACTEURS
de la Comedie

LA FÉE.

TRIVELIN, domeſtique de la Fée.

ARLEQUIN, jeune homme enlevé par la Fée.

SILVIA, Bergere, Amante d'Arlequin.

Un BERGER, amoureux de Silvia.

Autre BERGERE Couſine de Silvia.

Troupe de DANSEURS & CHANTEURS.

Troupe de LUTINS.





ARLEQUIN POLI PAR L'AMOUR.



SCENE PREMIERE.

Le Jardin de la Fée est representé.

LA FE'E, TRIVELIN.

TRIVELIN, *à la Fée qui soûpire.*



Ous soûpirés, Madame, & malheureusement pour vous, vous risquez de soûpirer longtems si votre raison ni met ordre; me permettrez-vous de vous dire ici mon petit sentiment?

LA FE'E.

Parles.

TRIVELIN.

Le jeune homme que vous avez enlevé à ses parens, est un beau brun, bien fait; c'est la figure la plus charmante du monde; il dormoit dans un bois quand vous le vîtes, & c'étoit assûrément voir l'Amour endormi; je ne suis donc point surpris du penchant subit qui vous a pris pour lui.

LA FE'E.

Est-il rien de plus naturel que d'aimer ce qui est aimable?

TRIVELIN.

Oh sans doute; cependant avant cette avanture, vous aimiez assez le grand enchanteur Merlin.

LA FE'E.

Eh bien, l'un me fait oublier l'autre: cela est encore fort naturel.

TRIVELIN.

C'est la pure nature; mais il reste une petite observation à faire: c'est que vous enlevez le jeune homme endormi; quand, peu de jours après vous allez épouser le même Merlin qui en a votre parole. Oh! cela devient serieux; & entre nous, c'est prendre la nature un peu trop à la lettre; cependant passe encore; le pis qu'il en pouvoit arriver, c'étoit d'être infidelle, cela seroit très-vilain dans un homme, mais dans une femme, cela est plus supportable: quand une femme est fidelle, on l'admire; mais il y a des fem-

mes modeſtes qui n'ont pas la vanité de vouloir être admirées ; vous êtes de celles-la, moins de gloire, & plus de plaiſir, à la bonne heure.

LA FE'E.

De la gloire, à la place où je ſuis, je ſerois une grande duppe de me gener pour ſi peu de choſe.

TRIVELIN.

C'eſt bien dit, pourſuivons : vous portez le jeune homme endormi dans votre Palais, & vous voila à guetter le moment de ſon réveil ; vous êtes en habit de conquête, & dans un attirail digne du mépris genereux que vous avez pour la gloire, vous vous attendiez de la part du beau garçon à la ſurpriſe la plus amoureuſe; il s'éveille, & vous ſaluë du regard le plus imbécile que jamais nigaud ait porté : vous vous approchez, il bâille deux ou trois fois de toutes ſes forces, s'allonge, ſe retourne & ſe rendort ; voilà l'hiſtoire curieuſe d'un réveil qui promettoit une ſcene ſi intereſſante. Vous ſortez en ſoûpirant de dépit, & peut-être chaſſée par un ronflement de baſſe-taille, auſſi nourri qu'il en ſoit ; une heure ſe paſſe, il ſe réveille encore, & ne voïant perſonne auprès de lui, il crie : eh ! à ce cris galant, vous rentrez ; l'Amour ſe frottoit les yeux : que voulez-vous, beau jeune homme, lui dites-vous, je veux goûter, moi, répond-il,

mais n'êtes-vous point ſurpris de me voir, ajoûtez-vous, eh mais oüi, répart-il. Depuis quinze jours qu'il eſt ici, ſa converſation a toûjours été de la même force; cependant vous l'aimez, & qui pis eſt, vous laiſſez penſer à Merlin qu'il va vous épouſer, & votre deſſein, m'avez-vous dit, eſt, s'il eſt poſſible, d'épouſer le jeune homme; franchement ſi vous les prenez tous deux, ſuivant toutes les regles, le ſecond mari doit gâter le premier!

LA FE'E

Je vais te répondre en deux mots: la figure du jeune homme en queſtion m'enchante; j'ignorois qu'il eût ſi peu d'eſprit quand je l'ai enlevé. Pour moi, ſa bêtiſe ne me rebute point: j'aime, avec les graces qu'il a déja, celles que lui prêtera l'eſprit quand il en aura. Quelle volupté de voir un homme auſſi charmant, me dire à mes pieds, je vous aime. Il eſt déja le plus-beau brun du monde: mais ſa bouche, ſes yeux, tous ſes traits ſeront adorables, quand un peu d'amour les aura retouchez. Mes ſoins reuſſiront peut-être à lui en inſpirer. Souvent il me regarde; & tous les jours je touche au moment où il peut me ſentir & ſe ſentir lui-même: Si cela lui arrive, ſur le champs; j'en fais mon mari; cette qualité le mettra alors à l'abri des fureurs de Merlin: mais avant cela, je n'oſe m'con-

tenter cet enchanteur, aussi puissant que moi & avec qui je differerai le plus long-tems que je pourrai.

TRIVELIN.

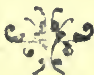
Mais si le jeune homme n'est jamais, ni plus amoureux, ni plus spirituel, si l'éducation que vous tâchez de lui donner ne réussit pas, vous épouserez donc Merlin ?

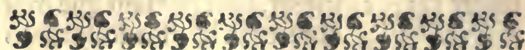
LA FE'E.

Non, car en l'épousant même je ne pourrois me déterminer à perdre de vûë l'autre : & si jamais il venoit à m'aimer, toute mariée que je serois, je veux bien te l'avouer, je ne me fierois pas à moi.

TRIVELIN.

Oh, je m'en serois bien douté, sans que vous me l'eussiez dit : Femme tentée, & femme vaincuë, c'est tout un : mais je vois nôtre bel imbecile qui vient avec son maître à danser.





SCENE II.

ARLEQUIN *entre la tête dans l'estomach, ou de la façon niaise dont il voudra,*

SON MAISTRE A DANSER, LA FE'E, TRIVELIN.

LA FE'E.

EH bien aimable Enfant, vous me paroissez triste : y a-t-il quelque chose ici qui vous déplaise ?

ARLEQUIN.

Moi, je n'en sçais rien.

TRIVELIN *rit.*

LA FE'E *à Trivelin.*

Oh ! je vous prie ne riez pas, cela me fait injure, je l'aime, cela vous suffit pour le respecter.

Pendant ce temps Arlequin prend des Mouches, la Fée continuant à parler à Arlequin:

Voulez-vous bien prendre votre leçon, mon cher enfant ?

ARLEQUIN, *comme n'ayant pas entendu.*

Hem.

LA FE'E.

Voulez-vous prendre votre leçon, pour l'amour de moi ?

ARLEQUIN.

Non.

LA FE'E.

Quoi ! vous me refusez si peu de chose, à moi qui vous aime ?

Alors Arlequin lui voit une grosse bague au doigt, il lui va prendre la main, regarde la bague, & leve la tête en se mettant à rire niaisement.

LA FE'E.

Voulez-vous que je vous la donne ?

ARLEQUIN.

Oui da.

La Fée tire la bague de son doigt, & lui presente, comme il la prend grossierement elle lui dit :

Mon cher Arlequin, un beau garçon comme vous, quand une dame lui presente quelque chose, doit baiser la main en le recevant.

Arlequin alors prend goulument la main de la Fée qu'il baise :

LA FE'E *dit :*

Il ne m'entend pas, mais du moins sa méprise m'a fait plaisir.

Elle ajoûte :

Baisez la votre à present.

Arlequin alors baise le dessus de sa main.

La Fee soupire, & lui donnant sa bague lui dit

La voila en revanche reçevez votre leçon ;

alors le maître à danser apprend à Arlequin

à faire la reverence.

Arlequin ègaye cette Scene de tout ce que ſon genie peut lui fournir de propre au ſujet.

ARLEQUIN.

Je m'ennuie.

LA FE'E.

En voila donc aſſez : nous allons tâcher de vous divertir.

Arlequin alors ſaute de joie du divertiſſement propoſé, & dit en riant :

Divertir, divertir.



SCENE III.

Une Trouppe de Chanteurs & Danſeurs,

LA FE'E, ARLEQUIN.

TRIVELIN.

La Fée fait aſſeoir Arlequin alors auprès d'elle ſur un banc de gazon, qui ſera auprès de la Grille du Théatre ; pendant qu'on danſe Arlequin ſifle.

UN CHANTEUR *à Arlequin.*

BEau brunet, l'amour vous appelle.

A ce vers Arlequin ſe leve niaiſement, & dit :

Je ne l'entends pas, où eſt-il ? *Il l'appelle*, Hé, hé.

LE CHANTEUR *continuë.*

Beau brunet l'Amour vous appelle.

ARLEQUIN *en ſe raſſoïant, dit :*

Qu'il crie donc plus haut.

LE CHANTEUR *continuë en lui montrant la Fée.*

Voïez-vous cet objet charmant,
Ses yeux dont l'ardeur éteincelle
Vous repetent à tout moment :
Beau brunet l'amour vous appelle.

ARLEQUIN *alors en regardant les yeux de la Fee, dit :*

Dame, cela eſt drôle.

UNE CHANTEUSE BERGERE *vient, & dit à Arlequin :*

Aimez, aimez, rien n'eſt ſi doux.

ARLEQUIN *là-deſſus répond :*

Apprenez, apprenez-moi cela.

LA CHANTEUSE *continue en le regardant.*

Ah ! que je plains votre ignorance.
Quel bonheur pour moi quand j'y penſe !
Elle montre le Chanteur.
Qu'Athis en ſache plus que vous.

LA FE'E *alors en ſe levant dit à Arlequin :*

Cher Arlequin, ces tendres Chanſons ne vous inſpirent-elles rien? Que ſentez-vous?

ARLEQUIN.

Je ſens un grand appetit.

TRIVELIN.

C'eſt-à-dire qu'il ſoûpire après ſa collation, mais voici un païſan qui veut vous donner le plaiſir d'une danſe de village, après quoi nous irons manger.

UN PAYSAN *danſe.*

LA FE'E *ſe raſſit, & fait aſſeoir Arlequin qui s'endort; quand la danſe finit, la Fée le tire par le bras & lui dit en ſe levant:*

Vous vous endormez, que faut-il donc faire pour vous amuſer?

ARLEQUIN *en ſe réveillant pleure.*

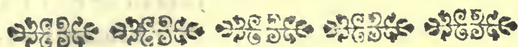
Hi, hi, hi, mon pere, eh je ne vois point ma mere!

LA FE'E *à Trivelin.*

Emmenez-le, il ſe diſtraira peut-être en mangeant, du chagrin qui le prend; je ſors d'ici pour quelques momens; quand il aura fait collation, laiſſez-le ſe promener où il voudra.

Ils ſortent tous.





SCENE IV.

La Scene change & represente au loin quelques Moutons qui paissent.

Silvia entre sur la Scene en habit de Bergere, une houlette à la main, un Berger la suit.

SILVIA, LE BERGER.

LE BERGER.

VOus me fuïez, belle Silvia ?

SILVIA.

Que voulez-vous que je fasse, vous m'entretenez d'une chose qui m'ennuie, vous me parlez toujours d'amour.

LE BERGER.

Je vous parle de ce que je sens.

SILVIA.

Oui, mais je ne sens rien, moi.

LE BERGER.

Voila ce qui me desespere.

SILVIA.

Ce n'est pas ma faute, je sais bien que toutes nos Bergeres ont chacune un Berger qui ne les quitte point ; elles me disent qu'elles aiment, qu'elles soûpirent, elles y trouvent leur plaisir, pour moi je suis bien malheureuse, depuis que vous dites que

vous soûpirez pour moi, j'ai fait ce que j'ai pû pour soûpirer aussi, car j'aimerois autant qu'une autre à être bien aise, s'il y avoit quelque secret pour cela, tenez, je vous rendrois heureux tout d'un coup, car je suis naturellement bonne.

LE BERGER.

Hélas! pour de secret je n'en sçais point d'autre que celui de vous aimer moi-même.

SILVIA.

Apparemment que ce secret-la ne vaut rien, car je ne vous aime point encore, & j'en suis bien fâchée; comment avez-vous fait pour m'aimer, vous?

LE BERGER.

Moi, je vous ay vûë: voila tout.

SILVIA.

Voïez quelle difference; & moi plus je vous vois & moins je vous aime, n'importe, allez, allez, cela viendra peut-être, mais ne me genez point; par éxemple, à present, je vous haïrois si vous restiez ici.

LE BERGER.

Je me retirerai donc puisque c'est vous plaire, mais pour me consoler, donnez-moi votre main que je la baise.

SILVIA.

Oh non! on dit que c'est une faveur, & qu'il n'est pas honnête d'en faire, & cela est vrai, car je sçais bien que les Bergeres

ſe cachent de cela.

LE BERGER.

Perſonne ne nous voit.

SILVIA.

Oui, mais puiſque c'eſt une faute, je ne veux point la faire qu'elle ne me donne du plaiſir comme aux autres.

LE BERGER.

A dieu donc, belle Silvia, ſongez quelquefois à moi.

SILVIA.

Oui, oui.



SCENE V.

SILVIA, ARLEQUIN, *mais il ne vient qu'un moment après que Sylvia a été ſeule.*

SILVIA.

QUe ce Berger me déplaît avec ſon amour ! toutes les fois qu'il me parle, je ſuis toute de méchante humeur : *& puis voyant Arlequin* ; mais qui eſt-ce qui vient là ! ah mon Dieu le beau garçon !

ARLEQUIN *entre en jouant au volan, il vient de cette façon juſqu'aux pieds de Silvia : là il laiſſe en jouant tomber le volan, & en ſe baiſſant pour le ramaſſer, il voit Silvia, il de-*

meure étonné & courbé ; petit à petit & par secousses il se redresse le corps : quand il s'est entierement redressé, il la regarde, elle honteuse feint de se retirer dans son embarras, il l'arrête, & dit :

Vous êtes bien pressée ?

SILVIA.

Je me retire, car je ne vous connois pas.

ARLEQUIN.

Vous ne me connoissez pas ? tampis ; faisons connoissance, voulez-vous ?

SILVIA *encore honteuse.*

Je le veux bien.

ARLEQUIN *alors s'aproche d'elle, & lui marque sa joie par de petits ris, & dit*

Que vous êtes jolie !

SILVIA.

Vous êtes bien obligeant.

ARLEQUIN.

Oh point, je dis la verité.

SILVIA *en riant un peu à son tour.*

Vous êtes bien joli aussi, vous.

ARLEQUIN.

Tant mieux : où demeurez-vous, je vous irai voir ?

SILVIA.

Je demeure tout prêt, mais il ne faut pas venir ; il vaut mieux nous voir toûjours ici, parce qu'il y a un Berger qui m'aime, il seroit jaloux, & il nous suivroit.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Ce Berger-là vous aime ?

SILVIA.

Oui.

ARLEQUIN.

Voïez donc cet impertinent, je ne le veux pas moi : eſt-ce que vous l'aimez, vous ?

SILVIA.

Non, je n'en ai jamais pû venir à bout.

ARLEQUIN.

C'eſt bien fait, il faut n'aimer perſonne que nous deux ; voïez ſi vous le pouvez?

SILVIA.

Oh de reſte, je ne trouve rien de ſi aisé.

ARLEQUIN.

Tout de bon ?

SILVIA.

Oh je ne mens jamais; mais où demeurez-vous auſſi ?

ARLEQUIN *lui montrant du doigt.*

Dans cette grande maiſon.

SILVIA.

Quoi, chez la Fée ?

ARLEQUIN.

Oui.

SILVIA *triſtement.*

J'ai toûjours eû du malheur.

ARLEQUIN *triſtement auſſi.*

Qu'eſt-ce que vous avez, ma chere amie ?

SILVIA.

C'eſt que cette Fée eſt plus belle que moi, & j'ai peur que nôtre amitié ne tienne pas.

ARLEQUIN *impatiemment.*

J'aimerois mieux mourir.

Et puis tendrement.

Allez, ne vous affligez pas, mon petit cœur.

SILVIA.

Vous m'aimerez donc toûjours?

ARLEQUIN.

Tant que je ſerai en vie.

SILVIA.

Ce ſeroit bien dommage de me tromper, car je ſuis ſi ſimple: mais mes moutons s'écartent, on me gronderoit s'il s'en perdoit quelqu'un: il faut que je m'en aille: Quand reviendrez-vous?

ARLEQUIN *avec chagrin.*

Oh! que ces moutons me fâchent.

SILVIA.

Et moi auſſi, mais que faire, ſerez-vous ici ſur le ſoir?

ARLEQUIN.

Sans faute.

en diſant cela, il lui prend la main & il ajoute:

Oh les jolis petits doigts!

Il lui baiſe la main, & dit:

Je n'ai jamais eû de bonbon, ſi bon que cela.

SILVIA *rit, & dit:*

A dieu donc, *& puis à part*: voila que je ſoupire, & je n'ai point eu de ſecret pour cela.

Elle laiſſe tomber ſon mouchoir en s'en allant: Arlequin le ramaſſe & la rapelle pour lui donner.

ARLEQUIN.

Mon amie?

SILVIA.

Que voulez-vous, mon Amant? *& puis voyant ſon mouchoir entre les mains d'Arlequin*: Ah! c'eſt mon mouchoir, donnez.

ARLEQUIN *le tend, & puis retire la main; il héſite, & enfin il le garde, & dit:*

Non je veux le garder, il me tiendra compagnie: qu'eſt-ce que vous en faites?

SILVIA.

Je me lave quelquefois le viſage, & je m'eſſuie avec.

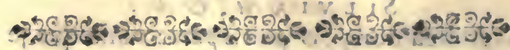
ARLEQUIN *en le déployant:*

Et par où vous ſert-il, afin que je le baiſe par-là.

SILVIA *en s'en allant:*

Par tout, mais j'ai hâte, je ne vois plus mes Moutons; à dieu, juſqu'à tantôt.

ARLEQUIN *la ſaluë en faiſant des ſingeries, & ſe retire auſſi.*



SCENE VI.

La Scene change, & represente le Jardin de la Fée.

LA FE'E, TRIVELIN.

LA FE'E.

EH bien ! notre jeune homme, a-t-il goûté ?

TRIVELIN.

Oui, goûté comme quatre : il excelle en fait d'appetit.

LA FE'E.

Où est-il à present ?

TRIVELIN.

Je crois qu'il jouë au volan dans les prairies; mais, j'ai une nouvelle à vous apprendre.

LA FE'E.

Quoi, qu'est-ce que c'est ?

TRIVELIN.

Merlin est venu pour vous voir.

LA FE'E.

Je suis ravie de ne m'y être point rencontrée, car c'est une grande peine que de feindre de l'amour pour qui l'on n'en sent plus.

TRIVELIN.

En verité, Madame, c'est bien dommage

que ce petit innocent l'ait chaſſé de votre cœur ? Merlin eſt au comble de la joie, il croit vous épouſer inceſſamment. Imagines-tu quelque choſe de ſi beau qu'elle, me diſoit-il tantôt, en regardant votre portrait ? Ah ! Trivelin, que de plaiſirs m'attendent ? mais je vois bien que de ces plaiſirs-là il n'en tâtera qu'en idée, & cela eſt d'une triſte reſſource quand on s'en eſt promis la belle & bonne réalité. Il reviendra, comment vous tirerez-vous d'affaire avec lui ?

LA FE'E.

Juſqu'ici je n'ai point encore d'autre parti à prendre que de le tromper.

TRIVELIN.

Eh ! n'en ſentez-vous pas quelque remords de conſcience ?

LA FE'E.

Oh ! j'ai bien d'autres choſes en tête, qu'à m'amuſer à conſulter ma conſcience ſur une bagatelle.

TRIVELIN *à part.*

Voila ce qui s'appelle un cœur de femme complet.

LA FE'E.

Je m'ennuie de ne point voir Arlequin ; je vais le chercher, mais le voila qui vient à nous : Qu'en dis-tu Trivelin ? il me ſemble qu'il ſe tient mieux qu'à l'ordinaire.



SCENE VII.

Arlequin arrive tenant en main le mouchoir de Silvia qu'il regarde, & dont il se frotte tout doucement le visage.

LA FE'E, TRIVELIN.

LA FE'E *continuant de parler à Trivelin.*

JE suis curieuse de voir ce qu'il fera tout seul, mets-toi à côté de moi, je vais tourner mon anneau qui nous rendra invisibles.

ARLEQUIN *arrive au bord du Theatre, & il saute en tenant le mouchoir de Silvia, il le met dans son sein, il se couche, & se roule dessus, & tout cela gayement.*

LA FE'E *à Trivelin.*

Qu'est-ce que cela veut dire, cela me paroît singulier ; où a-t-il pris ce mouchoir ? ne seroit-ce pas un des miens qu'il auroit trouvé? ah ! si cela étoit, Trivelin, toutes ces postures-là seroient peut-être de bonne augure?

TRIVELIN.

Je gagerois moi que c'est un linge qui sent le musc.

LA FE'E.

Oh non ! je veux lui parler, mais éloignons-

nous un peu, pour feindre que nous arrivons.

Elle s'éloigne de quelques pas, pendant qu'Arlequin se promene en long en chantant,

Ter li ta ta li ta.

LA FE'E.

Bon jour, Arlequin.

ARLEQUIN *en tirant le pied, & mettant le Mouchoir sous son bras:*

Je suis votre trés-humble Serviteur.

LA FE'E *à part à Trivelin:*

Comment! voila des manieres, il ne m'en a jamais tant dit depuis qu'il est ici.

ARLEQUIN *à la Fée.*

Madame, voulez-vous avoir la bonté de vouloir bien me dire comment on est quand on aime bien une personne?

LA FE'E *charmée à Trivelin.*

Trivelin, entends-tu? *& puis à Arlequin;* quand on aime, mon cher enfant, on souhaite toujours de voir les gens, on ne peut se séparer d'eux; on les perd de vûë avec chagrin: enfin on sent des transports, des impatiences, & souvent des desirs.

ARLEQUIN *en sautant d'aise, & comme à part.*

M'y voila.

LA FE'E.

Est-ce que vous sentez tout ce que je dis-là?

ARLEQUIN *d'un air indifferent.*

Non, c'est une curiosité que j'ai.

TRIVELIN.

Il jase vraiment !

LA FE'E.

Il jase, il est vrai, mais sa réponse ne me plaît pas : mon cher Arlequin, ce n'est donc pas de moi que vous parlez ?

ARLEQUIN.

Oh ! je ne suis pas un niais, je ne dis pas ce que je pense.

LA FE'E *avec feu, & d'un ton brusque.*

Qu'est-ce que cela signifie, ou avez-vous pris ce mouchoir ?

ARLEQUIN *la regardant avec crainte.*

Je l'ai pris à terre.

LA FE'E.

A qui est-il ?

ARLEQUIN.

Il est à ... *& puis s'arrêtant* : je n'en sçais rien.

LA FE'E

Il y a quelque mistere désolant là-dessous ! Donnez-moi ce mouchoir ? *elle lui arrache, & après l'avoir regardé avec chagrin, & à part*, il n'est pas à moi & il le baisoit, n'importe, cachons-lui mes soupçons, & ne l'intimidons pas, car il ne me découvriroit rien.

ARLEQUIN *alors va le Chapeau bas, & humblement lui redemande le Mouchoir.*

Aïez la charité de me rendre le Mouchoir.

LA FE'E *en soûpirant en secret.*

Tenez, Arlequin, je ne veux pas vous l'ôter puisqu'il vous fait plaisir.

ARLEQUIN *en le recevant baise la main, la saluë, & s'en va.*

LA FE'E *le regardant.*

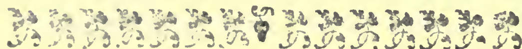
Vous me quittez; où allez-vous?

ARLEQUIN.

Dormir sous un arbre.

LA FE'E *doucement.*

Allez, allez.



SCENE VIII.

LA FE'E, TRIVELIN.

LA FE'E.

AH! Trivelin, je suis perduë.

TRIVELIN.

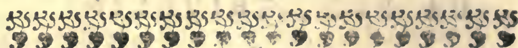
Je vous avoüe, Madame, que voici une avanture où je ne comprends rien; que seroit-il donc arrivé à ce petit peste-là?

LA FE'E *au desespoir & avec feu.*

Il a de l'esprit Trivelin, il en a, & je n'en suis pas mieux, je suis plus folle que jamais. Ah! quel coup pour moi, que le petit ingrat vient de me paroître aimable! As-tu vû comme il est changé? As-tu remarqué de quel air il me parloit? Combien sa phisionomie étoit

devenuë fine ? & ce n'eſt pas de moi qu'il tient toutes ces graces là ? il a déja de la délicateſſe de ſentiment, il s'eſt retenu, il n'oſe me dire à qui appartient le mouchoir, il devine que j'en ſerois jalouſe ; ah! qu'il faut qu'il ait pris d'amour pour avoir déja tant d'eſprit : que je ſuis malheureuſe, une autre lui entendra dire, ce, je vous aime, que j'ai tant deſiré, & je ſens qu'il meritera d'être adoré ; je ſuis au deſeſpoir, ſortons Trivelin ; il s'agit ici de découvrir ma rivale, je vais le ſuivre & parcourir tous les lieux où ils pourront ſe voir, cherches de ton côté, va vîte, je me meure.

La Scene change, & repreſente une prairie, où de loin paiſſent des Moutons.



SCENE IX.

SILVIA, UNE DE SES COUSINES.

SILVIA.

ARrêtes-toi un moment, ma couſine, je t'aurai bien-tôt conté mon hiſtoire, & tu me donneras quelqu'avis ; tiens, j'étois ici quand il eſt venu, dés qu'il s'eſt approché le cœur m'a dit que je l'aimois, cela eſt admirable : il s'eſt approché auſſi, il m'a parlé ; ſçais tu ce qu'il m'a dit ? Qu'il m'aimoit auſſi ; j'étois plus contente que ſi on

m'avoit donné tous les moutons du Hameau : vraiment je ne m'étonne pas si toutes nos Bergeres sont si aises d'aimer ; je voudrois n'avoir fait que cela depuis que je suis au monde, tant je le trouve charmant, mais ce n'est pas tout, il doit revenir ici bientôt, il m'a déja baisé la main, & je vois bien qu'il voudra me la baiser encore ? donne moi conseil, toi qui a eu tant d'amans ; dois-je le laisser faire ?

LA COUSINE.

Gardes-t'en bien, ma Cousine, sois bien severe, cela entretient l'amour d'un amant.

SILVIA.

Quoi, il n'y a point de moien plus aisé que cela pour l'entretenir.

LA COUSINE.

Non; il ne faut point aussi lui dire tant que tu l'aimes.

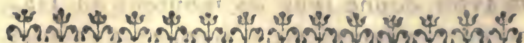
SILVIA.

Eh ! comment s'en empêcher, je suis encore trop jeune pour pouvoir me gêner.

LA COUSINE.

Fais comme tu pourras, mais on m'attend, je ne puis rester plus long-temps ; à dieu ma Cousine.





SCENE X.

SILVIA *un moment après.*

Que je suis inquiete, j'aimerois autant ne point aimer que d'être obligée d'être severe; cependant elle dit que cela entretient l'amour, voila qui est étrange; on devroit bien changer une maniere si incommode; ceux qui l'ont inventée n'aimoient pas tant que moi.



SCENE XI.

SILVIA, ARLEQUIN.

Arlequin arrive.

SILVIA *en le voyant:*

Voici mon amant, que j'aurai de peine à me retenir!

*Dès qu'*ARLEQUIN *l'apperçoit, il vient à elle en sautant de joie, il lui fait des caresses avec son chapeau, auquel il a attaché le mouchoir, il tourne autour de Silvia, tantôt il baise le mouchoir, tantôt il caresse Silvia:*

Vous voila donc, mon petit cœur?

SILVIA *en riant.*

Oüi mon amant.

ARLEQUIN.

Estes-vous bien aise de me voir ?

SILVIA.

Assez.

ARLEQUIN *en repetant ce mot :*

Assez, ce n'est pas assez.

SILVIA.

Oh ! si fait, il n'en faut pas davantage.

ARLEQUIN *ici lui prend la main, Silvia paroît embarrassée, Arlequin en la tenant dit :*

Et moi je ne veux pas que vous disiez comme cela. *Il veut alors lui baiser la main, en disant ces derniers mots.*

SILVIA *retirant sa main :*

Ne me baisez pas la main au moins.

ARLEQUIN *fâché.*

Ne voila-t-il pas encore ? allez, vous êtes une trompeuse. *Il pleure.*

SILVIA *tendrement, en lui prenant le menton :*

Hélas ! mon petit Amant, ne pleurez pas.

ARLEQUIN *continuant de gemir :*

Vous m'aviez promis votre amitié.

SILVIA.

Eh ! je vous l'ai donnée.

ARLEQUIN.

Non, quand on aime les gens, on ne les empêche pas de baiser sa main, *en lui offrant la sienne* : tenez, voila la mienne, voïez si

je ferai comme vous.

SILVIA *en se ressouvenant des conseils de sa Cousine.*

Oh ! ma Cousine dira ce qu'elle voudra, mais je ne puis y tenir ; là, là, consolez-vous, mon Amant, & baisez ma main, puisque vous en avez envie ; baisez, mais écoutez, n'allez pas me demander combien je vous aime, car je vous en dirois toûjours la moitié moins qu'il n'y en a ; cela n'empêchera pas que dans le fond je ne vous aime de tout mon cœur, mais vous ne devez pas le sçavoir, parce que cela vous ôteroit votre amitié, on me l'a dit.

ARLEQUIN *d'une voix plaintive.*

Tous ceux qui vous ont dit cela ont fait un mensonge: ce sont des causeurs qui n'entendent rien à notre affaire, le cœur me bat quand je baise votre main, & que vous dites que vous m'aimez, & c'est marque que ces choses-là sont bonnes à mon amitié.

SILVIA.

Cela se peut bien, car la mienne en va de mieux en mieux aussi, mais n'importe, puisqu'on dit que cela ne vaut rien, faisons un marché de peur d'accident, toutes les fois que vous me demanderez si j'ai beaucoup d'amitié pour vous, je vous répondrai que je n'en ai gueres, & cela ne sera pourtant pas vrai, & quand vous voudrez me baiser la main, je ne le voudrai pas, & pourtant

j'en aurai envie.

ARLEQUIN *en riant.*

Eh ! eh ! cela ſera drôle, je le veux bien, mais avant ce marché-là, laiſſez-moi baiſer votre main à mon aiſe, cela ne ſera pas du jeu.

SILVIA.

Baiſez, cela eſt juſte.

ARLEQUIN *lui baiſe & rebaiſe la main, & après faiſant réflexion au plaiſir qu'il vient d'avoir, il dit :*

Oh ! mais, mon amie, peut-être que le marché nous fâchera tous deux.

SILVIA.

Eh ! quand cela nous fâchera tout de bon, ne ſommes-nous pas les maîtres ?

ARLEQUIN.

Il eſt vrai, mon amie ; cela eſt donc arrêté ?

SILVIA.

Oüi.

ARLEQUIN.

Cela ſera tout divertiſſant, voïons pour voir. *Arlequin ici badine, & l'interroge pour rire.* M'aimez-vous beaucoup ?

SILVIA.

Pas beaucoup.

ARLEQUIN *ſerieuſement.*

Ce n'eſt que pour rire au moins, autrement...

SILVIA *riant :*

Eh ! ſans doute.

ARLEQUIN *pourſuivant toûjours la badinerie, & riant :*

Ah, ah, ah ! *& puis pour badiner encore :* donnez-moi votre main ma mignonne.

SILVIA.

Je ne le veux pas.

ARLEQUIN *ſoûriant.*

Je ſçais pourtant que vous le voudriez bien.

SILVIA.

Plus que vous, mais je ne veux pas le dire.

ARLEQUIN *ſoûriant encore ici, & puis changeant de façon, & triſtement.*

Je veux la baiſer, ou je ſerai fâché.

SILVIA.

Vous badinez mon Amant ?

ARLEQUIN *comme triſtement toûjours.*

Non.

SILVIA.

Quoi ! c'eſt tout de bon ?

ARLEQUIN.

Tout de bon.

SILVIA *en lui tendant la main.*

Tenez donc.



SCENE



SCENE XI.

Ici LA FE'E *qui les cherchoit arrive, & dit à part en retournant son Anneau :*

AH! je vois mon malheur!

ARLEQUIN *après avoir baisé la main de Silvia.*

Dame, je badinois.

SILVIA.

Je vois bien que vous m'avez attrapée, mais j'en profite aussi.

ARLEQUIN *qui lui tient toûjours la main.*

Voila un petit mot qui me plaît comme tout.

LA FE'E *à part.*

Ah! juste ciel, quel langage! Paroissons.

Elle retourne son Anneau.

SILVIA *effraïée de la voir fait un cris.*

Ah!

ARLEQUIN *de son côté.*

Ouf!

LA FE'E *à Arlequin avec alteration.*

Vous en sçavez déja beaucoup?

ARLEQUIN *embarrassé.*

Eh ! eh ! je ne sçavois pourtant pas que vous étiez-là.

LA FE'E *en le regardant fixement.*

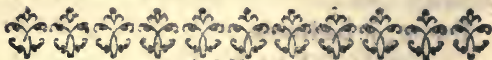
Ingrat. *Et puis le touchant de sa Baguette.* Suivez-moi.

Après ce dernier mot elle touche aussi Silvia sans lui rien dire.

SILVIA *touchée dit :*

Misericorde?

La Fée alors part avec Arlequin qui marche devant en silence, & comme par compas.



SCENE XII.

SILVIA *seule, tremblante & sans bouger.*

AH ! la méchante femme ; je tremble encore de peur : hélas ! peut-être qu'elle va tuer mon Amant, elle ne lui pardonnera jamais de m'aimer, mais je sçai bien comment je ferai : je m'en vais assembler tous les Bergers du Hameau, & les mener chez elle ; Allons.

Silvia là-dessus veut marcher, mais elle ne peut avancer un pas, elle dit :

Qu'est-ce que j'ai donc, je ne puis me remuer.

Elle fait des efforts, & ajoûte:

Ah! cette Magicienne m'a jetté un sortilege aux jambes.

A ces mots deux ou trois Lutins viennent pour l'enlever.

SILVIA *tremblante.*

Ahi! ahi! Meſſieurs, aïez pitié de moi: au ſecours, au ſecours.

UN DES LUTINS.

Suivez-nous, ſuivez-nous.

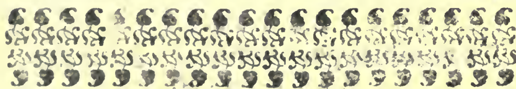
SILVIA.

Je ne veux pas, je veux retourner au logis.

UN AUTRE LUTIN.

Marchons.

Ils l'enlevent en criant.



SCENE XIII.

La Scene change, & repreſente le Jardin de la Fée.

LA FE'E *paroît avec* ARLEQUIN, *qui marche devant elle dans la même poſture qu'il a fait cy-devant, & la tête baiſſée.*

LA FE'E.

FOurbe que tu es, je n'ai pû paroître ai-

mable à tes yeux, je n'ai pû t'inſpirer le moindre ſentiment, malgré tous les ſoins & toute la tendreſſe que tu m'as vûë, & ton changement eſt l'ouvrage d'une miſerable Bergere : réponds, ingrat, que lui trouves-tu de ſi charmant ? Parles.

ARLEQUIN *feignant d'être retombé dans ſa bêtiſe.*

Qu'eſt-ce que vous voulez ?

LA FE'E.

Je ne te conſeille pas d'affecter une ſtupidité que tu n'as plus, & ſi tu ne te montres tel que tu es, tu vas me voir poignarder l'indigne objet de ton choix.

ARLEQUIN *vîte & avec crainte.*

Eh ! non, non, je vous promets que j'aurai de l'eſprit autant que vous le voudrez.

LA FE'E.

Tu trembles pour elle ?

ARLEQUIN.

C'eſt que je n'aime à voir mourir perſonne.

LA FE'E.

Tu me verras mourir, moi, ſi tu ne m'aimes.

ARLEQUIN *en la flattant.*

Ne ſoïez donc point en colere contre nous.

LA FE'E *en s'attendriſſant.*

Ah ! mon cher Arlequin, regardes-moi, repens-toi de m'avoir deſeſperée, j'oublie

rai de quelle part t'eſt venu ton eſprit, mais puiſque tu en as, qu'il te ſerve à connoître les avantages que je t'offre.

ARLEQUIN.

Tenez dans le fond, je vois bien que j'ai tort; vous êtes belle & brave cent fois plus que l'autre: mais j'enrage.

LA FE'E.

Eh! de quoi?

ARLEQUIN.

C'eſt que j'ai laiſſé prendre mon cœur par cette petite friponne qui eſt plus laide que vous.

LA FE'E *ſoûpire en ſecret, & dit.*

Arlequin, voudrois-tu aimer une perſonne qui te trompe, qui a voulu badiner avec toi, & qui ne t'aime pas?

ARLEQUIN.

Oh! pour cela ſi fait, elle m'aime à la folie.

LA FE'E.

Elle t'abuſoit, je le ſçais bien, puiſqu'elle doit épouſer un berger du village qui eſt ſon amant: ſi tu veux, je m'en vais l'envoïer chercher, & elle te le dira ellemême.

ARLEQUIN *en ſe mettant la main ſur la poitrine, ou ſur ſon cœur.*

Tic, tac, tic, tac; ouf, voila des paroles qui me rendent malade, *& puis vîte,* allons, allons, je veux ſçavoir cela, car ſi

elle me trompe, jarni je vous careſſerai, je vous épouſerai devant ſes deux yeux pour la punir.

LA FE'E.

Eh bien ! je vais donc l'envoïer chercher ?

ARLEQUIN *encore émû.*

Oüi, mais vous êtes bien fine, ſi vous êtes là quand elle me parlera, vous lui ferez la grimace, elle vous craindra, & elle n'oſera me dire rondement ſa penſée.

LA FE'E.

Je me retirerai.

ARLEQUIN.

La peſte, vous êtes une ſorciere, vous nous jouerez un tour comme tantôt, & elle s'en doutera, vous êtes au milieu du monde & on ne voit rien ; oh ! je ne veux point que vous trichiez ; faites un ſerment que vous n'y ſerez pas en cachette.

LA FE'E.

Je te le jure foi de Fée.

ARLEQUIN.

Je ne ſçais point, ſi ce juron là eſt bon, mais je me ſouviens à cette heure quand on me liſoit des hiſtoires, d'avoir vû qu'on juroit par le fix, le tix, oui le Styx.

LA FE'E.

C'eſt la même choſe.

ARLEQUIN.

N'importe, jurez toujours ; dame puiſ-

que vous craignez, c'eſt que c'eſt le meilleur.

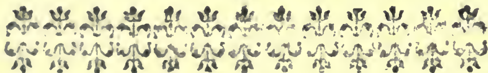
L A F E'E *après avoir rêvé.*

Eh bien ! je n'y ſerai point, je t'en jure par le Styx, & je vais donner ordre qu'on l'ameine ici.

A R L E Q U I N.

Et moi en attendant je m'en vais gémir en me promenant.

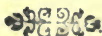
Il ſort.

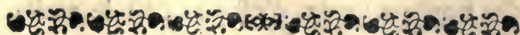


SCENE XIV.

L A F E'E *ſeule.*

MOn ferment me lie, mais je n'en ſçais pas moins le moïen d'épouvanter la Bergere ſans être preſente, & il me reſte une reſſource; je donnerai mon Anneau à Trivelin qui les écoutera inviſible, & qui me rapportera ce qu'ils auront dit : Appellons-le, Trivelin, Trivelin.





SCENE XV.

LA FE'E, TRIVELIN.

TRIVELIN *vient :*

QUe voulez-vous, Madame ?

LA FE'E

Faites venir ici cette Bergere, je veux lui parler ; & vous, prenez cette Bague, quand j'aurai quitté cette fille, vous avertirez Arlequin de lui venir parler, & vous le ſuivrez ſans qu'il le ſache pour venir écouter leur entretien, avec la précaution de retourner la Bague, pour n'être point vû d'eux, après quoi vous me redirez leurs diſcours : Entendez-vous, ſoïez éxact je vous prie ?

TRIVELIN.

Oui, Madame.

Il ſort pour aller chercher Silvia.



SCENE XVI.

LA FE'E *un moment ſeule.*

ESt-il d'avanture plus triſte que la mien-

ne, je n'ai lieu d'aimer plus que je n'aimois, que pour en souffrir d'avantage ; cependant il me reste encore quelque esperance, mais voici ma rivale.

Silvia entre.

LA FE'E *en colere.*

Approchez, approchez.

SILVIA.

Madame, est-ce que vous voulez toûjours me retenir de force ici? Si ce beau Garçon m'aime, est ce ma faute ; il dit que je suis belle, dame, je ne puis pas m'empêcher de l'être ?

LA FE'E *avec un sentiment de fureur.*

Oh! si je ne craignois de tout perdre, je la déchirerois ; Ecoutez-moi, petite fille, mille tourmens vous sont préparez, si vous ne m'obéïssez.

SILVIA *en tremblant.*

Hélas! vous n'avez qu'à dire.

LA FE'E.

Arlequin va paroître ici, je vous ordonne de lui dire que vous n'avez voulu que vous divertir avec lui, que vous ne l'aimez point, & qu'on va vous marier avec un Berger du Village ; je ne paroîtrai point dans votre conversation, mais je serai à vos côtez sans que vous me voïez, & si vous n'observez mes ordres avec la derniere rigueur ; s'il vous échape le moindre mot qui lui fasse deviner que je vous aye

forcée à lui parler comme je le veux, tout eſt prêt pour votre ſuplice.

SILVIA.

Moi, lui dire que j'ai voulu me mocquer de lui ? cela eſt-il raiſonnabe ? il ſe mettra à pleurer & je me mettrai à pleurer auſſi : vous ſçavez bien que cela eſt immanquable.

LA FE'E *en colere.*

Vous oſez me réſiſter ? paroiſſez eſprits infernaux, enchaînez-la, & n'oubliez rien pour la tourmenter.

DES ESPRITS ENTRENT.

SILVIA *pleurant, dit.*

N'avez-vous pas de conſcience de me demander une choſe impoſſible ?

LA FE'E *aux Eſprits.*

Ce n'eſt pas tout ; allez prendre l'ingrat qu'elle aime, & donnez lui la mort à ſes yeux.

SILVIA *avec exclamation.*

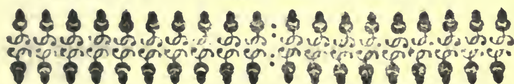
La mort ! Ah ! Madame la Fée, vous n'avez qu'à le faire venir, je m'en vais lui dire que je le haïs, & je vous promets de ne point pleurer du tout ; je l'aime trop pour cela.

LA FE'E.

Si vous verſez une larme, ſi vous ne paroiſſez tranquille, il eſt perdu & vous auſſi : *aux Eſprits* : ôtez-lui ſes fers : *à Silvia*, quand vous lui aurez parlé je vous ferai re-

conduire chez vous, si j'ai lieu d'être contente. Il va venir, attendez ici

La Fée sort, & les Diables aussi.



SCENE XVII.

SILVIA,

un moment seule.

ACHevons vîte de pleurer, afin que mon Amant ne croïe pas que je l'aime, le pauvre enfant, ce seroit le tuer moi-même. Ah! maudite Fée; mais essuïons mes yeux, le voilà qui vient.

Arlequin entre alors triste & la tête penchée, il ne dit mot jusqu'auprès de Silvia, il se présente à elle, la regarde un moment sans parler, & après Trivelin invisible entre.

ARLEQUIN.

Mon amie?

SILVIA *d'un air libre.*

Eh bien.

ARLEQUIN.

Regarde-moi.

SILVIA *embarrassée.*

A quoi sert tout cela, on m'a fait venir

ici pour vous parler ; j'ai hâte, qu'est-ce que vous voulez ?

ARLEQUIN *tendrement.*

Est-ce vrai que vous m'avez fourbé ?

SILVIA.

Oui, tout ce que j'ai fait, ce n'étoit que pour me donner du plaisir.

ARLEQUIN *s'approche d'elle tendrement, & lui dit :*

Mon amie, dites franchement, cette coquine de Fée n'est point ici, car elle en a juré, *& puis en flattant Silvia* : là, là, remettez-vous ; mon petit cœur : dites, êtes-vous une perfide ? Allez, vous êtes la femme d'un vilain Berger.

SILVIA.

Oui, encore une fois, tout cela est vrai.

ARLEQUIN *là-dessus pleure de toute sa force.*

Hi, hi, hi.

SILVIA *à part.*

Le courage me manque.

ARLEQUIN *en pleurant sans rien dire, cherche dans ses poches, il en tire un petit Couteau qu'il éguise sur sa manche.*

SILVIA *le voïant faire.*

Qu'allez-vous donc faire ?

Alors ARLEQUIN *sans répondre allonge le bras comme pour prendre sa secousse, & ouvre un peu son estomach.*

SILVIA *effraïée.*

Ah ! il se va tuer ; arrêtez-vous, mon

Amant ? j'ai été obligée de vous dire des menteries : *& puis en parlant à la Fée qu'elle croit à côté d'elle* : Madame la Fée, pardonnez-moi en quelque endroit que vous soïez ici, vous voïez bien ce qui en est.

ARLEQUIN *à ces mots cessant son desespoir, lui prend vîte la main, & dit.*

Ah ! quel plaisir, soûtenez moi ma mour, je m'évanoüis d'aise.

SILVIA *le soûtient.*

TRIVELIN *alors paroît tout d'un coup à leurs yeux.*

SILVIA *dans la surprise dit* :

Ah ! voilà la Fée.

TRIVELIN.

Non, mes enfans, ce n'est pas la Fée, mais elle m'a donné son Anneau, afin que je vous écoutasse sans être vû ; ce seroit bien domage d'abandonner de si tendres Amans à sa fureur : aussi-bien ne mérite-elle pas qu'on la serve, puisqu'elle est infidelle au plus genereux Magicien du monde à qui je suis dévoüé : soïez en repos, je vais vous donner un moïen d'assûrer votre bonheur. Il faut qu'Arlequin paroisse mécontent de vous, Silvia, & que de votre côté, vous feigniez de le quitter en le raillant, je vais chercher la Fée qui m'attend, à qui je dirai que vous vous êtes parfaitement acquittée de ce qu'elle vous avoit ordonnée, elle sera témoin de votre retraite : Pour

vous, Arlequin, quand Silvia ſera ſortie, vous reſterez avec la Fée, & alors en l'aſſûrant que vous ne ſongez plus à Silvia infidelle, vous jurerez de vous attacher à elle, & tâherez par quelque tour d'adreſſe, & comme en badinant de lui prendre ſa Baguette, je vous avertis que dès qu'elle ſera dans vos mains, la Fée n'aura plus aucun pouvoir ſur vous deux; & qu'en la touchant elle-même d'un coup de la Baguette, vous en ſerez abſolument le maître, pour lors vous pourrez ſortir d'ici, & vous faire telle deſtinée qu'il vous plaira.

SILVIA.

Je prie le ciel qu'il vous récompenſe.

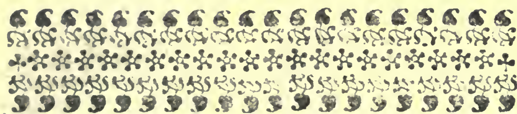
ARLEQUIN.

Oh! quel honnête homme; quand j'aurai la Baguette, je vous donnerai votre plein chapeau de liards.

TRIVELIN.

Préparez-vous, je vais emmener ici la Fée.





SCENE XVIII.

ARLEQUIN, SILVIA.

ARLEQUIN.

MA chere amie, la joie me court dans le corps, il faut que je vous baise, nous aurons bien le temps de cela.

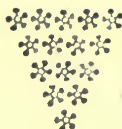
SILVIA *en l'arrêtant.*

Taisez-vous donc mon ami, ne nous caressons pas à cette heure, afin de pouvoir nous caresser toûjours : on vient, dites-moi bien des injures, pour avoir la Baguette.

LA FE'E *entre.*

ARLEQUIN *comme en colere.*

Allons, petite coquine.





SCENE XIX.

LA FE'E, TRIVELIN, SILVIA, ARLEQUIN.

TRIVELIN *à la Fée en entrant.*

JE crois, Madame, que vous aurez lieu d'être contente.

ARLEQUIN *continuant à gronder Silvia.*

Sortez d'ici, friponne, voïez cette petite effrontée : Sortez d'ici, mort de ma vie.

SILVIA *se retirant en riant,*

Ah ! ah ! qu'il est drôle : à dieu, à dieu, je m'en vais épouser mon Amant : un autrefois ne croïez pas tout ce qu'on vous dit, petit garçon.

Et puis Silvia dit à la Fée.

Madame, voulez-vous que je m'en aille ?

LA FE'E *à Trivelin.*

Faites-la ſortir, Trivelin.

Elle ſort avec Trivelin.



SCENE XX.

LA FE'E, ARLEQUIN.

LA FE'E.

JE vous avois dis la verité, comme vous voïez.

ARLEQUIN *comme indifferent.*

Oh! je me ſoucie bien de cela: c'eſt une petite laide qui ne vous vaut pas, allez: allez à preſent, je vois bien que vous êtes une bonne perſonne: fy, que j'étois ſot; laiſſez faire, nous l'attrapperons bien quand nous ſerons mari & femme.

LA FE'E.

Quoi! mon cher Arlequin, vous m'aimerez donc?

ARLEQUIN.

Eh! qui donc? j'avois aſſûrément la vûë trouble: tenez, cela m'avoit fâché d'abord, mais à preſent je donnerois toutes

les Bergeres des Champs pour une mauvaiſe épingle : *& puis doucement*, mais, vous n'avez peut-être plus envie de moi à cauſe que j'ai été ſi bête ?

LA FE'E *charmée.*

Mon cher Arlequin, je te fais mon maître, mon mari ; oüi je t'épouſe, je te donne mon cœur, mes richeſſes, ma puiſſance ; es-tu content ?

ARLEQUIN *en la regardant ſur cela tendrement.*

Ah ! ma mie, que vous me plaiſez : *& lui prenant la main*, moi, je vous donne ma Perſonne, & puis cela encore, *c'eſt ſon Chapeau*, & puis encore cela, *c'eſt ſon Epée.*

Là-deſſus en badinant il lui met ſon Epée au côté, & dit en lui prenant ſa Baguette :

Et je m'en vais mettre ce bâton à mon côté.

Quand il tient la Baguette, LA FE'E *inquiete lui dit :*

Donnez, donnez-moi cette Baguette, mon fils, vous la caſſerez.

ARLEQUIN *ſe reculant aux approches de la Fée, tournant au tour du Théatre & d'une façon repoſée :*

Tout doucement, tout doucement.

LA FE'E *encore plus allarmée.*

Donnez donc vîte ? j'en ai beſoin.

ARLEQUIN *alors la touche de la Baguette adroitement, & lui dit :*

Tout beau, aſſoïez-vous là ? & ſoïez ſage.

LA FE'E *tombe ſur le ſiege de gazon mis au près de la grille du Théatre, & dit :*

Ah ! je ſuis perduë, je ſuis trahie.

ARLEQUIN *en riant.*

Et moi je ſuis on ne peut pas mieux : oh ! oh ! vous me grondiez tantôt, parce que je n'avois pas d'eſprit ; j'en ai pourtant plus que vous.

Arlequin alors fait des ſauts de joie, il rit, il danſe, il ſifle, & de temps en temps va au tour de la Fée, & lui montrant la Baguette.

Soïez bien ſage, Madame la Sorciere, car, voïez bien cela : *alors il appelle tout le monde.* Allons, qu'on m'apporte ici mon petit cœur ; Trivelin, où ſont mes Valets & tous les Diables auſſi, vîte, j'ordonne, je commande, ou par la ſembleu . . .

Tout accourt à ſa voix.





SCENE DERNIERE.

SILVIA *conduite par* TRIVELIN, LES DANSEURS, LES CHANTEURS ET LES ESPRITS.

ARLEQUIN *courant au devant de de Silvia, & lui montrant la Baguette.*

MA chere amie, voilà là machine, je ſuis Sorcier à cette heure, tenez, prenez, prenez, il faut que vous ſoïez Sorciere auſſi.

Il lui donne la Baguette.

SILVIA *prend la Baguette en ſautant d'aiſe, & dit :*

Oh ! mon Amant, nous n'aurons plus d'envieux.



A peine Silvia a-t-elle dit ces mots, que quelques ESPRITS *s'avancent, & l'un d'eux dit :*

Vous êtes notre Maîtresse, que voulez-vous de nous ?

Silvia surprise de leur approche se retire, & a peur, & dit :

Voilà encore ces vilains hommes, qui me font peur.

ARLEQUIN *fâché.*

Jarni, je vous apprendrai à vivre.

A Silvia.

Donnez-moi ce Bâton, afin que je les rosse.

Il prend la Baguette, & ensuite bat les Esprits avec son épée, il bat après les Danseurs, les Chanteurs, & jusqu'à Trivelin même.

SILVIA *lui dit en l'arrêtant :*

En voilà assez, mon ami.

ARLEQUIN *menace toujours tout le monde, & va à la Fée qui est sur le banc, & la menace aussi.*

SILVIA *alors s'approche à son tour de la Fée & lui dit en la saluant.*

Bon jour, Madame, comment vous portez-vous ? Vous n'êtes donc plus si méchante ?

LA FE'E *retourne la tête en jettant des regards de fureurs sur eux.*

SILVIA.

Oh ! qu'elle est en colere !

ARLEQUIN *alors à la Fée.*

Tout doux, je suis le maître ; allons qu'on nous regarde tout à l'heure agréablement.

SILVIA.

Laissons-la, mon amie, soïons genereux : la compassion est une belle chose.

ARLEQUIN.

Je lui pardonne, mais je veux qu'on chante, qu'on danse, & puis aprés nous irons nous faire Roi quelque part.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'Ordre de Monſeigneur le Chancelier une Comedie qui a pour titre : *Arlequin poli par l'Amour* ; & j'ai crû que l'impreſſion en ſeroit agréable au Public. A Paris ce 2. Juin 1723.

Signé DANCHET.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos Amez & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres Nos Juſticiers qu'il appartiendra, Salut : Nôtre bien Amé le Sieur CARLET DE MARIVAUX nous aïant fait expoſer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public *Arlequin poli par l'Amour ;* & *la Surpriſe de l'Amour* s'il Nous plaiſoit de lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce néceſſaires : A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes de faire imprimer ledit Livre cy-deſſus énoncé, en tels volumes, forme, marge, caractere, conjointement ou ſéparement & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout nôtre Roïaume, pendant le tems de ſix Années conſécutives, à compter du jour de la date deſdites Préſentes : Faiſons deffenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de nôtre obéiſſance : Comme auſſi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Livre cy-deſſus ſpecifié en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque pretexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Sr. Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de quinze cent livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur Expoſant,

& de tous dépens, dommages & interêts : A la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles ; Que l'impreſſion de ce Livre ſera faite dans nôtre Roïaume, & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie, & qu'avant que l'expoſer en vente, le Manuſcrit ou imprimé qui aura ſervi de Copie à l'Impreſſion dudit Livre, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, és mains de nôtre tres-Cher & Féal Chevalier Garde des Sceaux de France le ſieur Fleuriau d'Armenonville : Et qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre trés-cher & féal Chevalier-Garde des ſceaux de France, le ſieur Fleuriau d'Armenonville : Le tout à peine de nullité des préſentes, du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Sieur Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchemens : Voulons que la copie deſdites Preſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos Amez & Feaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'Original ; Commandons au premier nôtre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR TEL EST NÔTRE PLAISIR. Donné à Paris le quatriéme jour du mois de Juin, l'An de grace mil ſept cens vingt-trois, & de nôtre Regne le huitiéme.

Signé, Par le Roi, en ſon Conſeil, DE S. HILAIRE.

Il eſt ordonné par l'Edit du Roi, du mois d'Août 1686. & Arreſt de ſon Conſeil, que les Livres dont l'impreſſion ſe permet par Privilege de Sa Majeſté, ne pourront être vendus que par un Libraire ou Imprimeur.

Regiſtré ſur le Regiſtre V. de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, page 270. No. 544. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arreſt du Conſeil du 13. Aouſt 1703. A Paris le 19. Juin 1723.

BALLARD, Syndic.

ARLEQUIN SAUVAGE,

COMEDIE EN TROIS ACTES,

Repreſentée par les Comediens Italiens de S. A. R. Monſeigneur le Duc d'Orleans, Regent.

*Par le Sieur D****



A PARIS,
Chez CHARLES-ESTIENNE HOCHEREAU,
Quay des Auguſtins, près le Pont S. Michel, au Phenix.

M. DCC. XXII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

ACTEURS
de la Comedie.

LELIO, Amant de Flaminia.
MARIO, autre Amant de Flaminia.
PANTALON, pere de Flaminia.
FLAMINIA, Amante de Lelio.
VIOLETTE, Suivante de Flaminia.
ARLEQUIN, Sauvage.
SCAPIN, Valet de Lelio.
UN MARCHAND.
UN PASSANT.
L'HYMEN.
L'AMOUR.
TROUPE d'Amours.
TROUPE de Plaisirs.
TROUPE d'Archers.

La Scene est à Marseille.



ARLEQUIN SAUVAGE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LELIO, SCAPIN.

LELIO.



AS-tu tout préparé pour mon départ ?

SCAPIN.

La Felcuque est arrêtée, & vous pourrez partir demain à l'heure que vous voudrez.

LELIO.

Je prétends que le jour ne me retrouve pas dans Marseille : tous les momens

que je passe loin de Flaminia me semblent des siecles; & je me livrerois avec plaisir à la fureur des tempêtes, si elles me poussoient vers cette Belle avec plus de rapidité.

SCAPIN.

Laissons-là les tempêtes, c'est une voiture trop incommode; l'experience que nous en avons faite dans notre naufrage, ne doit nous laisser aucune tentation pour leur secours. Consultez un peu vôtre Sauvage sur cela.

LELIO.

Il est vrai que sa frayeur étoit grande; & si j'avois pû rire dans le peril où nous étions, je me serois diverti de sa colere, & des injures qu'il me disoit à cause du danger où je l'avois exposé.

SCAPIN.

Il fut pourtant le moins embarassé; dès que le vaisseau fut échoüé, il n'attendit pas la chaloupe pour se sauver, mais il se jetta à la nage, & fut le premier hors de danger, sans s'embarasser de ceux qu'il y laissoit.

LELIO.

A propos d'Arlequin, où l'as-tu laissé?

SCAPIN.

Il est dans l'admiration de tout ce qu'il

voit, & vous ririez de ſon étonnement.

LELIO.

Je l'imagine aſſez : c'eſt pour m'en ménager le plaiſir, que j'ai défendu de l'inſtruire de nos coûtumes. La vivacité de ſon eſprit qui brilloit dans l'ingenuité de ſes réponſes, me firent naître le deſſein de le mener en Europe avec ſon ignorance : je veux voir en lui la nature toute ſimple oppoſée parmi nous aux Loix, aux Arts & aux Sciences ; le contraſte ſans doute ſera ſingulier.

SCAPIN.

Des plus ſinguliers.

LELIO.

Vas tout préparer pour demain ; je vais chercher dans cette campagne un homme avec qui j'ai quelques affaires.

SCENE II.

MARIO, LELIO.

MARIO.

Je commence à croire ſerieuſement, que les mariages ſont écrits dans le Ciel, & qu'il s'acompliſſent ſur la terre. A peine Flaminia eſt dans cette Ville, que je l'aime. Je parle, & ſon pere me l'ac-

corde : voilà mener les choses du bon pied. Mais que vois-je ! N'est-ce pas Lelio ? Oüi, c'est lui-même. Seigneur Lelio ?

LELIO.

Ah ! mon cher ami, est-ce vous ?

MARIO.

Je suis charmé de vous voir ; personne n'a pris plus de part à votre malheur que moi. Pardonnez à mon empressement. Votre naufrage a-t-il été aussi funeste à votre fortune que l'on me l'a écrit d'Espagne ?

LELIO.

J'y devois tout perdre ; mais heureusement j'ai retrouvé ce que j'avois de plus précieux, & ce que j'y ai perdu n'est pas considerable.

MARIO.

Voilà la nouvelle du monde qui pouvoit le plus me flater, & je vous en felicite de tout mon cœur. Mais par quelle avanture êtes-vous dans cette Ville ?

LELIO.

Par l'impatience de voir un objet aimable qui m'appelle en Italie. Je l'aimois avant mon voyage ; le pere me l'avoit accordée, & nous étions sur le point d'être heureux, lorsque je me vis obligé d'aller aux Indes, pour y recueillir une

riche ſucceſſion. Comme je trouvai les choſes en regle, j'y eus bientôt fini mes affaires : je partis : j'ai fait naufrage ſur la côte d'Eſpagne. Après en avoir ramaſſé les débris, & donné ordre à quelques affaires, je me ſuis embarqué ſur un vaiſſeau de cette Ville, pour paſſer d'ici en Italie.

MARIO.

Je ſuis charmé de tout ce que vous me dites. Pour vous rendre confidence pour confidence, je vous dirai que je ſuis amoureux auſſi, & que je vais me marier.

LELIO.

Comme je ſuis perſuadé que vous faites un choix digne de vous, je vous en felicite de tout mon cœur.

MARIO.

La perſonne eſt aimable, riche & d'un bon caractere.

LELIO.

C'eſt tout ce que l'on peut ſouhaiter. Eſt-elle de cette Ville ?

MARIO.

Non, elle eſt Italienne ; c'eſt la fille d'un de mes amis. Des affaires importantes l'ont appellé ici, où il eſt depuis quinze jours avec cette aimable perſonne. Comme il eſt logé chez moi, j'ai eu occaſion de la voir ſouvent : elle m'a plû,

je l'ai dit au pere, il me l'accorde ; voilà en deux mots toute mon histoire.

LELIO.

Je souhaite que la possession de cette charmante personne, & le temps que vous aurez de vous mieux connoître, ne fasse qu'augmenter vos feux.

MARIO.

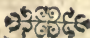
J'espere d'estre heureux avec elle. Mais vous me ferez bien l'honneur d'assister à ma nôce.

LELIO.

Je m'y convierois de moi-même, si je pouvois. Vous aimez, & vous connoissez l'inquietude des amans, lorsqu'ils sont éloignez de ce qu'ils aiment; ainsi je n'ai besoin que de mon amour pour me justifier auprès de vous : j'ai quelques affaires dans cette Ville, ausquelles il faut que je donne ordre, & je parts demain. Adieu, je suis obligé de vous quitter ; j'aurai l'honneur de vous embrasser chez vous avant que de partir.

MARIO.

Je suis fâché de ne pouvoir pas vous arrêter, mais il faut vous laisser libre. Adieu.



SCENE III.

LELIO, ARLEQUIN.

LELIO.

Allons. Mais voilà Arlequin.

ARLEQUIN.

Les sottes gens que ceux de ce Païs : les uns ont de beaux habits qui les rendent fiers ; ils levent la tête comme des Autruches, on les traîne dans des cages, on leur donne à boire & à manger, on les met au lit, on les en retire ; enfin on diroit qu'ils n'ont ni bras ni jambes pour s'en servir.

LELIO.

Le voilà dans les reflexions, il faut que je m'amuse un moment de ses idées. Bon jour, Arlequin.

ARLEQUIN.

Ah ! te voilà : bon jour, mon ami.

LELIO.

A quoi penses-tu donc ?

ARLEQUIN.

Je pense que voici un mauvais Pays, & si tu m'en crois, nous le quitterons bien vîte.

LELIO.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Parce que j'y vois des Sauvages insolens qui commandent aux autres, & s'en font servir, & que les autres, qui sont en plus grand nombre, sont des lâches, qui ont peur, & font le métier des bêtes: je ne veux point vivre avec de telles gens.

LELIO.

Tu loüeras un jour ce que ton ignorance te fait condamner aujourd'hui.

ARLEQUIN.

Je ne sçai; mais vous me paroissez de sots animaux.

LELIO.

Tu nous fais beaucoup d'honneur. Ecoutes, tu n'es plus parmi des Sauvages, qui ne suivent que la nature brute & grossiere, mais parmi des Nations civilisées.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que cela, des Nations civilisées?

LELIO.

Ce sont des hommes qui vivent sous des Loix.

ARLEQUIN.

Sous des Loix. Et quels Sauvages sont ces gens-là.

LELIO.

Ce ne sont point des Sauvages, mais

un ordre puisé dans la raison, pour nous retenir dans nos devoirs, & rendre les hommes sages & honnêtes gens.

ARLEQUIN.

Vous naissez donc fous & coquins dans ce pays?

LELIO.

Pourquoy le penses-tu?

ARLEQUIN.

Il n'est pas bien difficile de le deviner. Si vous avez besoin de Loix pour être sages & honnêtes gens, vous êtes fous & coquins naturellement: cela est clair.

LELIO.

Bon: nous naissons avec nos deffauts comme tous les hommes. La raison seule soûtenuë d'une bonne éducation peut les reformer.

ARLEQUIN.

Vous avez donc de la raison?

LELIO.

Belle demande! Sans doute.

ARLEQUIN.

Et comment est faite votre raison?

LELIO.

Que veux-tu dire?

ARLEQUIN.

Je veux sçavoir ce que c'est que votre raison.

LELIO.

C'eſt une lumiere naturelle, qui nous fait connoître le bien & le mal, & qui nous apprend à faire le bien & à fuir le mal.

ARLEQUIN.

Eh moi-non de ma vie, votre raiſon eſt faite comme la nôtre.

LELIO.

Apparemment, il n'y en a pas deux dans le monde.

ARLEQUIN.

Mais puiſque vous avez de la raiſon, pourquoi avez-vous beſoin de Loix; car ſi la raiſon apprend à faire le bien & à fuir le mal, cela ſuffit, il n'en faut pas davantage.

LELIO.

Tu n'en ſçais pas aſſez pour comprendre l'utilité des Loix : elles nous apprennent à faire un bon uſage de la vie pour nous & pour nos freres; l'éducation que l'on nous donne nous rend plus aimables à leur égard. Si nous leur offrons quelque choſe, nous l'accompagnons de complimens & de politeſſes qui donnent un nouveau prix à la choſe.

ARLEQUIN.

Cela eſt drôle. Fais-moi un peu un compliment, afin que je ſache ce que c'eſt.

LELIO.

Suppoſons que je te veux donner à dîner.

ARLEQUIN.

Fort bien.

LELIO.

Au lieu de te dire groſſierement : Arlequin, viens dîner avec moi ; je te ſaluë poliement, & je te dis : mon cher Arlequin, je vous prie très-humblement de ne faire l'honneur de venir dîner avec moy.

ARLEQUIN.

Mon cher Arlequin, je vous prie très-humblement de me faire l'honneur de venir dîner avec moy. Ah, ah, ah ! la drôle de choſe qu'un compliment !

LELIO.

Vous ne ſerez pas traité auſſi-bien que vous le meritez.

ARLEQUIN.

Cela ne vaut rien, ôtes-le de ton compliment.

LELIO.

Je voudrois bien vous faire meilleure chere.

ARLEQUIN.

Eh-bien! fais-la moi meilleure, & laiſſe tout ce diſcours inutile.

LELIO.

Ce que je te dis n'empêche pas que je ne te faſſe bonne chere ; ce n'eſt que pour te faire comprendre que je t'aime tant, & que mon eſtime pour toi eſt ſi forte, que je ne trouve rien d'aſſez bon pour toy.

ARLEQUIN.

Tu me crois donc bien friand. Allons, je te paſſe le compliment, puiſqu'il n'empêche point que tu ne me faſſe bonne chere ; quoiqu'à te parler franchement, j'aurois bien autant aimé que tu m'euſſe dit ſans façon, que tu me vas bien traiter.

LELIO.

C'eſt-là le moindre avantage que l'éducation produit chez les hommes.

ARLEQUIN.

A te dire la verité, je trouve cet avantage bien petit.

LELIO.

Elle nous rend humains & charitables.

ARLEQUIN.

Bon cela.

LELIO.

Elle nous fait entrer dans les peines d'autruy.

ARLEQUIN.

Bon bon.

LELIO.

Elle nous engage à prévenir leurs besoins.

ARLEQUIN.

Cela eſt excellent.

LELIO.

A proteger l'innocence, à punir les vices. C'eſt par elle que dans ce pays on trouve à ſa porte tout ce que l'on a beſoin, ſans ſe donner la peine de l'aller chercher : on n'a qu'à parler, & ſur le champ on voit cent perſonnes qui courent pour prévenir vos beſoins.

ARLEQUIN.

Quoi ! l'on vous apporte ici tout ce que vous demandez pour vous épargner la peine de l'aller chercher vous-même.

LELIO.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Je ne m'étonne donc plus ſi tu fais ſi bonne chere, & je commence à voir que dans le fond vous ne valez rien, mais que les Loix vous rendent meilleurs & plus heureux que nous; puiſque cela eſt ainſi, je te ſuis bien obligé de m'avoir mené dans ton Pays : pardonne à mon ignorance : tu vois bien qu'à voir tout ce que vous faites, je ne pouvois pas m'imaginer que vous fuſſiez ſi honnêtes gens.

LELIO.

Je le sçay. Retourne au Logis : je te diray le reste une autre fois.

ARLEQUIN.

Ce Pays-cy est original : qui diable auroit jamais deviné qu'il y eut eu des hommes dans le monde qui eussent besoin de Loix pour devenir bons ?

SCENE IV.

PANTALON, FLAMINIA, VIOLETTE, ARLEQUIN.

PANTALON.

Que dites-vous de ce pays-cy, ma fille ?

FLAMINIA.

Qu'il est charmant, mon Pere.

PANTALON.

Aimeriez-vous à y rester ?

FLAMINIA.

Beaucoup, mon Pere.

PANTALON.

Eh-bien, vous y resterez : notre Hôte le Seigneur Mario vous aime, il vous demande en mariage, & je vous ay promise.

FLAMINIA.

Ciel ! que m'apprenez-vous ? Et Lelio ?

PANTALON

PANTALON.

Il le faut oublier ; il a perdu ſon bien par un naufrage, & ſon eſtat ne vous permet plus de penſer à luy, ni luy à vous.

FLAMINIA.

Et qu'importe de ſon eſtat, s'il m'aime toûjours, & s'il eſt toûjours aimable? Il peut avoir perdu ſon bien, mais ſon merite luy reſte.

PANTALON.

C'eſt perdre ſon merite que de perdre ſon bien.

FLAMINIA.

Oüy, pour une autre ame que pour la mienne. Si ſes malheurs ſont vrais, ils me donneront le plaiſir de le retirer des mains de la mauvaiſe fortune, pour luy rendre par celles de l'amour ce que la tempête luy a ravi.

PANTALON.

Conſultez moins votre cœur que votre raiſon ; ce n'eſt que d'elle dont vous avez beſoin aujourd'huy.

FLAMINIA.

Mon cœur & ma raiſon ſont d'accord.

Arlequin pendant cette Scene ſe promene ſur le Theatre, & va donner dans le nez de Pantalon.

SCENE V.

ARLEQUIN, PANTALON, FLAMINIA, VIOLETTE.

ARLEQUIN.

Oh, le plaisant animal ! je n'en ay jamais vû comme celuy là. Ah, ah, ah, la ridicule figure !

PANTALON.

Qui est cet impertinent ?

ARLEQUIN.

Dis-moy, comment appelles-tu cette beste-là ?

FLAMINIA.

Vous estes un insolent, c'est un homme respectable, qui vous fera roüer de coups, si vous n'y prenez garde.

ARLEQUIN.

Luy, un homme : ah, ah, ah, la drôle de figure ! Dis-moy, Barbette, de quelle diable d'espece est-tu donc ? car je n'ay jamais vû d'hommes, ni de bestes faits comme toy.

PANTALON.

Maraut, si tu ne te retires, tu pourras bien avec ta Barbette t'attirer une volée de coups de bâtons.

ARLEQUIN.

Quels diables de gens ſont donc ceux-cy ? ils ſe fâchent de tout : je t'appelle Barbette, parce que tu as une barbe longue, longue.

VIOLETTE.

Ne lui faites point de mal, Monſieur, ne voïez-vous pas que c'eſt un pauvre innocent ?

ARLEQUIN

Elle eſt bonne celle-là ; elle ſçait apparemment mieux les Loix que les autres.

FLAMINIA.

Le pauvre homme a l'eſprit troublé.

ARLEQUIN.

Vous en avez menti ; je ſuis un homme ſage, un ignorant à la verité, un âne, une bête, un ſauvage qui ne connoît point de Loix, mais d'ailleurs un très galand homme, plein d'eſprit & de merite.

FLAMINIA.

Je le crois, mon ami. Cet homme-là me fait peur.

PANTALON.

Un homo ſavio, de ſpirito, un ignorante, un aſino, una beſtia, ma pur homo de grand merito, ah, ah, ah !

FLAMINIA.

Il y a quelque choſe de ſingulier en

luy. Ecoute, mon ami, de quel pays es-tu?

ARLEQUIN.

Moi? je ſuis d'un grand bois où il ne croît que des ignorans comme moi, qui ne ſçavent pas un mot de Loix; mais qui ſont bons naturellement. Ah ah, nous n'avons pas beſoin de leçons nous autres, pour connoiſtre nos devoirs; nous ſommes ſi innocens, que la raiſon ſeule nous ſuffit.

FLAMINIA.

Si cela eſt, vous en ſçavez beaucoup. Mais comment êtes-vous venu ici?

ARLEQUIN.

Je ſuis venu dans un grand canot long, long, pouf, il étoit long comme le diable, nous y étions moi & puis le Capitaine, & puis trois autres Nations que l'on appelle les Matelots, les Soldats & les Officiers.

FLAMINIA.

Sa ſimplicité eſt extrême: c'eſt un Sauvage, comme il le dit, qui ne ſçait rien encore de nos mœurs.

ARLEQUIN.

Oh pour cela pas un mot: tout ce que je ſçai, c'eſt que vous naiſſez fous & coquins, mais que les Loix vous rendent ſages & honnêtes gens. C'eſt le Capitai-

ne qui me l'a apris ; il les ſcait bien lui les Loix. Les ſçais-tu bien auſſi toi ?

FLAMINIA.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Tu es donc de ces honnêtes filles qui offrent aux paſſans ce qui leur fait plaiſir ?

FLAMINIA.

Tu me fais bien de l'honneur.

ARLEQUIN.

Je crois que cette grace-là les ſçait mieux que toi.

FLAMINIA.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Parce qu'elle eſt bonne, & qu'elle n'a pas voulu que tu me fis du mal. Dis-moi, je la trouve jolie, crois-tu qu'elle m'aime ?

FLAMINIA.

Elle vous aimera ſi elle vous trouve aimable : eſſayez. (*à part*) Il faut que je me divertiſſe aux dépens de Violette.

ARLEQUIN.

Elle eſt appetiſſante. Je vous trouve bien aimable, & je n'ai jamais vû de fille qui m'ait plû davantage, en verité.

VIOLETTE.

Vous êtes bien obligeant, Monſieur.

ARLEQUIN.

Je ne ſuis point Monſieur, je m'appelle Arlequin.

VIOLETTE.

Arlequin : que ce nom eſt jo'i !

ARLEQUIN.

Oüi. Et le vôtre eſt-il auſſi joli que vous ? Dites-le moi, je vous en prie.

VIOLETTE.

Je me nomme Violette.

ARLEQUIN.

Violette, le charmant petit nom : il vous convient bien ; vous êtes ſi fleurie, que vous devez être de la race des fleurs.

FLAMINIA.

Comment ! cela eſt dit avec eſprit.

PANTALON.

J'ai entendu dire que les Sauvages parloient toujours par metaphore.

FLAMINIA.

Il eſt fort joli.

ARLEQUIN *à Violette.*

Vous entendez bien, cette fille me trouve joli : me trouvez-vous joli, vous ?

VIOLETTE.

Oüi.

ARLEQUIN.

Vous m'aimez donc ; car on doit aimer ce que l'on trouve joli.

VIOLETTE.

On n'aime pas ſi facilement dans ce pays, il faut bien d'autres choſes.

ARLEQUIN.

Eh que faut-il de plus? Vous verrez que c'eſt encore là un tour des Loix que je n'entends pas; foin de mon ignorance. Ecoutez, je ne ſçai qu'aimer, s'il faut quelque autre choſe pour ſe rendre aimable, aprenez-le moi, & je le ferai.

VIOLETTE.

Il faut dire de jolies choſes, faire des careſſes tendres.

ARLEQUIN.

Pour des careſſes, je ſçai ce que c'eſt, & je vous en ferai tant que vous voudrez. Quant aux jolies choſes, je ne les ſçai pas en verité; mais commençons toujours par les careſſes, en attendant que j'aye apris le reſte.

VIOLETTE.

Non pas cela; il faut au contraire commencer par les jolies choſes, afin de gagner le cœur de ſa Maîtreſſe, & obtenir d'elle la permiſſion de luy faire des careſſes.

ARLEQUIN.

Mais comment diable voulez-vous que je vous les diſe, ces jolies choſes? je

ne les sçai pas : aprenez-les moi, & je vous les dirai.

VIOLETTE.

Ce n'est point à moy à vous les aprendre.

ARLEQUIN.

Eh comment ferai-je donc ?

FLAMINIA.

Le voilà bien embarrassé. Ecoute, dire de jolies choses, c'est loüer la beauté de sa Maîtresse, la comparant avec esprit à ce qu'on voit de plus beau ; lui vanter ses feux & la sincerité de l'amour que l'on sent pour elle.

ARLEQUIN.

Eh ventre de moi, nous en disons donc de jolies choses, lorsque nous sommes dans nos bois. Peste de ma bêtise : écoutez seulement, je vais vous dire les plus jolies choses du monde : écoutez, écoutez bien.

VIOLETTE.

J'écoute.

ARLEQUIN.

Vous êtes plus belle que le plus beau jour ; vos yeux sont comme le Soleil & la Lune lorsqu'ils se levent : votre nez est comme une montagne éclairée de leurs rayons, & votre visage une plaine charmante, où l'on voit naître des fleurs de
tous

tous les côtez. Eh bien ! cela n'eſt-il pas joli ?

VIOLETTE.

Pas trop : je ſerois horrible, ſi j'étois faite comme vous dites-là. Deux grands yeux comme le Soleil & la Lune, un nez comme une montagne, ſi je ferois peur.

ARLEQUIN.

Vous ne trouvez donc pas cela beau.

VIOLETTE.

Non.

ARLEQUIN

Je ne ſçai qu'y faire ; je n'en ſçai pas davantage. Tenez, cela me broüille, donnez-moi le temps d'aprendre ces jolies choſes que je ne ſçai pas ; & en attendant, faiſons l'amour comme on le fait dans les bois, aimons-nous à la Sauvage.

FLAMINIA.

Arlequin a raiſon, Violette ; tu dois faire l'amour à ſa maniere, juſqu'à ce qu'il ſache la tienne.

ARLEQUIN.

Oüi, car ma maniere eſt facile : on la ſçait, celle-là, ſans l'avoir appriſe. Allons, dans mon pays on preſente une allumette aux filles : ſi elles la ſoufflent, c'eſt une marque qu'elles veulent vous accorder leurs faveurs ; ſi elles ne la ſouf-

ſient pas, il faut ſe retirer. Cette methode vaut bien celle de ce pays; elle abrege tous les diſcours inutils.

Il allume une allumette.

PANTALON.

Que dis-tu de la conqueſte de Violette ?

FLAMINIA.

Elle n'eſt pas brillante ; mais elle eſt plus aſſurée que la plûpart de celles dont nos beautez ſe flatent.

Arlequin avec l'allumette.

ARLEQUIN.

Voici une ceremonie ſans compliment qui vaut mieux que toutes celles de ce pays.

Il preſente l'allumette, Violette la souffle.

Ah ! quel plaiſir ! Allons, ne perdons point de tems : Il ne s'agit plus de complimens icy, venez ma belle.

Il l'emporte dans ſes bras.

VIOLETTE.

Ah ! ah ! Monſieur, au ſecours.

PANTALON.

Tout beau, Arlequin, ce n'eſt pas comme cela qu'il faut s'y prendre.

ARLEQUIN.

Pourquoi m'ôtes-tu cette fille ?

PANTALON.

Parce que la violence n'est pas permise.

ARLEQUIN.

Je ne luy fais pas violence, elle le veut bien, puisqu'elle a soufflé mon allumette.

PANTALON.

Tu vois pourtant qu'elle crie.

ARLEQUIN.

Bon, elles font toutes comme cela, il n'y faut pas prendre garde.

FLAMINIA.

On ne va pas si vîte dans ce pays.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que cela me fait ; ne sommes-nous pas convenus de faire l'amour à la sauvage ?

FLAMINIA.

Oüi, mais non pas pour l'allumette, cela feroit tort à Violette.

ARLEQUIN.

Eh pourquoi ? n'est-elle pas la maîtresse de faire ce qui luy fait plaisir, lorsque la chose ne fait mal à personne ?

FLAMINIA.

Non, cela est défendu.

ARLEQUIN.

Vous êtes des foux, de défendre ce qui vous fait plaisir.

FLAMINIA.

Ecoute, ſi tu es ſage, je te donnerai Violette. Tu vois bien cette Maiſon?

ARLEQUIN.

Oüi.

FLAMINIA.

C'eſt là où Violette & moi demeurons, viens nous y voir, & nous t'apprendrons à faire l'amour à la maniere du pays.

ARLEQUIN.

Allons.

FLAMINIA.

Non pas à preſent, tu viendras une autre fois.

ARLEQUIN.

Eh pourquoi pas à preſent?

FLAMINIA.

Parce que Violette a des affaires.

ARLEQUIN.

Mais je n'en ai point moi, d'affaires.

FLAMINIA.

Je le crois; mais Violette en, & tu dois avoir de la complaiſance pour elle.

ARLEQUIN.

Cela eſt-il joli, d'avoir de la complaiſance?

FLAMINIA.

Sans doute, il n'y a rien de plus joli.

ARLEQUIN.

Allez donc faire vos affaires; mais

faites vîte ; car je suis pressé.

VIOLETTE.

Adieu, Arlequin.

Arlequin reste seul.

SCENE VI.

ARLEQUIN, UN MARCHAND.

LE MARCHAND.

Monsieur, voulez-vous acheter quelque chose ?

ARLEQUIN.

Eh.

LE MARCHAND.

Si vous voulez de ma marchandise, voyez.

Il déploye sa boutique.

ARLEQUIN.

Pourquoi me fais-tu voir cela ?

LE MARCHAND.

Afin que vous voyïez s'il y a quelque chose qui vous fasse plaisir.

ARLEQUIN.

Et s'il y a quelque chose qui me fasse plaisir, tu me le donneras.

LE MARCHAND.

Avec joye, je ne demande pas mieux.

ARLEQUIN.

Le Capitaine a raiſon, il ne ment pas d'un mot. Et tu vas donc par le païs porter ces choſes, pour chercher des gens qui les prennent ?

LE MARCHAND.

Oüi, Monſieur, il le faut bien.

ARLEQUIN.

Les bonnes gens ! les bonnes gens ! & la belle choſe que les Loix !

LE MARCHAND.

Voyez donc, Monſieur, ce qu'il vous plaira.

ARLEQUIN.

Cela me paſſe : voyons.

Il regarde avec beaucoup de jeu : il voit le portrait d'une femme, qu'il croit être une femme veritable.

Ah ! qu'eſt-ce que cela ? une femme ? qu'elle eſt petite !

LE MARCHAND.

Elle eſt jolie, n'eſt-ce pas ?

ARLEQUIN *la careſſe.*

Petite ma mour.

Il la careſſe.

Qu'elle eſt gentille ! Mais comment diable l'a-t'on pû faire tenir là ?

LE MARCHAND.

Ah, ah ! vous vous divertiſſez.

ARLEQUIN.

Je ne comprends pas qu'il puiſſe y avoir de ſi petites femmes. Fait-on celles-là comme les autres ?

LE MARCHAND *luy montre un pinceau.*

Voilà avec quoi on les fait.

ARLEQUIN.

Eh comment nommes-tu cela ?

LE MARCHAND.

Un pinceau.

ARLEQUIN.

Ah, ah, ah ! la plaiſante choſe, & les drôles d'inſtrumens que ceux dont on fabrique ici les hommes : ah ! ma foi, ce païs eſt original en toute choſe. Dis-moi, mon ami, t'a-t-on fait auſſi avec un pinceau ?

LE MARCHAND.

Moi ?

ARLEQUIN.

LE MARCHAND.

Moi ! Si l'on m'a fait avec un pinceau ? ah, ah, ah, ah ! Et vous a-t-on fait avec un pinceau ?

ARLEQUIN.

Bon ? je ſuis d'un païs d'ignorans, ignorantiſſimes, où les hommes ſont ſi

bêtes, qu'ils n'en ſçauroient faire d'autres ſans femmes.

LE MARCHAND.

Effectivement, voilà une grande ignorance, nous en ſçavons bien davantage ici, comme vous voyez.

ARLEQUIN.

Le diable m'emporte, ſi j'y comprends rien.

LE MARCHAND.

Allons, Monſieur, voyez ce qui vous fait plaiſir.

ARLEQUIN.

Tout me fait plaiſir.

LE MARCHAND.

Eh bien, prenez tout.

ARLEQUIN.

Mais tu n'auras rien après.

LE MARCHAND.

Tant mieux; un Marchand ne demande pas mieux que de ſe défaire de ſa marchandiſe.

ARLEQUIN.

Tu te nommes donc un Marchand?

LE MARCHAND.

Oüi.

ARLEQUIN.

Je ſuis bien aiſe de ſçavoir le nom d'un ſi bon homme. Donne. Voilà une bonté ſans exemple: le Capitaine eſt trop ai-

mable, de m'avoir conduit chez de si bonnes gens.

Il prend tout.

LE MARCHAND.

Mais combien m'en voulez-vous donner ?

ARLEQUIN.

Moi ? je n'ai rien à te donner, & j'en suis bien fâché ; car je suis naturellement bon, quoique je ne sache pas les Loix.

LE MARCHAND.

Ce n'est pas là mon compte, il me faut cinq cens francs.

ARLEQUIN.

Je veux mourir si j'ai un franc, ni si je sçai seulement ce que c'est.

LE MARCHAND.

Rendez-moi donc ma marchandise.

ARLEQUIN.

Bon, tu veux rire.

LE MARCHAND.

Je ne ris point : rendez ce que vous avez à moi, ou je m'irai plaindre.

ARLEQUIN.

Eh à qui !

LE MARCHAND.

Au Juge.

ARLEQUIN.

Quel animal est-ce que cela ?

LE MARCHAND.

C'est un honnête homme qui fait executer les Loix, & pendre ceux qui y manquent, entendez-vous ?

ARLEQUIN.

Ainsi si tu manquois à la Loi, il te feroit pendre.

LE MARCHAND.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Il feroit fort bien : à ce que je vois, la bonté des gens de ce pays n'est pas volontaire, on les fait estre bons par force.

LE MARCHAND.

Allons, Monsieur, je ne ris pas, payez-moi, ou rendez-moi ma marchandise.

ARLEQUIN.

Je meure, si j'entends rien de ce que tu dis : payez-moi, donnez-moi des francs. Quel diable de galimatias est-ce cela ?

LE MARCHAND.

Ah ! que de raisons.

ARLEQUIN.

Pourquoi te fâches-tu ? tu m'es venu offrir ta marchandise de bonne amitié, je l'ai prise pour te faire plaisir, & à present tu te mets en colere contre moi, fi cela est vilain.

LE MARCHAND.

Vous n'êtes qu'un fripon ; & si vous ne me rendez promptement ce que vous avez à moi, je. . . .

ARLEQUIN.

Hola ho ! Si tu ne t'en vas bien vîte, je t'assommerai.

LE MARCHAND.

Comment, est-ce ainsi que l'on paye les gens ? au voleur.

Il se jette sur Arlequin, qui le charge.

Au secours, misericorde.

ARLEQUIN.

Il faut que j'arrache la chevelure à ce coquin.

Il leve le sabre, & le Marchand abandonne sa perruque en fuyant.

LE MARCHAND.

Ah mon Dieu ! me voilà ruiné.

SCENE VII.

ARLEQUIN *seul.*

Oh, oh ! Qu'est-ce donc que cela ? Cette chevelure n'est point naturelle.. Comment diable, à ce que je vois, les gens d'ici ne sont point tels

qu'ils paroiſſent, & tout eſt emprunté chez eux, la bonté, la ſageſſe, l'eſprit, la chevelure. Ma foi, je commence tout de bon à avoir peur, me voyant obligé de vivre avec de tels animaux : allons trouver le Capitaine, pour ſçavoir de lui ce que c'eſt que tout cela.

Fin du premier Acte.



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN *seul.*

LE Capitaine m'a dit que les gens de ce pays étoient bons, & je les trouve tous méchans comme des diables ; cela viendroit-il de mon ignorance ?

SCENE II.

ARLEQUIN, Troupe D'ARCHERS, LE MARCHAND.

UN ARCHER.

Voila un homme qui ressemble à celui dont on nous a fait le portrait : abordons-le. Bon jour, mon ami.

ARLEQUIN.

Bonjour.

Il tourne autour d'eux, & les regarde.

Voila des Sauvages de mauvaiſe mine.

L'ARCHER.

N'avez-vous point vû paſſer un Marchand ?

ARLEQUIN.

Qui portoit de la marchandiſe pour atraper les paſſans.

L'ARCHER.

Cela peut bien eſtre.

ARLEQUIN.

Un petit vilain homme.

L'ARCHER.

Juſtement.

ARLEQUIN.

Ah, ah ! je l'ai vû ; il m'a joüé un tour du diable.

L'ARCHER.

Voyez ce coquin.

ARLEQUIN.

Il m'a fait, je vous dis, un tour exécrable ; mais il l'a bien payé ; car je n'aime pas que l'on ſe mocque de moi.

L'ARCHER.

Vous avez raiſon. Voyez ſi ce n'eſt pas un fripon : il nous a dit que vous lui aviez pris ſa marchandiſe, & que vous n'avez pas voulu la luy payer.

ARLEQUIN.

Il vous l'a dit ?

L'ARCHER.

Oüi.

ARLEQUIN.

J'en ſuis bien aiſe, il vous a dit la verité. Et vous at-il dit auſſi que je l'ai bien battu ?

L'ARCHER.

Oüi, il nous a rendu compte de tout fort exactement.

ARLEQUIN.

Cela me ſurprend, je ne lui croyois pas tant de bonne foi. Ce coquin m'eſt venu offrir ſa marchandiſe : il m'a tant prié de la prendre, que je l'ai priſe pour luy faire plaiſir : après cela ce belître vouloit que je lui donnaſſe des francs. Si j'en avois eu, je lui en aurois donné de bon cœur ; mais je ne ſçai pas même ce que c'eſt. Il s'eſt fâché parce que je n'avois pas de francs à lui donner, & il vouloit que je lui rendiſſe ſa marchandiſe : cela m'a mis en colere, parce que je voyois qu'il ſe mocquoit de moi ; ainſi je lui ai donné tant de coups de bâton, que je l'aurois aſſommé s'il n'avoit pas pris la fuite.

L'ARCHER.

Fort bien.

ARLEQUIN.

Oh le voilà : écoutes, belître, n'eſt-il

pas vrai que tu es venu m'offrir ta marchandiſe ?

LE MARCHAND.

Oüi : eh-bien que voulez-vous dire ? Meſſieurs, c'eſt-là le voleur.

ARLEQUIN.

Que je l'ai priſe.

LE MARCHAND.

Oüi.

ARLEQUIN.

Q'après cela tu voulois que je te donnaſſe des francs, ou que je te rendiſſe ta marchandiſe.

LE MARCHAND.

Aſſurément, j'en voulois cinq cent francs, & c'étoit ſon prix.

ARLEQUIN.

Ecoutez bien : ne t'ai-je pas dit que je n'avois point de francs ?

LE MARCHAND.

Oüi.

ARLEQUIN.

Ne t'ai-je pas dit auſſi que je ne voulois pas te rendre ta marchandiſe ?

LE MARCHAND.

Ouï.

ARLEQUIN.

Ne n'es-tu pas fâché, parce que je n'avois pas des francs, & que je ne voulois pas te rendre ta marchandiſe ?

LE

LE MARCHAND.

Aſſurément que je me ſuis fâché, n'a-vois-je pas raiſon ?

ARLEQUIN.

Ecoutez bien, écoutez bien, Meſ-ſieurs : ne t'ai-je pas donné à la place des cinq cens francs, cinq cens coups de bâton ?

LE MARCHAND.

Si je l'avois oublié, mes épaules m'en feroient bien ſouvenir.

ARLEQUIN.

Eh-bien, vous voyez que je ne mens pas d'un mot ; je ne le fais pas parler.

L'ARCHER.

Nous le voyons.

LE MARCHAND.

Il ne faut point d'autres preuves, Meſ-ſieurs, que ſa propre confeſſion.

L'ARCHER.

Nous ſommes ſuffiſamment inſtruits, & l'on vous rendra juſtice.

ARLEQUIN *à l'Archer.*

Ecoutez, ce fripon ne ſçait la Loi qu'à moitié : ſçavez-vous ce que je veux faire ?

L'ARCHER.

Que voulez vous faire ?

ARLEQUIN.

Je veux aller trouver le Juge, pour

luy faire donner encore une leçon des Loix.

L'ARCHER.

Vous avez raiſon : venez avec nous, nous allons vous y mener.

ARLEQUIN.

Je ne puis pas à preſent.

L'ARCHER.

Il faut bien que vous le puiſſiez ; car cela eſt neceſſaire.

ARLEQUIN.

Non, vous dis-je, je ne le puis pas en verité, j'ai des affaires.

L'ARCHER.

Vous les ferez une autre fois.

ARLEQUIN.

Oh non, la choſe preſſe ; je ſuis amoureux d'une jolie fille : lorſque je l'aurai vûë, je vous irai trouver, ſi je le puis.

L'ARCHER.

Allons, Monſieur le fripon, vous faites l'innocent ; je vous connois, marchez.

ARLEQUIN.

Que veux donc dire cela ?

L'ARCHER.

Cela veut dire qu'il faut venir en priſon.

ARLEQUIN.

Je n'y veux pas aller moi.

L'ARCHER.

On vous y fera bien aller.

ARLEQUIN.

Si tu me fâches, je prierai le Juge de te donner aussi une leçon des Loix.

L'ARCHER

Marche : il va t'en faire donner une, après laquelle tu n'en auras pas besoin d'autres.

ARLEQUIN.

Je ne veux pas de ses leçons moi ; le Capitaine m'apprendra bien les Loix sans luy.

L'ARCHER.

Il s'y est pris un peu trop tard ; & je te promets que demain à cette heure, tu seras dûëment pendu & étranglé.

ARLEQUIN.

Moi !

L'ARCHER.

Oüi toi

ARLEQUIN.

Eh pourquoi ?

L'ARCHER.

Pour toutes les gentillesses que tu viens de nous raconter.

ARLEQUIN.

Ecoute, si tu me fais mettre en colere, je t'assommerai, toi, & tous les coquins qui te suivent.

L'ARCHER.

Allons, qu'on le saisisse.

Les Archers se jettent sur Arlequin, & l'enlevent malgré sa résistance. Sur ces entrefaites Lelio arrive.

SCENE III.

LELIO, ARLEQUIN, LES ARCHERS, LE MARCHAND.

LELIO.

C'est Arlequin que ces Archers ont pris, il aura fait quelque sotise. Messieurs, où menez-vous cet homme? il m'appartient.

L'ARCHER.

C'est un voleur de grand chemin que nous conduisons en prison, pour avoir volé ce Marchand.

LE MARCHAND.

Oüi, Monsieur, il m'a volé.

ARLEQUIN.

Ah! damné de Capitaine, que le diable te puisse emporter avec tous les honnêtes gens de ton pays, qui viennent poliment vous offrir les choses pour vous atraper, & vous faire ensuite étrangler;

ah ! ſcelerat, ne m'as-tu mené de ſi loin que pour me joüer ce tour ?

LE MARCHAND.

Il fait ainſi l'innocent : je luy ai voulu vendre tantôt ma marchandiſe, il l'a priſe, & puis il faiſoit ſemblant de croire que j'avois voulu la luy donner : il faiſoit le niais, comme s'il n'avoit jamais vû d'argent, & à la fin il ne m'a payé qu'à coups de bâton.

LELIO.

Eh ! Meſſieurs, ce pauvre homme eſt un Sauvage que j'ai mené avec moi : il n'a aucune connoiſſance de nos uſages ; & ce matin pour me divertir de ſon ignorance, je luy ai dit que l'on trouvoit ici toutes les choſes dont on avoit beſoin ſans peine, & qu'il y avoit des gens qui venoient vous les offrir, ſans expliquer que c'eſt pour de l'argent : il a pris ce que je luy ai dit au pied de la lettre, parce qu'il n'en ſçavoit pas davantage ; ainſi je ſuis la cauſe innocente du mal qu'il vous a fait, & je veux le réparer. Dites-moi, Monſieur, ce qu'il a à vous, je vous le payerai.

L'ARCHER.

Si cela eſt ainſi, ce pauvre homme n'a pas tort : payez ſeulement ce Marchand, & ramenez votre Sauvage chez vous.

LE MARCHAND.

Que Monsieur me fasse rendre ma marchandise, je ne demande que cela.

LELIO.

As-tu encore les choses que tu luy as prises ?

ARLEQUIN.

Oüi, je les ai, mais je ne les veux plus, je serois bien fâché d'avoir rien à un belître comme toi. Tiens.

L'ARCHER.

Voilà un procès bientôt fini.

LE MARCHAND.

Nous sommes tous contens, mais vôtre Sauvage ne l'est peut-être pas. Je voudrois bien pour qu'il n'eût rien à me reprocher, luy rendre les coups de bâton qu'il m'a donnez.

ARLEQUIN.

Je ne les veux pas moi: quand je donne quelque chose, c'est de bon cœur.

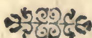
L'ARCHER.

Monsieur, je suis votre serviteur.

Ils s'en vont.

ARLEQUIN.

Allez vous en a tous les diables.



SCENE IV.

LÈLIO, ARLEQUIN *faisant mine au Parterre, sans rien dire, ni regarder son Maître.*

LELIO.

Le voilà bien fâché : je veux me donner la comedie toute entiere : eh-bien, Arlequin, voici un bon pays, & où les gens sont fort aimables, comme tu vois.

Arlequin le regarde sans répondre.

LELIO *continuë.*

Tu ne dis mot : tu devrois bien au moins me remercier, de t'avoir empêché d'être pendu.

ARLEQUIN.

Que le diable t'emporte, toi, tes freres & ton pays.

LELIO.

Eh pourquoi me souhaites-tu un si triste sort ?

ARLEQUIN.

Pour te punir de m'avoir conduit dans un pays civilisé, où la bonté que vous faites semblant d'avoir n'est qu'un piege

ge que vous tendez à la bonne foi de ceux que vous voulez attraper : je vois clairement que tout eſt faux chez vous.

LELIO.

C'eſt que tu ne ſçais pas encore ce qu'il faut ſçavoir pour nous trouver aimables, mais je veux te l'apprendre.

ARLEQUIN.

Tu es un babillard, & c'eſt tout ; mais parle, parle, puiſque tu en as tant d'envie : auſſi-bien je ſuis curieux de voir comment tu t'y prendras, pour me prouver que ce Marchand n'eſt pas un fripon.

LELIO.

Rien n'eſt plus facile. Nous ne vivons point Ici en commun, comme vous faites dans vos forêts : chacun y a ſon bien, & nous ne pouvons uſer que de ce qui nous appartient ; c'eſt pour nous le conſerver que les Loix ſont établies : elles puniſſent ceux qui prennent le bien d'autrui ſans le payer ; & c'eſt pour l'avoir fait que l'on vouloit te pendre.

ARLEQUIN.

Fort bien. Maïs que donne-t'on pour ce que l'on prend ?

LELIO.

De l'argent.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que cela de l'argent ?

LELIO.

En voilà.

ARLEQUIN.

C'est-là de l'argent, c'est drôle.

Il le porte à la dent.

Ahi ! il est dur comme un diable.

LELIO.

On ne le mange pas.

ARLEQUIN.

Qu'en fait-on donc ?

LELIO.

On le donne pour les choses dont on a besoin ; & l'on pourroit presque l'appeller une caution, puisqu'avec cet argent on trouve partout tout ce que l'on veut.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce qu'une caution ?

LELIO.

Lorsqu'un homme a donné une parole, & que l'on ne se fie pas à luy, pour plus grande sûreté on luy demande caution, c'est-à dire un autre homme qui promet de remplir la promesse que celui-là a faite, s'il y manque.

ARLEQUIN.

Fi au diable, éloignes-toi de moi.

LELIO.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Parce que je crains les gens qui ont besoin de caution.

LELIO.

Je n'en ai pas besoin, moi.

ARLEQUIN.

Je n'en sçai rien, & je voudrois caution pour te croire, après toutes les menteries que tu m'as dit. Mais cet argent n'est pas un homme, & par consequent il ne peut donner de paroles ; comment donc peut-il servir de caution ?

LELIO.

Il en sert pourtant, & il vaut mieux que toutes les paroles du monde.

ARLEQUIN.

Votre parole ne vaut donc gueres, & je ne m'étonne plus si tu m'as dit tant de menteries ; mais je n'en serai plus la dupe : & si tu veux que je te croye, donne-moi des cautions.

LELIO.

Je le veux : en voilà.

ARLEQUIN.

Les vilaines gens que ceux avec qui il faut prendre de telles précautions : j'en ai honte pour lui ; mais cela vaut encore mieux que d'être pendu. Parle à present.

LELIO.

Tu vois par ce que je viens de dire,

qu'on n'a rien ici pour rien, & que tout s'y acquiert par échange. Or pour rendre cet échange plus facile, on a inventé l'argent, qui est une marchandise commune & universelle, qui se change contre toutes choses, & avec laquelle on a tout ce que l'on veut.

ARLEQUIN

Quoi! en donnant de ces berloques, on a tout ce dont on a besoin.

LELIO.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Cela me paroît ridicule, puisqu'on ne peut ni le boire, ni le manger.

LELIO.

On ne le boit, ni on ne le mange; mais on trouve avec de quoi boire & de quoi manger.

ARLEQUIN.

Cela est drôle: tes coûtumes ne sont peut-être pas si mauvaises que je les ai cruës. Il ne faut donc que de l'argent pour avoir toutes choses sans soins & sans peines.

LELIO.

Oüi, avec de l'argent on ne manque de rien.

ARLEQUIN.

Je trouve cela fort commode, & bien

inventé. Que ne me le disois-tu d'abord, je n'aurois pas risqué de me faire pendre: aprens-moi donc vîte où l'on donne de cet argent, afin que j'en fasse ma provision.

LELIO.

On n'en donne point.

ARLEQUIN.

Eh-bien, où faut il donc que j'aille en prendre ?

LELIO.

On n'en prend point aussi.

ARLEQUIN.

Aprens-moi donc à le faire.

LELIO.

Encore moins; tu serois pendu si tu avois fait une seule de ces pieces.

ARLEQUIN.

Eh, comment diable en avoir donc? on n'en donne point, on ne peut pas en prendre, il n'est pas permis d'en faire: je n'entends rien à ce galimatias.

LELIO.

Je vais te l'expliquer. Il y a deux sor. de gens parmi nous, les riches & les pauvres. Les riches ont tout l'argent, & les pauvres n'en ont point.

ARLEQUIN.

Fort bien.

LELIO.

Ainsi pour que les pauvres en puissent

avoir, ils ſont obligez de travailler pour les riches, qui leur donnent de cet argent à proportion du travail qu'ils font pour eux.

ARLEQUIN.

Et que font les riches, tandis que les pauvres travaillent pour eux ?

LELIO.

Ils dorment, ils ſe promenent, & paſſent leur vie à ſe divertir & faire bonne chere.

ARLEQUIN.

Cela eſt bien commode pour les riches.

LELIO.

Cette commodité que tu y trouve fait ſouvent tout leur malheur.

ARLEQUIN.

Pourquoi ?

LELIO.

Parce que les richeſſes ne font que multiplier les beſoins des hommes : les pauvres ne travaillent que pour avoir le neceſſaire ; mais les riches travaillent pour le ſuperflu, qui n'a point de bornes chez eux, à cauſe de l'ambition, du luxe, & de la vanité qui les devorent : le travail & l'indigence naiſſent chez eux de leur propre opulence.

ARLEQUIN.

Mais ſi cela eſt ainſi, les riches ſont plus pauvres que les pauvres mêmes, puiſqu'ils manquent de plus de choſes.

LELIO.

Tu as raiſon.

ARLEQUIN.

Ecoutes, veux-tu que je te diſe ce que je penſe des Nations civiliſées ?

LELIO.

Oüi. Qu'en penſes-tu ?

ARLEQUIN.

Il faut que je te diſe la verité, car je n'ai point d'argent à te donner pour caution de ma parole. Je penſe que vous êtes des foux qui croyez être ſages, des ignorans qui croyez être habiles, des pauvres qui croyez eſtre riches, & des eſclaves qui croyez être libres.

LELIO.

Eh pourquoi le penſes-tu ?

ARLEQUIN.

Parce que c'eſt la verité. Vous êtes foux ; car vous cherchez avec beaucoup de ſoins une infinité de choſes inutiles : vous êtes pauvres, parce que vous bornez vos biens dans de l'atgent, ou d'autres diableries, au lieu de joüir ſimplement de la nature comme nous, qui ne voulons rien avoir, afin de joüir plus li-

brement de tout. Vous êtes esclaves de toutes vos possessions, que vous preferez à votre liberté & à vos freres, que vous feriez pendre, s'ils vous avoient pris la plus petite partie de ce qui vous est inutile. Enfin vous êtes des ignorans, parce que vous faites consister votre sagesse à sçavoir les Loix, tandis que vous ne connoissez pas la raison, qui vous apprendroit à vous passer de Loix comme nous.

LELIO.

Tu as raison, mon cher Arlequin, nous sommes des foux, mais des foux réduits à la necessité de l'être.

ARLEQUIN.

Votre plus grande folie est de croire que vous êtes obligez d'être foux.

LELIO.

Mais que veux tu que nous fassions ? il faut du bien ici pour vivre; si l'on n'en a point, il faut travailler pour en avoir, car le pauvre n'a rien pour rien.

ARLEQUIN.

Cela est impertinent. Mais à propos, je n'ai point d'argent moi, & par consequent je suis donc pauvre.

LELIO.

Sans doute que tu l'es.

ARLEQUIN.

Quoi ! je ſerai obligé de travailler comme ces malheureux pour vivre.

LELIO.

Tu n'en dois pas douter.

ARLEQUIN.

Que le diable t'emporte. Pourquoy donc, ſcelerat, m'as-tu tiré de mon païs pour m'apprendre que je ſuis pauvre ? je l'aurois ignoré toute ma vie ſans toi ; je ne connoiſſois dans les forêts ni les richeſſes, ni la pauvreté : j'étois à moi-même mon Roy, mon Maître & mon valet ; & tu m'as cruellement tiré de cet heureux état, pour m'apprendre que je ne ſuis qu'un miſerable & un eſclave. Répons-moi, ſcelerat, homme ſans foi & ſans charite.

Il pleure.

LELIO

Conſoles-toi, mon cher Arlequin, je ſuis riche moi, & je te donnerai tout ce qui te ſera neceſſaire.

ARLEQUIN.

Et moi je ne veux rien recevoir de toi, comme vous ne donnez ici rien pour rien, ne pouvant te donner de l'argent, qui eſt le diable qui vous poſſede tous, tu voudrois que je me donnaſſe moi-même, & que je fûs ton eſclave, comme ces

malheureux qui te servent : je veux être homme, libre, & rien plus. Ramene-moi donc où tu m'as pris, afin que j'aille oublier dans mes forêts qu'il y a des pauvres & des riches dans le monde.

LELIO.

Ne t'allarme point, tu ne seras point mon esclave : tu seras heureux, je t'en donne ma parole.

ARLEQUIN.

Bon ! Belle parole, qui sans caution ne vaut pas cela.

LELIO.

Eh bien, je te donnerai des cautions.

ARLEQUIN.

Allons, malgré le mépris que j'ai pour tes freres, je veux bien demeurer ici pour l'amour de toi, & d'une jolie fille qui se nomme Violette, dont je suis amoureux.

LELIO.

Violette, dis-tu ? la Suivante de Flaminia se nommoit ainsi. Où as-tu vû cette Violette ?

ARLEQUIN.

Là où tu m'as trouvé tantôt.

LELIO

Comment est-elle faite ?

ARLEQUIN.

Ah ! elle est bien belle.

LELIO.

Grande.

ARLEQUIN.

Pas trop.

LELIO.

Brune, ou blonde?

ARLEQUIN.

Blonde.

LELIO.

Etoit-elle ſeule?

ARLEQUIN.

Non; elle étoit avec une autre fille plus maigre qu'elle, mais jolie, & avec un homme fait, ah! ſi tu le voyois, tu creverois de rire: il a une robe noire & du rouge deſſous, un couteau à ſa ceinture, & une barbe, longue, longue & pointuë: ah, ah, ah! je n'ai jamais vû une figure ſi ridicule.

LELIO.

C'eſt aſſurément Pantalon, voilà ſon portrait, & Flaminia eſt avec luy. Par quelle avanture ſe trouveroit-elle à Marſeille. Mais quoi! Mario m'a dit qu'il ſe marioit avec une Italienne arrivée ici depuis quinze jours. Ciel! éloigne de moi les maux que je crains. Il faut que j'approfondiſſe cette avanture, & que je revoye Mario.

ARLEQUIN.

Que dis-tu là ?

LELIO.

Rien.

ARLEQUIN.

Violette avoit souflé mon allumette ; mais on n'a pas voulu que je l'aye menée avec moi, parce qu'on dit qu'auparavant il faut que j'apprenne à luy dire de jolies choses, ponr obtenir la liberté de luy faire des caresses ; car c'est comme cela qu'on fait l'amour ici, n'est-ce pas ?

LELIO.

Oüi. L'ingrate me trahiroit-elle.

ARLEQUIN.

Eh tu parles tout seul.

LELIO.

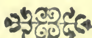
Oüi, oüi.

ARLEQUIN.

Oüi, oüi. Il est fou. Tu m'apprendras ces jolies choses.

LELIO.

Oüi tantôt. Je suis dans une agitation où je ne me possede pas : il faut que j'aille trouver Mario. Mais le voici fort à propos.



SCENE V.

MARIO, LELIO, ARLEQUIN.

MARIO.

Je vous rencontre heureusement.

LELIO.

J'allois chez vous de ee pas : la précipitation avec laquelle je vous ai quitté tantôt, ne m'a pas permis de m'informer plus particulierement des choses qui vous touchent : puisque je vous trouve, pardonnez quelque chose à ma curiosité : votre Epouse est Italienne, dites-vous.

MARIO.

Oüi.

LELIO.

Puis-je vous demander de quel endroit?

MARIO.

De Venise.

LELIO.

Je connois cette Ville. Quelle est sa famille ?

MARIO.

C'est la fille d'un riche Negociant de ce Païs-là.

LELIO.

Son nom.

MARIO.

Il ſe nomme Pantalon, & elle Flaminia.

LELIO.

Ah Ciel !

MARIO.

D'où vient cette ſurpriſe. La connoiſſez-vous ?

LELIO.

Oüi.

MARIO.

N'eſt elle pas une fille bien eſtimable ?

LELIO.

Elle a tout ce qui peut engager un honnête homme ; mais ce qui va vous ſurprendre, cette Flaminia eſt la même perſonne que j'allois chercher.

MARIO.

Vous !

LELIO.

Oüi moi : vous pouvez juger par la paſſion que je vous ai fait voir pour elle, quelles doivent être à preſent mes ſentimens. Je l'aime. Que dis-je ! Je l'adore, & je perdrai la vie, plûtôt que de ſouffrir qu'un autre me l'enléve.

MARIO.

Vous me ſurprenez, & je ne m'atten-

dois pas de trouver en vous un rival.

LELIO.

Je m'attendois encore moins d'en voir un en vous, c'est le coup le plus funeste qui pouvoit me fraper; mais enfin l'amitié se tait dans les cœurs où l'amour regne. Seigneur Mario, prenez votre parti; il me faut ceder Flaminia, ou me la disputer par les armes.

MARIO.

Je ne m'attendois pas que nôtre entrevûë dût finir par un combat; mais puisque vous le voulez, Flaminia vaut bien un ami: si vous l'avez, vous ne l'aurez dumoins qu'après m'avoir vaincu.

Ils mettent l'épée à la main.

ARLEQUIN.

Hola ai! que faites-vous?

Il se jette entre eux.

LELIO.

Ote-toi de là.

MARIO.

Je te passe mon épée à travers le corps, si tu ne t'éloignes.

ARLEQUIN.

Et moi je vous assommerai tous les deux. ah! les bons amis qui s'embrassent, & après ils se veulent tuer.

LELIO.

Laisse-nous libres, nous avons nos raisons.

ARLEQUIN.

Et quelles raisons, je les veux sçavoir.

LELIO.

Il faut s'en défaire, nous vuiderons notre differend ensuite. Nous sommes tous les deux amoureux de la même fille, & c'est pour sçavoir à qui elle sera que nous nous battons.

ARLEQUIN.

Eh-bien, que ne courez-vous tous les deux l'allumette avec elle, l'un n'empêche pas l'autre.

LELIO.

Mais nous voulons l'épouser.

ARLEQUIN.

Ah, ah ! je ne sçavois pas cela : effectivement, vous ne pouvez pas l'épouser tous les deux.

MARIO.

Et c'est pour sçavoir qui l'épousera que nous nous battons. Ote-toi de là.

ARLEQUIN.

Ah les sottes gens ! Mais dites-moi, celui qui tuera l'autre, épousera donc cette fille ?

MARIO.

Oüi.

ARLEQUIN.

Oüi : & sçavez-vous si elle le voudra ? elle aime l'un ou l'autre ; ainsi il faut lui demander avant que de vous battre celui qu'elle veut que l'on tuë.

LELIO.

Mais.

ARLEQUIN.

Mais, mais. Oüi, bête que tu es ; car si c'est lui qu'elle aime, & que tu le tuë, elle te haïra davantage, & ne te voudra pas.

MARIO.

Seigneur Lelio, je crois qu'il a raison.

LELIO.

Il n'a peut-être pas tant de tort.

ARLEQUIN.

Tenez, vous êtes deux ânes, au lieu de vous battre, allez trouver cette fille, & demandez lui celui qu'elle veut : celui-là l'épousera, & l'autre ira en chercher une autre, sans se fâcher mal à-propos contre un homme qui ne lui fait point de tort, puisqu'il a autant de raison de vouloir cette fille que lui, & que ce n'est pas sa faute si elle l'aime davantage.

LELIO.

Arlequin n'est qu'un Sauvage ; mais sa raison toute simple lui suggere un conseil digne de sortir de la bouche des plus

sages.

ſages. Voulez-vous que nous le ſuivions ?

MARIO.

Nous ſerions plus Sauvages que lui, ſi nous refuſions de nous y rendre; mais convenons de nos faits auparavant. Si Flaminia vous a oublié, & ſi elle me préfere à vous, vous ne me la diſputerez plus.

LELIO.

J'en ſerois bien fâché. Pour peu même que ſon cœur balance, je m'éloigne d'elle, pour ne la revoir de ma vie.

MARIO.

Et moi je vous declare, que ſi elle vous aime encore, je renonce à elle.

LELIO.

Vous a-t-elle marqué de l'amour ?

MARIO

Elle vit d'une maniere avec moi à pouvoir me faire eſperer : le peu de temps que je l'ai vûë, ne m'a pas permis encore de connoître ſon cœur; mais ſon pere m'aſſure de ſon obéïſſance, & j'ai lieu de croire qu'il connoît ſes diſpoſitions. Vous, vous a-t-elle aimé ?

LELIO.

L'ingrate au moins me le diſoit, & ſon pere approuvoit mes feux : apparemment que les bruits qui ont couru de mes pertes l'ont fait changer : je le pardonne

à son ame interessée ; mais si Flaminia a esté capable du même sentiment, je n'en veux plus entendre parler. Ne perdons plus inutilement le temps ; il faut éclaircir la chose.

MARIO.

Mais si vous paroissez, & que votre presence dissipe les bruits de votre malheur, l'interest qui vous estoit contraire estant rempli par votre fortune, Flaminia peut sentir renaistre sa tendresse pour vous par le seul objet de son interest.

LELIO.

Non, je n'en veux point, si sa flamme n'est aussi pure & aussi desinteressée que la mienne.

MARIO.

Faisons-la donc expliquer sans paroître ni l'un ni l'autre, afin que son cœur agisse avec plus de liberté.

LELIO.

Je le veux : il ne s'agit que d'en trouver le moyen.

MARIO.

Il est tout trouvé : je dois donner ce soir un fête à Flaminia, & je vais là disposer pour notre dessein. Nous y paroîtrons sous des habits déguisez, & par un moyen que j'imagine nous la ferons expliquer avant que de nous découvrir.

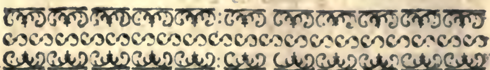
LELIO

Rien n'eſt mieux penſé : allons tout préparer ; & toy, mon cher Arlequin, viens avec nous, nous t'avons obligation d'eſtre devenus plus ſages.

ARLEQUIN.

C'eſt-là du compliment, mais celui-ci vaut mieux que celuy que tu m'as fait tantôt.

Fin du ſecond Acte.



ACTE TROISIÉME.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN *seul, en Petit Maître.*

ME voilà drôlement beau ; une chevelure empruntée, un habit beau à la verité ; mais qu'eſt-ce que tout cela a de commun avec moi, puiſque ces beautez ne ſont pas les miennes ? Cependant avec ce harnois on veut que je ſois plus beau : ah, ah, ah ! le Capitaine eſt fou ; il trouve des impertinences de fort belles choſes. Ce pauvre garçon a l'eſprit gâté par les Loix de ce païs ; j'en ſuis faché, car dans le fond il eſt bon homme.



SCENE II.

ARLEQUIN, UN PASSANT.

LE PASSANT.

Dans le malheur qui m'accable, la solitude eſt ma plus grande reſſource : je puis du moins m'y plaindre avec liberté de l'injuſtice des hommes.

ARLEQUIN.

Cet homme-là eſt fâché.

LE PASSANT.

Heureux mille fois les Sauvages ! qui ſuivent ſimplement les Loix de la nature, & qui n'ont jamais connu Cujas ni Bartolle.

ARLEQUIN.

Oh, oh ! voilà un homme raiſonnable. Tu as raiſon, mon ami ; vous êtes tous des belîtres dans ce païs.

LE PASSANT.

A qui en veut ce drôle-là ?

ARLEQUIN.

Dis-moi la verité : je gage qu'on t'a voulu pendre.

LE PASSANT.

Vous êtes un ſot, on ne pend pas des gens de ma ſorte.

ARLEQUIN.

Pardi tu me la donne belle : on en pend qui valent mieux ; & ſans aller plus loin, ſçais-tu bien que j'ai failli à être branché moi, il n'y a qu'un moment.

LE PASSANT.

Vous !

ARLEQUIN.

Oüi, moi-même, en propre perſonne.

LE PASSANT.

On avoit apparemment de bonnes raiſons pour cela.

ARLEQUIN.

On n'avoit que des raiſons de ton païs, c'eſt-à-dire des impertinences. Un coquin de Marchand eſt venu m'offrir ſa marchandiſe : moi je l'ai priſe de bonne amitié ; il vouloit enſuite que je lui donnaſſe de l'argent. Je n'en avois point : il s'eſt fâché & moi auſſi, & pour le punir je l'ai payé à bons coups de bâton. Voilà toutes les raiſons que l'on avoit : cependant ce fripon en eſt allé chercher d'autres pour m'étrangler ; & mon affaire étoit faite, ſi le Capitaine ne m'eût tiré de leurs mains.

LE PASSANT.

Il ne me manquoit plus que cette rencontre, un voleur de grand chemin qui a ſa bande & ſon Capitaine dans le voiſinage.

ARLEQUIN.

Que dis-tu là ?

LE PASSANT.

Je dis que ce Marchand a tort.

ARLEQUIN.

Sans doute, c'eſt un faquin.

LE PASSANT.

Aſſurément, & vous avez raiſon d'être en colere ; car c'eſt une affaire ſerieuſe que d'être pendu.

ARLEQUIN.

Comment morbleu, des plus ſerieuſes ; & quand j'y ſonge, j'entre dans une colere que je ne me poſſede pas.

LE PASSANT.

Il faut prendre garde de ne plus vous y expoſer. Adieu, Monſieur.

ARLEQUIN.

Où vas-tu ?

LE PASSANT.

Je vais joindre ma compagnie qui n'eſt pas loin d'ici.

ARLEQUIN.

Non, je veux que tu demeure : je ſuis bien aiſe de cauſer avec toi.

LE PASSANT.

Je n'ai pas le temps.

ARLEQUIN.

Il faut le prendre, je le veux moi.

LE PASSANT.

Je ſerai bienheureux ſi j'en ſuis quitte pour la bourſe.

ARLEQUIN

Dis-moi, es-tu honnête homme ?

LE PASSANT.

J'en fais profeſſion.

ARLEQUIN.

Et comment veux-tu que je te croye, ſi tu ne me donne pas des cautions ; car vous en avez tous beſoin dans ce païs : allons, donne-m'en, & après nous cauſerons.

LE PASSANT.

Où voulez-vous que je les prenne ?

ARLEQUIN.

Foüille dans ta poche, c'eſt là où vous les mettez.

LE PASSANT.

La choſe n'eſt plus éqnivoque : tâchons d'en ſortir à meilleur marché que nous pourrons. Je vois bien, Monſieur, ce que vous ſouhaitez : voilà ma bourſe, c'eſt tout mon bien.

ARLEQUIN.

Si quelqu'un m'en demandoit autant,

je le tuërois ; car je ſuis honnête homme moi, & qui n'eſt pas ſujet à caution.

LE PASSANT.

Je le vois bien, Monſieur. Adieu.

ARLEQUIN.

Arrête.

LE PASSANT.

Encore. Ciel ! tirez-moi de ce pas.

ARLEQUIN.

Je ſuis fâché d'en agir ainſi avec tôi, parce que tu me parois bon homme, & que tu eſtime les Sauvages.

LE PASSANT.

Plût au Ciel que je fûſſe né parmi eux, je ne ſerois pas expoſé à tous les maux qui me ſuivent.

ARLEQUIN.

Voilà tes cautions : je te crois honnête homme ſur ta parole, puiſque tu voudrois être Sauvage.

LE PASSANT.

Mais, Monſieur.

ARLEQUIN.

Sçais-tu bien que je ſuis un Sauvage moi.

LE PASSANT.

Vous.

ARLEQUIN.

Oüi. Je ſuis arrivé aujourd'hui dans ton pays, & depuis que j'y ſuis ; j'y ai

vû plus d'impertinences, que je n'en aurois appris en mille ans dans nos forêts.

LE PASSANT.

Je le crois. Dieu soit loüé, je respire.

ARLEQUIN.

Dis-moi donc ce qui te fâche.

LE PASSANT.

C'est la perte d'un procès.

ARLEQUIN.

Quelle bête est-ce là, un procès!

LE PASSANT.

Ce n'est point une bête, mais une affaire que j'avois avec un homme.

ARLEQUIN.

Et comment est faite cette affaire?

LE PASSANT.

Mais elle est faite comme un procès. Me voilà fort embarrassé pour lui faire comprendre ce que c'est qu'un procès. Sçavez-vous que nous avons des Loix dans ce païs?

ARLEQUIN.

Oüi.

LE PASSANT.

Ces Loix sont administrez par des gens sages & éclairez.

ARLEQUIN.

Que l'on appelle des Juges, n'est-ce pas?

LE PASSANT.

Oüi. Or si quelqu'un prend votre bien, vous le faites citer devant ces Juges, qui examinent vos raisons & les siennes pour vous juger ; & l'on nomme cela un procès.

ARLEQUIN.

Je comprends à present ce que c'est.

LE PASSANT.

Il y a dix ans que j'intentai un procès à un homme qui me devoit cinq cens francs ; & je viens de le perdre, après avoir essuyé trente Jugemens differens.

ARLEQUIN.

Et pourquoi donner trente Jugemens pour une seule affaire ?

LE PASSANT.

A cause des incidens que la chicane fait naître.

ARLEQUIN.

La chicane ? Qu'est-ce que cela ?

LE PASSANT.

C'est un art que l'on a inventé pour embroüiller les affaires les plus claires, qui deviennent incomprehensibles, lors qu'un Avocat & un Procureur y ont travaillé six mois.

ARLEQUIN.

Et qu'est-ce qu'un Avocat & un Procureur ?

LE PASSANT.

Ce sont des personnes instruites des Loix & de la formalité.

ARLEQUIN.

De la formalité. Je ne sçai pas ce que c'est.

LE PASSANT.

C'est la forme & l'ordre dans lequel on doit presenter les affaires aux Juges pour éviter les surprises.

ARLEQUIN

C'est bon cela ; ainsi avec cette forme on ne craint plus de surprise.

LE PASSANT.

Au contraire, c'est cette même forme qui y donne lieu.

ARLEQUIN.

Et pourquoi ?

LE PASSANT.

Parce que c'est d'elle que la chicane emprunte toutes ses forces pour embroüiller les affaires.

ARLEQUIN.

Mais puisque les Juges sont des gens établis pour rendre justice, pourquoi n'empêchent-ils pas la chicanne ?

LE PASSANT.

Ils ne le peuvent pas ; parce que la chicane n'est qu'un détour pris dans la Loy, & auquel la forme que l'on a établie pour éviter la surprise a donné lieu.

ARLEQUIN.

Il faut donc que cette Loy & cette forforme soient aussi embroüillées que votre raison. Mais dis-moi, puisque les Juges n'ont pas le pouvoir d'empêcher cette injustice, & que vous sçavez que ces Avocats & ces Procureurs embroüillent vos affaires, pourquoi êtes-vous si sots que de les y laisser mettre le nez ? Par la mort, si j'avois un procès, & que ces drôles-là y voulussent toucher seulement du bout du doit, je les assommerois.

LE PASSANT.

Il n'est pas possible de s'en passer; ce sont des gens établis par les Loix, par le ministere desquels les affaires doivent être portées devant les Juges ; car il ne vous est pas permis de plaider votre cause vous même.

ARLEQUIN.

Et pourquoi ne m'est-il pas permis ?

LE PASSANT.

Parce que vous n'avez pas étudié les Loix, & que vous ne sçavez pas la formalité.

ARLEQUIN.

Quoi ! parce que je ne sçai pas l'art d'embroüiller mon affaire, je ne puis pas la plaider ?

LE PASSANT.

Non.

ARLEQUIN.

Ecoute, je pourrois bien te casser la tête pour prix de ton impudence; est-ce parce que je t'ai rendu tes cautions que tu veux te mocquer de moi ?

LE PASSANT.

Je ne me mocque point, je ne vous dis que trop la verité: les Loix sont sages, les Juges éclairez & honnêtes gens; mais la malice des hommes qui abusent de tout, se sert de l'autorité de la Justice pour soûtenir l'iniquité. Comme il faut continuellement de l'argent, les pauvres ne peuvent faire valoir leurs droits, & les autres s'épuisent.

ARLEQUIN.

Quoi! vous donnez de l'argent.

LE PASSANT.

Sans doute, il le faut toûjours avoir à la main; sans quoi Themis est sourde, & rien ne va.

ARLEQUIN.

Les gens de ce pays ont le diable au corps pour faire argent de tout; ils vendent jusqu'à la justice.

LE PASSANT.

On la donne quant au fond; mais la forme coûte bien cher; & la forme chez nous emporte toûjours le fond: je me suis

épuisé pour soûtenir mon procès ; & je le perds aujourd'hui parce que la forme me manque.

ARLEQUIN.

Et cela te fâche.

LE PASSANT.

Belle demande !

ARLEQUIN.

Pardi tu es un grand sot ; tu dois en être bien aise.

LE PASSANT.

Pourquoi !

ARLEQUIN.

Parce que tu t'es défait d'une mauvaise chose, que tu serois bien aise d'avoir perdu il y a dix ans : pour moi je t'assure que si j'avois un tel meuble, je l'aurois bientôt jetté dans la riviere. Mais à propos, ne m'as-tu pas dit que ton procès étoit de cinq cens francs ?

LE PASSANT.

Oüi.

ARLEQUIN.

Je suis bien fâché que tu l'aye perdu ; si tu l'avois encore, je te prierois de me le donner, j'irois chercher mon fripon de Marchand, qui vouloit cinq cens francs de sa marchandise, & je lui donnerois ton procès en payement, pour le punir de la piece qu'il m'a faite.

ARLEQUIN LE PASSANT.

Vous ne pourriez mieux vous venger. Vos reflexions charment mes ennuis, & je ſuis bien fâché que mes affaires m'empêchent de joüir plus longtems du plaiſir de votre converſation. Adieu, Monſieur, puiſſiez-vous toûjours conſerver cette innocence & cette ſimplicité.

ARLEQUIN.

Adieu. Si tu es ſage, n'aye plus de procès.

SCENE III.

ARLEQUIN *ſeul.*

C'eſt une déteſtable choſe qu'un procès : j'ai peur d'en trouver quelqu'un ſous mes pas ; mais c'eſt les biens qui en ſont la cauſe. Oh, oh! j'attraperai bien la chicane & la formalité : je n'aurai rien ; ainſi il n'y aura point d'Avocat ni de Procureur qui veüillent ſe donner la peine d'embroüiller mes affaires.



SCENE IV.

FLAMINIA, VIOLETTE, ARLEQUIN.

FLAMINIA.

Voilà notre Sauvage. Où a-t-il pris cet équipage ?

VIOLETTE.

Bonjour, Arlequin.

ARLEQUIN.

Ah ! bonjour, violette.

VIOLETTE.

Vous êtes bien beau.

ARLEQUIN.

Vous me trouvez donc beau comme cela ?

VIOLETTE.

Aſſurément.

ARLEQUIN.

J'en ſuis bien aiſe. (*à part*) Si la tête n'a pas tourné aux gens de ce pays, je ne ſuis qu'une bête.

FLAMINIA.

Tu trouve donc extraordinaire que l'on te trouve mieux comme cela.

ARLEQUIN.
Je trouve fort plaisant de me voir si beau, sans qu'il y aille rien du mien.
FLAMINIA.
Ainsi tu te mocque de Violette, de dire que tu es beau.
ARLEQUIN.
Je ne me mocque pas de Violette, parce que je suis bien aise qu'elle me trouve beau; mais je ris de la folie du Capitaine, qui m'a dit des choses impertinentes, qu'il veut me faire croire. Par exemple il m'a dit, ah, ah, ah, ah!
FLAMINIA.
Et bien, que t'a-t-il dit?
ARLEQUIN.
Il m'a dit que les jolis gens de ce pays étoient faits comme me voilà. ah, ah, ah!
FLAMINIA.
Je ne puis m'empêcher d'en rire aussi.
ARLEQUIN.
Il m'a dit encore, que c'étoient les beaux habits qui faisoient que l'on recevoit bien les gens; que l'on avoit honte d'aller avec ceux qui n'étoient pas bien propres: ah, ah, ah! il me croit assez simple pour y ajoûter foy.
FLAMINIA.
Cela est pourtant bien vrai, & les plus honnêtes gens donnent dans ce travers

comme les autres : il ſemble qu'un bel habit augmente le merite.

ARLEQUIN.

Il n'y a pas un Sauvage, pour bête qu'il fût ; qui ne crevât de rire, s'il ſçavoit qu'il y a d'honnêtes gens dans le monde, qui jugent du merite des hommes par les habits.

FLAMINIA.

Ils auroient raiſon.

ARLEQUIN *à Violette.*

Je ſuis donc beau, comme vous voyez, & tout cela pour vous plaire.

VIOLETTE.

Je vous ſuis bien obligée de vos ſoins.

ARLEQUIN.

Ah, ah ! ce n'eſt pas là tout, & le Capitaine m'a auſſi appris les grimaces & les contorſions qu'il faut faire ſous cet habit. Tenez, voyez ſi je fais bien.

Il contrefait le Petit Maître.

FLAMINIA.

Aſſurément, voilà un drole d'original.

VIOLETTE.

Eſt-ce là tout ce que le Capitaine t'a appris ?

ARLEQUIN.

Oh que non : il m'a encore appris à dire de jolies choſes : écoutez. Mademoiſelle, je rends grace à mon heureuſe étoile qui m'a m'a tiré des forêts de l'Ameri-

que pour.... pour..... des forêts de l'Amerique pour....

VIOLETTE.

Eh-bien. Pour...

ARLEQUIN.

Pour ne rien dire du tout. Foin de ma memoire, j'ai oublié tout ce que j'avois appris.

VIOLETTE.

J'en suis bien fâchée, car cela étoit bien beau.

ARLEQUIN.

Eh comment ferai-je donc ?

VIOLETTE.

Je n'en sçai rien en verité.

ARLEQUIN.

Vous verrez que je serai obligé de m'en aller sans vous rien dire.

VIOLETTE.

Quoi ! vous ne sçavez pas me dire que vous m'aimez.

ARLEQUIN.

Je vous le dirois bien dans les bois, mais ici je suis bête comme un cheval.

FLAMINIA.

Il est trop plaisant. Crois-moi, Arlequin, laisse là ces jolies choses, & dis-luy seulement ce que tu pense, cela vaudra encore mieux.

ARLEQUIN.

Vous avez raiſon, & je l'aime mieux auſſi; car j'ai trouvé dans le compliment que j'ai oublié des choſes que je ne penſois pas. Par exemple, il y avoit que je voudrois mourir pour elle, & cela n'eſt pas vrai; ainſi j'étois faché de le dire à Violette, de crainte de la tromper, & cela fait fait que je ne ſuis pas ſi faché de l'avoir oublié.

FLAMINIA.

Tu viens de dire là de plus jolies choſes que toutes celles que l'on pourroit t'apprendre, & Violette en doit être fort contente.

VIOLETTE.

Je le ſuis auſſi beaucoup.

ARLEQUIN.

Je puis donc vous épouſer ſans plus de ceremonies.

FLAMINIA.

Il faut avoir du bien pour cela: es-tu riche?

ARLEQUIN.

Non, je ſuis pauvre, à ce que le Capitaine m'a dit; car je n'en ſçavois rien.

FLAMINIA.

Tant pis: mon pere de qui Violette dépend, ne voudra pas te la donner ſi tu es pauvre.

ARLEQUIN.

Comment faire donc? écoute, je suis pauvre à la verité, mais je ne vais rien faire, & pour tout le bien du monde je n'irois pas d'ici là: cela n'est-il pas bon pour le mariage.

FLAMINIA.

Non assurément: de quoi nourriras-tu ta femme..

ARLEQUIN.

Je partagerai avec elle ce que le Capitaine me donnera.

FLAMINIA.

Mais de quoi l'habilleras-tu, si tu n'as point d'argent, & si tu n'en veux pas gagner.

ARLEQUIN.

Te voilà bien embarrassée: elle ira toute nuë.

VIOLETTE.

Fi donc.

ARLEQUIN.

Eh-bien je te donnerai mes habits, & j'irai nud moi.

FLAMINIA.

Cela n'est pas permis ici, & l'on te mettroit aux Petites Maisons.

ARLEQUIN.

Tant mieux, je les aime mieux que les

grandes, où je me perds toûjours, & cela m'ennuie.

FLAMINIA.

Oüi; mais les Petites Maiſons ſont des endroits où l'on ne met que les foux.

ARLEQUIN.

C'eſt bien plûtôt dans les grandes que vous les mettez : n'y a-t-il pas de la folie de bâtir un vilage entier pour une ſeule perſonne?

FLAMINIA.

Tu as raiſon ; mais avec tout cela, on ne te donnera pas Violette ſi tu n'as rien.

ARLEQUIN.

Ah! les vilaines gens que ceux de ton païs : écoute, Violette, m'aimes-tu?

VIOLETTE.

Oüi.

ARLEQUIN.

Eh-bien, viens-t'en avec moi, je te menerai dans un païs où nous n'aurons pas beſoin d'argent pour être heureux, ni de Loix pour être ſages : notre amitié ſera tout notre bien, & la raiſon toute notre Loy : nous ne dirons pas de jôlies choſes, mais nous en ferons.

FLAMINIA.

J'aime trop Violette pour la laiſſer aller ; mais ne te mets pas en peine : je

n'aime pas le bien moi, & je ferai en ſorte que l'on te donne Violette malgré ta pauvreté.

ARLEQUIN.

Me le promettez-vous ?

FLAMINIA.

Oüi.

ARLEQUIN.

Es-tu ſujette à caution comme les autres ?

FLAMINIA.

Non, tu peux te fier à ma parole.

ARLEQUIN.

Je le crois, puiſque tu n'aime pas le bien ; car il n'y a que ceux qui préferent l'argent à leurs amis qui ayent beſoin de cautions.

Violette laiſſe tomber un miroir qu'Arlequin ramaſſe. Il s'y voit, & croit d'abord que c'eſt encore un portrait.

Ah, ah ! tu porte auſſi des hommes en poche ; il eſt bien joli celui-là, il remuë.

Arlequin diverti par les mouvements de l'homme qu'il croit voir, fait cent poſtures bizares.

ah, ah, ah ! ce drôle-là eſt boufon.

Il continuë à faire des grimaces.

Pardy voilà un plaiſant original, regarde un peu, Violette, il ſe moque de moi.

Violette

Violette regarde, & Arlequin surpris de la voir dans le miroir; marque son étonnement dans tous ses mouvemens.

Oh! est-ce que tu es double? te voilà dans deux endroits tout à la fois.

VIOLETTE.

C'est ma figure.

ARLEQUIN.

Mais comment diable estelle venuë là?

VIOLETTE.

Ah, ah, ah, ah!

ARLEQUIN.

Regarde, regarde, elle rit aussi, ah, ah, ah! & cet autre aussi: ah, ah, ah!

Violette & Arlequin rient, & les ris d'Arlequin augmentent à mesure qu'il se voit rire.

Pardy voilà les plus drôles de corps que j'aye vû; ils font tout comme nous. Baisons-nous un peu, pour voir s'ils se baiseront aussi.

Il la baise.

FLAMINIA.

Voilà une plaisante scene.

ARLEQUIN.

Vois, vois, comme ils se baisent! ah, ah, ah!

Il regarde derriere le miroir, pour voir où ils sont.

FLAMINIA.

Que cherches-tu ?

ARLEQUIN.

L'endroit où ces gens-là sont : il est aussi grand que celui-ci, & cependant je ne puis voir sa place.

Il regarde encore dans le miroir, & n'y voyant plus Violette :

ah ! & où diable est allée cette fille qui te ressembloit ?

FLAMINIA.

Je veux t'expliquer la chose. On nomme cela un miroir : c'est un secret que nous avons pour nous voir ; car ce que tu vois n'est que ton image que cette glace reflêchit : & il en fait de même de toutes les choses qui lui sont presentées.

ARLEQUIN.

Voilà un fort beau secret : mais dis-moi, puisque vous sçavez faire de ces miroirs, que n'en faites-vous qui representent votre ame & ce que vous pensez, ceux-là vaudroient bien mieux ; car je pourrois voir dedans si Violette ne me trompe pas, lorsqu'elle me dit qu'elle m'aime.

FLAMINIA.

Effectivement, de tels miroirs seroient beaucoup plus utiles.

ARLEQUIN.

Sans doute, & ſi j'en avois eu un lorſque mon fripon de Marchand eſt venu pour m'attraper, je l'aurois regardé dedans, & connoiſſant ſes mauvais deſſeins, je n'en aurois pas été la dupe.

VIOLETTE.

Cela ſeroit bien neceſſaire.

SCENE V.

PANTALON, FLAMINIA, VIOLETTE, ARLEQUIN.

FLAMINIA.

Ah ! mon pere, ſi vous étiez venu un moment plûtôt, vous vous ſeriez bien diverti de la ſurpriſe d'Arlequin à la vûë d'un miroir & de ſes effets : il nous a donné la comedie.

PANTALON.

Je ſuis bien fâché de ne m'y être pas trouvé. Les plaiſirs naiſſent ici ſous vos pas ; Mario vous en prépare de nouveaux dans une fête galante qu'il vous donne : elle va paroître, je vous prie de faire les choſes de bonne grace.

FLAMINIA.

Il sera content de ma politesse.

PANTALON.

Voici la fête.

LA FESTE.

SCENE V.

L'HYMEN, L'AMOUR, TROUPE DE JEUX & DE PLAISIRS, LES ACTEURS PRECEDENS.

L'AMOUR.

Mon frere, à la fin vous ruinerez votre empire, pour y vouloir engager trop de monde sans moi. Croyez une fois mes conseils : laissez la fortune & les vains brillans dont vous séduisez les ames plûtôt que vous ne les gagnez, & ne recevez point de cœurs sous vos loix, si l'Amour même ne vous les livre.

L'HYMEN.

Il est vrai que je le devrois, mais c'est votre faute & non la mienne. Je ne refuse point les cœurs que vous me presentez : depuis longtems vous êtes conjuré contre mon Empire, & les feux que vous allumez ne tendent qu'à me détruire.

L'AMOUR.

Finiſſons aujourd'huy nos débats en faveur de Flaminia : elle doit entrer ſous vos loix, je vous offre tous mes feux pour elle : je la bleſſai autrefois du plus doux de mes traits en faveur de Lelio ; vous lui deſtinez Mario : pour accorder notre differend ſur cela, ſouffrez que je lui preſente les cœurs de l'un & de l'autre, & tenons-nous à ſon choix.

L'HYMEN.

A cette condition je conſens de me racomoder ſincerement avec vous.

L'AMOUR *à Flaminia.*

Je vous offre ces cœurs, charmante Flaminia : ils ſont tous les deux dignes de vous ; Mario eſt tendre & riche à la fois, Lelio n'a pour tout bien que les ſentimens purs & ſinceres que je lui ai inſpirezp our vous : choiſiſſez, l'Amour & l'Hymen ne veulent aujourd'hui vous engager que par votre propre choix.

FLAMINIA.

Je vois bien, charmant Amour, que vous favoriſez ſecrettement Lelio, puiſque vous employez la pitié que ſes malheurs exigent de mon cœur, pour animer encore mes ſentimens pour luy.

PANTALON.

Songez, Flaminia, à la ſoumiſſion que

vous devez avoir pour mes volontez, & que c'eſt Mario qui vous donne cette fête.

FLAMINIA.

Je ne perds point de vûë mes devoirs; mais je ſçai que tout eſt reciproque, entre les peres & les enfans, comme entre le reſte des hommes : il eſt ſans doute juſte que les enfans reſpectent leur pere en tout, mais il n'eſt pas moins juſte que les peres bornent leur autorité ſur leurs enfans, dans les bornes d'une exacte équité, & qu'ils ne la pouſſent pas juſqu'à les ſacrifier à leurs prétentions.

PANTALON.

Ce n'eſt point vous ſacrifier, que de vouloir vous rendre heureuſe.

FLAMINIA.

Vous croyez me rendre heureuſe, & moi je dis le contraire : ainſi vous & moi ſommes parties, & il n'y a qu'un tiers qui puiſſe en décider, choiſiſſons-en un.

PANTALON.

Ce ſeroit un plaiſant arbitrage.

FLAMINIA.

Qu'Arlequin nous juge.

PANTALON.

Voilà aſſurément un Juge bien grave.

FLAMINIA.

Ecoutons-le, cela ne coûte rien.

PANTALON.

Tu es folle.

FLAMINIA.

Il aime la verité, & la dit toûjours lorſqu'il la connoît : il ne faut que luy bien expliquer la choſe, & je ſuis aſſurée qu'il décidera ſainement.

PANTALON.

Voyons.

FLAMINIA.

Ecoute, Arlequin, j'aime un amant depuis longtems : mon pere m'avoit promis de me le donner : il étoit riche lorſque je commençai à l'aimer ; aujourd'hui il eſt pauvre, dois-je l'épouſer, quoiqu'il n'ait point de bien ?

ARLEQUIN.

Si tu n'aimois que ſon bien, tu ne dois pas l'épouſer, parce qu'il n'a plus ce que tu aimois ; mais ſi tu n'aimes que lui, tu dois l'épouſer, parce qu'il a encore tout ce que tu aimes.

FLAMINIA.

Oüi, mais mon pere qui vouloit me le donner quand il étoit riche, ne le veut plus aujourd'hui qu'il eſt pauvre.

ARLEQUIN.

C'eſt que ton pere n'aimoit que ſon bien.

FLAMINIA.

Et il veut m'en donner un autre qui est riche, que je ne puis aimer, parce que j'aime toûjours le premier.

ARLEQUIN.

Et cela te fâche.

FLAMINIA.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Ecoute, fais perdre encore à celui-ci son bien, & ton pere ne te te le voudra plus donner.

FLAMINIA.

Cela n'est pas possible. Que dois-je donc faire? obéirai-je à mon pere, en prenant celui que je n'aime point, ou lui désobéirai-je, en prenant celuy que j'aime?

ARLEQUIN

Te marie-tu pour ton pere, ou pour toi?

FLAMINIA.

Je me marie pour moi seule apparemment.

ARLEQUIN.

Eh-bien prens celui que tu aime, & laisse dire ce vieux fou.

PANTALON.

Le Juge & la fille sont deux impertinens. Taisez-vous.

FFLAMINIA

FLAMINIA.

Je ne luy ai pas dicté ce qu'il vient de me dire; mais au terme de fou près, c'eſt la nature & la raiſon toute ſimple qui s'expliquent par ſa bouche.

PANTALON.

La nature & la raiſon ne ſçavent ce qu'elles diſent, & vous n'êtes qu'une ſote; on ne vit pas de ſentimens, il faut du bien dans le mariage.

MARIO.

Ne vous emportez pas, Monſieur, les ſentimens de Mademoiſelle ſont auſſi beaux, que le jugement d'Arlequin eſt raiſonnable, & vous devez vous rendre à ſes vœux; quoiqu'ils me ſoient contraires, je ne les approuve pas moins, & je vous demande comme une preuve de l'amitié dont vous m'honorez, d'être favorable à Lelio.

PANTALON.

Vous prenez, Monſieur, votre parti en galand homme, & moi je ſçaurai le prendre en pere ſage, & qui ſçait ce qui convient à ſa fille.

MARIO.

Voicy un homme qui vous rendra plus traitable.

Il lui présente Lelio.

LELIO.

Si il n'y a, Monsieur, que les bruits de ma mauvaise fortune qui vous ayent indisposé contre moi, il est facile de les détruire; je suis plus riche que je n'ai jamais été : & si d'ailleurs vous ne me jugez pas indigne de votre alliance, ma fortune ne mettra point d'obstacle à ma felicité.

PANTALON.

Il n'est donc pas vrai que vous êtes ruiné ?

LELIO.

Non, Monsieur, un naufrage que j'ai fait sur les Côtes d'Espagne a donné lieu à ces bruits : vous pouvez lorsque vous voudrez aprofondir la verité.

PANTALON.

Je me rends : ma fille a raison.

LELIO.

Permettez, charmante Flaminia, que je vous marque ma reconnoissance à vos pieds.

FLAMINIA.

Levez-vous, Lelio, je ſuis ſi ſaiſie, que je n'ai pas la force de vous répondre.

PANTALON.

Je vous demande pardon, Seigneur Lelio, de l'injuſtice que je vous faiſois; oubliez les, & recevez ma fille pour gage de notre amitié.

ARLEQUIN.

A ce que je vois, les amans valent mieux ici que les autres; ils ſont plus naturels. Ecoutez, vous trouvez donc mon jugement bon?

MARIO.

Des meilleurs, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN.

Je connois que tout ce que vos Loix peuvent faire de mieux chez vous, c'eſt de vous rendre auſſi raiſonnables que nous ſommes, & que vous n'êtes hommes qu'autant que vous nous reſſemblez.

FLAMINIA.

Tu as raiſon.

ARLEQUIN.

Vous voyez que j'aime Violette, comme vous aimez Lelio, c'eſt-à-dire, ſans ſonger à l'argent, donnez-la moi.

FLAMINIA.

Je le veux, ſi Violette y conſent.

VIOLETTE.

Mais il eſt bien joli.

LELIO.

Je t'entends : je me charge de vous rendre heureux.

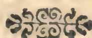
MARIO.

Allons, qu'on ne parle plus ici que de plaiſirs.

Les Jeux & les Plaiſirs font un Ballet, après lequel on chante les Vers ſuivans.

AIR.

LEs pompeux nuages
De nos vanitez,
Dans tous nos uſages
Nous rendent ſauvages ;
Et des lueurs de verité
Font tout le luſtre de nos Sages.
Du noir abîme des erreurs
S'élevent de brillans menſonges :
Leur vif éclat ſéduit nos cœurs,
Sous le nom de vertus nous conſacrons des ſonges



COUPLETS.

Vous achetez vos Maîtreſſes,
Chez vous ſans or, point d'amour;
On y vend juſqu'aux tendreſſes,
Tandis que les ours
Dans les antres ſourds
Donnent leurs careſſes.



On voit ici la plus belle
Cacher ſes traits ſous le fard;
Mais la guenon naturelle,
Sans rouge, ſans art,
Au ſinge camard
Ne plaît que par elle.

ARLEQUIN.

Laiſſez le rouge des femmes,
Il ne produit point d'erreurs;
Blâmez le fard de vos ames,
Qui maſquant vos cœurs,
Les rend plus trompeurs
Que le fard des Dames.

ARLEQUIN *au Partere.*

Je ne cherche qu'à vous plaire,
Et j'en fais tout mon objet;
Si mon diſcours trop ſincere
Fait mauvais effet,
Parlez, s'il vous plaît,
Je ſçaurai me taire.

FIN.



APPROBATION.

J'Ay lû par l'Ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, une Comedie qui a pour titre, *Arlequin Sauvage*; & j'ay cru que son impression seroit autant de plaisir, qu'en ont fait les representations. A Paris ce 14. Octobre 1722.

DANCHET.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre: à nos amez & feaux Conseillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: salut. Notre trés-cher & bien amé le sieur Riccoboni, dit Lelio, Nous ayant fait exposer qu'il desireroit faire imprimer les sujets de plusieurs comedies & pieces de Theatre qui ont esté ou seront representées sur le Theatre de l'Hôtel de Bourgogne, même lesdites Comedies ou pieces de Theatre en entier, si elles le peuvent être, en Italien & en François, & en Italien seul, sous le titre de *Nouveau Theatre Italien*, & les donner au Public; s'il nous plaisoit de luy accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires. A ces causes, Nous desirant favorablement traiter ledit sieur Exposant, & ayant aucunement égard à l'avantage que le Public retirera de l'impression dudit Theatre, avons permis & accordé, permettons & accordons par ces presentes audit sieur Exposant, de faire imprimer ou graver conjointement ou séparément,

en un ou plusieurs volumes, en telle forme, marge & caractere que bon luy semblera, avec figures, & sans figures, en Italien & en François, & en Italien seul, lesdits sujets des Pieces qui ont été ou seront representées sur le Theatre de l'Hôtel de Bourgogne, même lesdites Pieces en entier, s'il le juge à propos, & de faire graver la musique des airs & divertissemens dont lesdites Pieces ont été, ou seront ornées, & cela autant de fois que bon luy semblera; & de les faire vendre & debiter par tout notre Royaume pendant le tems & espace de dix années consecutives, à compter du jour & date des Presentes : à condition toutefois que chaque piece ou volume qui paroîtront séparément, auront leur approbation particuliere du Censeur commis pour ce sujet. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, & à tous Graveurs, Imprimeurs & autres, d'imprimer & graver, ou faire imprimer ou graver, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire ledit Nouveau Theatre Italien en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans le consentement par écrit dudit sieur Exposant, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit sieur Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts ; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelles ; que la gravure & impression dudit Nouveau Theatre Italien sera faite dans notre Roïau-

me, & non ailleurs, en beau papier & en beaux caractéres, conformement aux Reglemens de la Librairie, & qu'avant que de l'exposer en vente, il en sera mis deux de chacun exemplaire dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre tres-cher & feal Chevalier, Chancellier de France le sieur Voysin, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de de faire joüir ledit sieur Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, cessant, & faisant cesser tous troubles & empêchemens contraires. Voulons que la copie desdites Presentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Nouveau Theatre Italien, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au pemier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le 24. jour du mois de Novemhre 1716. & de notre Regne le deuxiéme. Par le Roy en son Conseil, FOUQUET.

Regîstré sur le Regîstre IV. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 80. N 97. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du 13. Août 1703. A Paris le 24. Novembre 1716. DELAULNE, Syndic.

Et ledit sieur Riccoboni a cedé son Privilege à Urbain Coutelier, pour en joüir suivant l'accord fait entr'eux.

NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

BELPHEGOR,

COMEDIE-BALET,

PAR M. LE GRAND,
Comedien du Roy.

REPRESENTÉE PAR LES Comediens Italiens ordinaires du Roy.



A PARIS,

Chez BRIASSON, ruë S. Jacques, à la Science.

M. DCC. XXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



ACTEURS
DE LA COMEDIE.

BELPHEGOR, Démon, ſous la figure de Rodric.

TRIVELIN, Payſan, amoureux de Colette.

COLETTE, jeune Payſane.

JAQUET, jeune Payſan, Rival de Trivelin.

LE MAGISTER, Pere de Colette.

DEUX SERGENS & pluſieurs ARCHERS.

PLUTON, Dieu des Enfers.

PROSERPINE, ſa femme.

MINOS, } Juges infernaux.
RADAMANTHE, }

ASCALAPHE, Habitant des Enfers.

ARLEQUIN, Valet de Belphegor.

L'OMBRE DE VIOLETTE, femme d'Arlequin.

M. TURCARET, riche Agioteur.

Madame TURCARET, ſa femme.

LE DOCTEUR, ami de M. Turcaret.

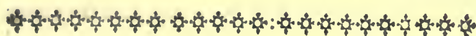
Acteurs des Divertiſſemens.

TROUPE de Bergers, de Payſans, d'Ombres, de Lutins, de Démons & de Maſques, chantans & danſans.



BELPHEGOR

COMEDIE-BALET.



ACTE PREMIER.

Le Theatre represente un Boccage, la Maison de Trivelin est dans le fonds.

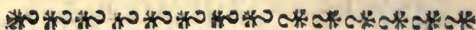
SCENE PREMIERE.

TRIVELIN *seul.*



IEUX inéxorables, que vous me traitez cruellement dans ce jour. Je vous ai imploré tous les uns après les autres; diable emporte si aucun s'est remué de sa place pour me rendre service. Tous les Sacrifices que j'ai fait à Mercure ont été inutiles: tout l'encens que j'ai brûlé dans le Temple de l'Amour s'en est allé en fumée. Il n'y a pas jusqu'à Vulcain qui a refusé de me mettre de

ſa confrerie ; c'eſt pourtant une grace qu'il accorde généreuſement à tout le monde, & même à beaucoup qui ne lui demandent pas, enfin malgré tous mes vœux & toutes mes prieres le jeune Jaquet épouſe aujourd'hui Colette à ma barbe, après l'avoir amuſée deux ans entiers du doux ſon de ma Muſette. Jaquet l'a charmée dans un moment avec ſon flageolet. Mais voici l'infidelle.



SCENE II.

TRIVELIN, COLETTE.

COLLETTE.

QU'as-tu donc, Trivelin, il ſemble que tu ſois fâché à cauſe que j'épouſe Jaquet auparavant toi.

TRIVELIN.

J'ai grand tort en effet.

COLLETTE.

Va, va, laiſſe faire, ſi-tôt que je ſerai veuve, je t'épouſerai en ſecondes nôces.

TRIVELIN.

Voilà une belle aſſurance que tu me donnes-là.

COLLETTE.

Sans doute, la Bohémiene qui passa dernierement dans notre Village m'assura que mon mari mourroit le premier, & tu dois m'avoir obligation de ne pas vouloir t'exposer à ce malheur.

TRIVELIN.

Tu n'aimes donc pas Jaquet, puisque tu l'expose à te rendre veuve?

COLLETTE.

Oh! c'est que j'aime Jaquet par raport à moi, & toi je t'aime par raport à toi-même.

TRIVELIN.

C'est-à-dire par pitié, par une espece de reconnoissance; (qui croiroit que dans un Village on fit ces distinctions-là,) mais après tout, tu aimes donc l'un & l'autre?

COLLETTE.

Il me semble que oüi; & je voudrois qu'il me fût permis de vous épouser tous deux à la fois, pour ne point faire de mécontent.

TRIVELIN.

Voilà une fille bien charitable. C'est pour le coup que tu voudrois nous contenter tous deux, par raport à toi-même. Mais je t'avertis que si tu épou-

se Jaquet, j'en ferai si chagrin que je ne vivrai pas huit jours.

COLLETTE.

Ah ! Si je sçavois cela, je t'épouserois le premier.

TRIVELIN.

A ce que je vois tu as autant d'envie d'être veuve que mariée. Il n'importe, quoiqu'il en soit, je veux bien m'exposer à remplir la prédiction qui t'a été faite.

COLLETTE.

Et moi je ne veux pas.

TRIVELIN.

Ah ! traîtresse, tu as beau déguiser. Je connois que tu aime plus Jaquet que moi.

COLETTE.

En verité Trivelin, je crois que tu as raison.

TRIVELIN.

Cependant je suis le premier en datte.

COLETTE.

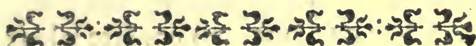
Eh ! c'est à cause de cela, il y avoit deux ans que nous nous aimions, cela commençoit à m'ennuyer, & si tu étois devenu mon mari, je connois que dans la suite cela m'auroit bien ennuyé davantage.

TRIVELIN.

Ainſi il faudra que j'attende que Jaquet t'ait ennuyé à ſon tour, encore ſi juſqu'à ce tems tu voulois que je fuſſe toûjours ton amant, je prendrois patience.

COLETTE.

Paix, voici Jaquet.



SCENE III.

TRIVELIN, JAQUET, COLETTE.

JAQUET.

Quel marché faites-vous donc-là, enſemble ?

TRIVELIN.

Nous parlions du tems paſſé, & nous prenions des meſures pour l'avenir.

JAQUET.

Il me ſemble Mademoiſelle Colette que je vous avois défendu de parler à Monſieur Trivelin.

TRIVELIN.

Comment, tu es déja jaloux ? mes affaires iront bien.

JAQUET.

Qu'entendez-vous par-là ?

TRIVELIN.

J'entens que ſi tu es jaloux, c'eſt ſigne que tu auras raiſon de l'être, & je ne ſuis plus ſi fâché que je l'étois. Les jaloux ſont comme les bouchons qui enſeignent le bon vin.

JAQUET.

Eſt-ce que je ne puis pas être jaloux ſans ſujet ?

TRIVELIN.

Cela eſt bien rare.

JAQUET.

Et ſi je veux l'être ſans raiſon ?

TRIVELIN.

La raiſon vient avec le tems, & Colette dans la ſuite juſtifiera tes ſoupçons.

JAQUET.

Eh bien ! moi, je vous déclare que je me marie pour avoir une femme à moi ſeul.

TRIVELIN.

Tes intentions ſont fort bonnes.

JAQUET.

C'eſt ce que mon amour ſe propoſe en épouſant Colette.

TRIVELIN.

Dans le mariage l'amour propose, mais Vulcain dispose : par exemple, je me proposois d'épouser Colette, & tu me l'enleves. Tu te proposes qu'elle sera pour toi seul, & j'espere que tu auras à ton tour compté sans ton hôte ?

JAQUET.

Si je sçavois cela, ...

COLETTE.

Va, va, Jaquet, ne crains rien, je te répons de tout.

JAQUET.

Ah ! d'abord que Colette m'en répond, je compte là-dessus, une honnête femme n'a que sa parole.

TRIVELIN.

Un honnête femme n'a que sa parole, mais elle n'est plus obligée de la tenir, quand elle veut cesser de l'être.

JAQUET.

Tout ce que tu dit c'est pour me faire enrager, parce que tu enrages toi-même de ce que j'épouse Colette. Tu as beau dire, je ne t'écoute plus, & je ne vais songer qu'à ma nôce.

TRIVELIN.

Va, va songer à ta nôce, & moi je songerai au lendemain.

Seul.

Quelque mine que je fasse, je suis au désespoir, & je crois que je me donnerois volontiers au diable pour empêcher ce mariage ; mais que cherche ici cet étranger, il me paroît bien effaré ?

SCENE IV.

BELPHEGOR *sous la figure de Rodric,*

TRIVELIN.

BELPHEGOR.

AH ! mon ami, je n'ai recours qu'à toi : je suis poursuivi par nombre d'Archers qui me veulent prendre prisonnier, il est bien vrai qu'ils sont encore loin d'ici ; mais ils ne manqueront pas de prendre ce chemin-ci à coup sûr. Je suis perdu si je tombe entre leurs mains, je ne peux courir davantage.

TRIVELIN.

Je le crois bien. De quoi diable aussi vous êtes-vous avisé de prendre des bottes pour courir la poste a pied.

BELPHEGOR.

Mon cheval étoit trop las pour pouvoir pousser plus loin, je l'ai abandonné dans le bois prochain, & je suis venu jusqu'ici comme j'ai pû pour te demander azile. Ta fortune est faite, & ton bonheur assûré, si tu peux me cacher dans quelqu'endroit où l'on ne puisse me trouver.

TRIVELIN.

N'êtes-vous point quelque agioteur qui se sauve en payis étranger ?

BELPHEGOR.

Au contraire je suis un pauvre diable qui n'ai pas le sol, & qui fuit sa femme & ses créanciers.

TRIVELIN.

Vous avez bien raison, ce sont de terribles animaux, mais vous parlez de faire ma fortune, & vous dites que vous n'avez pas le sol.

BELPHEGOR.

Il n'importe.

TRIVELIN.

Il est vrai que vous ne seriez pas le premier qui auroit fait la fortune des autres sans avoir l'esprit de faire la sienne.

BELPHEGOR.

Je ferai plus pour toi que ſi je te donnois de l'argent comptant.

TRIVELIN.

Il n'y a pourtant rien au-deſſus de cela aujourd'hui.

BELPHEGOR.

Et ſi dans ce moment je te faiſois épouſer Colette ?

TRIVELIN.

Diable, ce ſeroit un grand coup. Mais d'où ſçavez-vous que j'aime Colette ?

BELPHEGOR.

Il n'y a gueres de choſes cachées pour moi dans le monde.

TRIVELIN.

Vous êtes donc ſorcier ?

BELPHEGOR.

Je ſuis bien plus que tout cela, je ſuis lutin, démon.

TRIVELIN.

Ah ! je tremble.

BELPHEGOR.

Raſſûre toi, je ne ſuis pas un démon mal faiſant, je me nomme Belphegor ; il y a dix ans que Pluton m'a envoyé des Enfers ſur la terre, pour ſçavoir

par moi-même si tous les maris qui se plaignoient là-bas de leurs femmes, avoient raison.

TRIVELIN.

Il ne falloit pas rester ici dix ans pour en être convaincu; eh bien! l'avez-vous éprouvez enfin?

BELPHEGOR.

Que trop: j'ay, sous le nom de Rodric, épousé une certaine Madame Honesta qui m'a ruiné.

TRIVELIN.

Quoi, vous êtes le Seigneur Rodric; cet étranger si renommé par ses malheurs, & par les chagrins que lui a causé sa femme? Je sçavois votre histoire sur le bout du doigt, sans avoir l'honneur de vous connoître: & de quoi s'agit-il?

BELPHEGOR.

Il s'agit de me cacher promptement où tu pourras, car j'entens déja le pas des chevaux de ceux qui me poursuivent. Si tu me sers fidellement, j'employerai mon pouvoir de lutin pour te faire épouser Colette dans ce jour, & te procurer une fortune considerable.

TRIVELIN.

Allons, cela me détermine..., com-

mencez donc par entrer dans ma Cour.

BELPHEGOR.

Après.

TRIVELIN.

Après ? vous trouverez un gros tas de fumier à la porte de l'écurie.

BELPHEGOR.

Eh bien ?

TRIVELIN.

Eh bien ? vous vous fourerez dedans.

BELPHEGOR.

Comment donc ?

TRIVELIN.

Et j'irai vous recouvrir le plus proprement qu'il me ſera poſſible.

BELPHEGOR.

Tu te moques de moi avec ta propreté.

TRIVELIN.

Faiſons mieux : j'allois mettre le pain dans notre four, je vous enfournerai en même-tems.

BELPHEGOR.

Mal peſte, il y feroit trop chaud.

TRIVELIN.

Eſt-ce que les démons craignent la brûlure ?

BELPHEGOR.

En prenant la figure de l'homme, j'en ai pris toute la ſenſibilité.

TRIEVELIN.

Eh bien ! jettez-vous dans notre puits, il eſt froid comme glace.

BELPHEGOR.

Tu vas d'une extrêmité à l'autre.

TRIVELIN.

Eſt-ce ma faute, ſi vous ne pouvez ſouffrir ni le froid ni le chaud ?

BELPHEGOR.

N'a tu pas un Grenier ?

TRIVELIN.

Et des plus grands, il y a plus d'un millier de foin.

BELPHEGOR.

Je ne demande pas autre choſe, & je vas m'y cacher au plus vîte.

TRIVELIN.

Allez donc ? moi je vais cependant faire paſſer outre ceux qui vous pourſuivent.





SCENE V.

TRIVELIN.

APrès tout je ne ſçai pas ſi je fais bien de me fier à un lutin, c'eſt une engeance bien maligne, s'il m'alloit tordre le col pour ma récompenſe. Mais non, ce démon-là m'a l'air d'un honnête homme ; d'ailleurs l'eſpoir d'épouſer Colette, & de m'enrichir, m'ôte la crainte de tous les malheurs qui pourroient m'en arriver : Voici apparemment le troupeau de Sergens qui le pourſuivent. Il faut un peu m'en divertir ; en voilà trois qui mettent pied à terre : ils me paroiſſent bien réſolus, mais ils n'ont pas à faire à un ſot.



SCENE VI.

UN SERGENT, *plusieurs* ARCHERS, TRIVELIN.

LE SERGENT.

EH ! l'ami, dis-nous un peu ? . .

TRIVELIN

TRIVELIN.

Messieurs je n'ai rien à vous dire, je n'ai point vû l'homme que vous cherchez pour le mettre en prison.

LE SERGENT.

Ah! ah! & qui t'a dit que nous cherchions un homme pour le mettre en prison?

TRIVELIN.

C'est vous qui le dites.

LE SERGENT.

Nous ne t'avons point encore parlé de cela.

TRIVELIN.

Non! Je l'ai donc rêvé?

LE SERGENT.

Eh bien! tu as rêvé juste, & nous allons t'assommer, si tu ne nous dis tout à l'heure où il peut être?

TRIVELIN.

N'est-ce pas un homme à cheval vêtu de rouge?

LE SERGENT.

Justement.

TRIVELIN.

Eh bien! celui que j'ai vû est à pied, vêtu de noir.

LE SERGENT.

Vêtu de rouge, ou vêtu de noir, à pied ou à cheval, où eſt il enfin ?

TRIVELIN.

Il eſt bien loin, s'il court toûjours.

LE SERGENT.

Et de quel côté a-t-il tourné ?

TRIVELIN.

Voyez-vous bien ce Moulin à main droite ?

LE SERGENT.

Oüi.

TRIVELIN.

Eh bien! il a tourné vers ce bois à main gauche.

LE SERGENT.

Y a-t-il long-tems ?

TRIVELIN.

Il y a environ . . . cinq ou ſix jours.

LE SERGENT.

Ce Faquin-là ſe mocque de nous ? Et l'homme que nous pourſuivons n'eſt parti que de ce matin.

TRIVELIN.

Que de ce matin ? Ce n'eſt donc pas celui-là ?

LE SERGENT.

Oh ! parbleu nous t'allons roüer de

coups, si tu ne nous répons comme il faut. N'est-il pas dans ta maison ?

TRIVELIN.

Oh! pour cela non, il n'y a ici ni homme, ni chevaux, que moi & vous.

LE SERGENT *aux Archers.*

Je vois bien que la menace n'y fera rien, & qu'il faut toucher une autre corde : tiens mon ami, voilà deux pieces d'or que je te donne, dis-nous la verité, & nous enseigne où est celui que nous cherchons ?

TRIVELIN.

Ah ! vous parlez tout d'or. Eh bien, l'homme en question vient de passer par ici, il a pris le chemin de la montagne, & c'est tout ce qu'il peut avoir fait que d'y être à présent, car son cheval étoit crevé, Messieurs.

LE SERGENT.

Allons Camarades, remontons à cheval, & faisons diligence, nous l'aurons bientôt ratrapé. Je sçavois bien qu'avec ces sortes de gens, on ne faisoit rien qu'à force d'argent.

TRIVELIN.

Messieurs, bon voyage. Le Ciel vous tienne en joye.



SCENE VII.

TRIVELIN.

VOilà de l'argent bien gagné. C'est toûjours un commencement de fortune ; après tout je suis un drôle bien habile de tirer de l'argent de ceux qui ruinent les autres.



SCENE VIII.

BELPHEGOR, TRIVELIN.

TRIVELIN.

EH bien, ne vous ai-je pas servi comme il faut ?

BELPHEGOR.

Tu a fais des merveilles, & il n'y a rien que je ne fasse à mon tour pour reconnoître le service que tu viens de me rendre.

TRIVELIN.

Ma foi, si vous voulez me rendre service il faut vous hâter, car j'entens déja les violons qui vont se rendre ici,

où l'on va célébrer les nôces de Jaquet & de Colette.

BELPHEGOR.

J'ai envoyé ce matin mon valet Arlequin aux Enfers, pour demander à Pluton la permiſſion de me rendre inviſible pour le peu de tems qui me reſte à demeurer ſur la terre.

TRIVELIN.

Vous avez envoyé Arlequin aux Enfers? je crois qu'il y a bien loin d'ici en ce payis-là?

BELPHEGOR.

Pas trop, on y va dans un moment.

TRIVELIN.

Je le crois. Mais c'eſt le retour qui eſt difficile à ce que je m'imagine?

BELPHEGOR.

Oh que non! étant allé de ma part, Pluton lui fournira une voiture pour s'en revenir par les airs.

TRIVELIN.

Quelque diligence qu'il faſſe, j'ai bien peur qu'il n'arrive trop tard, car voici déja tous les gens de la nôce aſſemblez.

BELPHEGOR.

J'ai ici près un lutin de mes amis qui a pouvoir ſur les élémens, je vais

le prier de troubler la fête.

TRIVELIN.

Parbleu vous me la donnez belle ; & si celà étoit que ne le priez-vous tantôt d'arrêter les Sergens qui vous poursuivoient ?

BELPHEGOR.

Il n'en auroit rien fait ; ce lutin-là a été Sergent lui-même, & c'est en récompense de ses services que Pluton lui a donné le pouvoir de tourmenter les ombres aux Enfers, comme il tourmentoit autrefois les corps sur la terre.

TRIVELIN.

Et que fait-il à présent dans ce monde ?

BELPHEGOR.

C'est lui qui fait grêler sur les vignes en faveur de ceux qui ont fait de grosses provisions.

TRIVELIN.

J'entens, c'est le démon des Marchands de vin, & sera-ce lui qui m'enrichera ?

BELPHEGOR.

Non, c'est moi qui prendrai ce soin, quand j'aurai le pouvoir de me rendre invisible, je passerai dans le corps de M. Turcaret.

TRIVELIN.

Quelle bête eſt-ce que ce Monſieur Turcaret?

BELPHEGOR.

C'eſt le plus riche & le plus inhumain de tous les Agioteurs. C'eſt celui qui me fait pourſuivre avec tant de cruauté pour les ſommes que je lui dois, & dont je prétens me vanger en t'enrichiſſant à ſes dépens.

TRIVELIN.

Et comment vous y prendrez-vous?

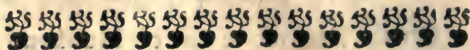
BELPHEGOR.

Je t'inſtruirai de cela dans autre tems, voici la nôce qui s'avance, ne ſongeons maintenant qu'à te faire épouſer Colette, demeure ici, & ne t'embaraſſe de rien, tu auras bien-tôt de mes nouvelles.

SCENE IX.

TRIVELIN.

MA foi je crains bien que Monſieur le lutin ne ſe ſoit moqué de moi. Mais tout coup vaille; voyons juſqu'au bout.



PREMIER DIVERTISSEMENT.

UNE NÔCE DE VILLAGE.

JAQUET, COLETTE, le Magister, Troupe de Bergers & de Bergeres, & de Gens de la Nôce qui entrent en dançant.

LE CHŒUR.

Vive Jaquet, vive Colette,
Et vive Colette & Jaquet.

UN BERGER.

Colette, quitte la Musette,
Pour écouter le flageolet,
Jaquet déniche la fauvette,
Qu'un autre attend au trebuchet.

LE CHŒUR.

Vive Jaquet, vive Colette,
Et vive Colette & Jaquet.

UNE BERGERE.

Parmi la grandeur inquiette
L'amour ne regne qu'à regret,
Il aime mieux notre retraite,
Il y goûte un plaisir parfait.

LE CHŒUR.

Vive Jaquet; vive Colette,
Et vive Colette & Jacquet.

UN

UN BERGER.

Avec la Bergere folette,
Ce Dieu va cueillir le muguet,
Il fait des traits de ſa houlette,
Un bandeau de ſon bavolet.

LE CHœUR.

Vive Jaquet, vive Colette,
Et vive Colette & Jaquet.

ENTRE'E DE PAÏSANS.

Il s'éleve une tempête, & le tonnerre gronde.

LE CHœUR chante pendant la tempête.

Ah! quels terribles coups!
La greſle & le tonnerre
Vont ravager la terre,
La vigne eſt ſans deſſus deſſous,
Bachus, Bachus, ſecourez-nous.

UN LUTIN paroît en l'air & chante.

Contre un injuſte himen le deſtin ſe déclare,
La vigne va périr dans cet orage affreux.
Si dans ce jour Trivelin n'eſt heureux;
Qu'à lui donner la main Colette ſe prépare.

Le Lutin diſparoît.

LE CHœUR.

Obéïſſons au deſtin dans ce jour.
Craignons qu'il ne ſe vange,

Aux dépens de l'Amour,
Conſervons la Vendange.

JAQUET.

Je me moque de cela, j'aime mieux ne boire que de l'eau, que d'abandonner Colette.

LE MAGISTER.

Oh parbleu Monſieur Jaquet, buvez de l'eau tant qu'il vous plaira, nous n'en voulons pas boire nous, & je donne ma fille en mariage à Trivelin.

JAQUET.

Y conſens-tu, Colette?

COLETTE.

Il le faut bien: tout ce que je puis faire pour toi, c'eſt de te donner les mêmes eſperances que je donnois à Trivelin quand je croyois devenir ſa femme.

JAQUET.

Eh! quelles eſperances?

COLETTE.

De t'épouſer quand je ſerai veuve.

JAQUET.

Oh! ſur ce pied-là, je me conſole, & te voyant dans ces ſentimens, je ne deſeſpere pas de t'épouſer même avant ſa mort.

TRIVELIN.

L'épouſer avant ma mort.

JAQUET.

A la cérémonie près.

TRIVELIN.

Oh ! je ne crains rien je ne ſuis pas jaloux comme toi. Allons, allons continuons nos danſes & nos chants.

BELPHEGOR, *bas à Trivelin.*

Tu peux auſſi achever ton mariage ; & nous partirons enſuite pour nous rendre chez Monſieur Turcaret, où mon valet Arlequin ſe doit trouver à ſon retour des Enfers.

Le Divertiſſement continue.

VAUDEVILLE.

JAQUET.

Colette je reſens pour toi
Plus que de la tendreſſe,
Un trouble, une ardeur qui me preſſe ;
Qui me fera mourir je croi ;
Ah ! c'eſt un certain je ne ſçai qu'eſt-ce ;
Ah ! c'eſt un certain je ne ſçai quoi.

LE CHŒUR.

Ah ! c'eſt un certain je ne ſçai qu'eſt-ce,
Ah ! c'eſt un certain je ne ſçai quoi.

COLETTE, SILVIE.

Jaquet, quoiqu'un autre ait ma foi ;
Laiſſe moi faire, laiſſe,
Je me reprocherois ſans ceſſe

Que quelqu'Amant fut mort pour moi,
Faute d'un certain je ne sçai qu'est-ce,
Faute d'un certain je ne sçai quoi.

LE CHŒUR.

Faute d'un certain je ne sçai qu'est-ce,
Faute d'un certain je ne sçoi quoi.

UN BERGER.

La beauté ne sçauroit de soy
Attirer ma tendresse,
L'esprit & la délicatesse,
Peuvent encore moins sur moi,
Il faut un certain je ne sçai qu'est-ce;
Il faut un certain je ne sçai quoi.

LE CHŒUR,

Il faut un certain je ne sçai qu'est-ce,
Il faut un certain je ne sçai quoi.

UN BERGER.

Pour attirer la duppe à soi,
Iris fait la tigresse;
Montrer d'abord trop de tendresse,
C'est faire mal valoir l'emploi,
Il faut un certain je ne sçai qu'est-ce,
Il faut un certain je ne sçai quoi.

UNE BERGERE.

En vain tu voudrois tout pour toi,
Importune sagesse,
Quand l'amour de ses traits nous blesse;
L'occasion enfraint ta loi,
On cede à certain je ne sçai qu'est-ce,
On cede à certain je ne sçai quoi.

LE CHŒUR.

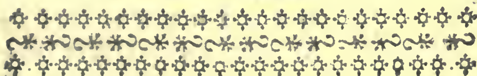
On cede à certain je ne sçai qu'est-ce ;
On cede à certain je ne sçai quoi.

TRIVELIN *au Parterre.*

Que le public de bonne foi
Applaudisse une pièce,
Le fâcheux critique ne cesse
D'exercer toûjours son emploi,
Il trouve un certain je ne sçai qu'est-ce ;
Il blâme un certain je ne sçai quoi.

LE CHŒUR.

Il trouve un certain je ne sçai qu'est-ce,
Il blâme un certain je ne sçai quoi.



ACTE II.

Le Théâtre représente les Enfers.

SCENE I.

PLUTON, MINOS. RADAMANTHE.

PLUTON.

OUi, depuis que Belphegor a quitté les Enfers par mon ordre, pour aller habiter là-haut parmi les

hommes, dix ans se sont écoulez, si j'ai bonne mémoire; qu'en dites-vous, Minos?

MINOS.

Oui, Seigneur, le terme que vous lui avez prescrit pour rester sur la terre, finit dans le jour, & il ne peut retourner ici, s'il n'envoie quelqu'un vous en demander la permission.

PLUTON.

Remettons donc à demain à prononcer l'Arrêt que tous les maris mécontens de leurs femmes attendent depuis si long-tems.

RADAMANTHE.

Pourquoi ne le pas prononcer aujourd'hui, vous êtes suffisamment instruit?

PLUTON.

Mon cher Radamanthe, je ne puis rien faire sans le consentement de Proserpine, elle prend un si grand interêt à son sexe, que je n'ose lui déplaire.

MINOS.

Quoi! le Maître des Enfers aura la foiblesse des Juges de la Terre? & une femme lui dictera ses Arrêts?

PLUTON.

Je suis le Maître des Diables, mais

ma femme eſt une diableſſe devant qui je n'oſe ſoufler, je l'ai épouſé par amour, je n'oſe lui réſiſter.

RADAMANTHE.

Cependant vous devez rendre la Juſtice.

PLUTON.

Le terme n'eſt pas long d'ici à demain, attendons le retour de Belphegor, ſelon ſon rapport je me déterminerai.

MINOS.

Qu'en avez vous beſoin ? ce genie qui lui ſervoit autrefois de Coureur, ne vous en a t-il pas aſſez rapporté ? c'eſt par lui que vous avez ſçû que Belphegor ſous la figure de Rodric avoit épouſé Madame Honeſta, la plus raiſonnable femme de ſon tems, & que cette femme ſi raiſonnable lui avoit fait perdre la raiſon, en pouſſant à bout ſa diabolique patience.

RADAMANTHE.

Bon ! & tous ces petits Diablotins déguiſez en Pages, qui groſſiſſoient ſon train, n'ont-ils pas mieux aimé revenir aux Enfers que de ſervir plus long-tems une telle Maîtreſſe !

PLUTON.

Cela ne prouve rien ; il ſuffit d'a-

voir l'habit de Page pour ne pouvoir long tems demeurer en place, & je trouve même que tous nos Diablotins sont devenus plus malins depuis qu'ils ont eu la livrée, qu'ils n'étoient auparavant. Mais que nous veut Ascalaphe?



SCENE II.

PLUTON, MINOS, RADAMANTHE, ASCALAPHE.

ASCALAPHE.

AH? Seigneur pluton, tout est perdu, un chetif mortel ayant eu l'audace d'excroquer le tribut qu'il devoit à la mort, vient d'arriver vivant dans votre Empire. Sa figure & ses propos sont si boufons, qu'à son arrivée toutes nos tristes ombres se sont mises à rire.

PLUTON.

Eh! que vient chercher ici ce téméraire?

ASCALAPHE.

Vous le sçaurez de lui-même : le voilà.



SCENE III.

PLUTON, MINOS, RADAMANTHE, ASCALAPHE ; ARLEQUIN.

ARLEQUIN *entrant comme à tâton.*

GArre le pot au noir.

Bon ſoir, Monſieur Pluton, car il ſeroit inutile de vous ſouhaitter le bon jour puiſqu'il n'y en a point chez vous.

PLUTON.

L'abord eſt familier.

ARLEQUIN.

Que le diable vous emporte de bon cœur, Seigneur Pluton ; parbleu ; vous devriez bien faire allumer les lanternes dans votre Empire ; je n'ai jamais vû d'enfer ſi mal policé ; ce n'eſt pourtant pas manque que vous ayez ici nombre de Commiſſaires.

PLUTON.

Je te conſeille de te plaindre.

ARLEQUIN

J'en ai ſujet, j'ai penſé cent fois me rompre le coup, pour arriver juſ-

qu'ici. En entrant je me ſuis donné du nés contre l'ame d'un Procureur, qui étoit dure comme une enclume, & ſans vos furies qui ont eu la charité de m'éclairer un bout de chemin avec leurs flambeaux, je ne ſerois arrivé de trois heures.

PLUTON.

Tu es encore arrivé trop tôt pour ton malheur.

ARLEQUIN.

Oh! je ne crains rien, je viens ici de bonne part.

PLUTON.

Et qui peut t'avoir envoyé?

ARLEQUIN.

Un lutin de vos amis, le Seigneur Belphegor, dont j'ai l'honneur d'être le premier Valet de Chambre.

MINOS.

Il vient de la part de Belphegor; ah! nous allons apprendre des nouvelles.

PLUTON.

J'en ai autant d'impatience que vous. Mais je ſuis encore plus curieux de ſçavoir comment ce miſerable a pû faire pour pénétrer juſqu'ici.

ARLEQUIN.

Je vais vous l'apprendre: j'ai com-

mencé par enyvrer le bon homme Caron, j'avois apporté un morceau de fromage, d'un appetit charmant qui lui a fait oublier que j'avois un corps. Heureux mortels ! s'est-il écrié en le grugeant, que j'envie votre bonheur, de pouvoir vous rassasier de mets si délicieux ! puis vuidant en deux coups deux bouteilles de vin de Champagne : ah ! que toutes les eaux du Styx, a-t-il dit, ne sont-elles semblables !

PLUTON.

Mais comment as-tu fait pour endormir mon chien Cerbere ?

ARLEQUIN.

Je me suis servi d'un autre stratagême. Je suis un homme de précaution, voyez-vous, & je n'aime point à m'embarquer sans biscuit. Ayant appris la haut, que votre chien Cerbere étoit de complexion amoureuse, j'ai amené avec moy ma petite chienne qui est amoureuse comme une chatte.

PLUTON.

En voici bien d'un autre.

ARLEQUIN

contrefait la Chienne & le gros Mâtin.

Je l'ai fait passer devant moi, elle

a été amoureusement agacer votre Mâtin, oua, oua, oua ? Monsieur Cerbere aussi-tôt lui a répondu tendrement, aou, aou, aou, ils ont fait plusieurs caracolles ensemble, & tandis qu'il lui comptoit son glorieux martire. Zeste, j'ai franchi le pas de la porte.

PLUTON.

Ah ! malheureux qu'as-tu fait ?

ARLEQUIN.

Ne vous fâchez pas, ma chienne est de bonne race & Madame Proserpine en aura un épagneuil.

PLUTON.

Un épagneuil ?

ARLEQUIN.

Ou bien un Arlequin ; c'est à présent la grand-mode.

PLUTON.

Peut-on rien de plus extravagant ? En faveur de l'invention je te le pardonne ; mais sans courir tant de risque, que ne te dépouillois-tu de ton corps pour venir ici ?

ARLEQUIN.

C'est ce qu'un Médecin de mes amis m'avoit conseillé, il s'étoit même offert à me prêter son assistance, mais mon corps m'est si cher & me

va ſi bien que je n'ai jamais pû me réſoudre à m'en ſéparer.

PLUTON.

Revenons à Belphegor, qu'as-tu à m'apprendre de ſa part ?

ARLEQUIN.

Il ſera demain ici.

PLUTON.

Et comment ſe porte-til ?

ARLEQUIN.

Hélas ! le pauvre Diable eſt bien chagrin, & Madame Honneſta ſa femme lui a fait bien des malhonnêtetez.

PLUTON.

On dit qu'elle étoit ſi vertueuſe.

ARLEQUIN.

Il a payé bien cher cette vertu-là ; c'eſt une marchandiſe bien rare au moins, que la vertu dans le payis d'où je viens, nous n'avons point de marchand qui en tienne de Magazin.

PLUTON.

Acheve donc ?

ARLEQUIN.

Monſieur Belphegor eſt devenu amoureux de ſa femme après ſon mariage. Malheur le plus grand qui puiſſe arriver à un honnête homme. C'eſt ce qui fait auſſi que les Maris d'aujour-

d'hui se gardent le plus qu'ils peuvent de tomber dans le cas.

PLUTON.

Mais quel mal lui a-t-elle fait encore?

ARLEQUIN.

Oh? tous les maux ensemble, & pour vous le persuader, il suffit de vous dire qu'elle avoit plus de malice que Sathan, plus de fourberie qu'Astarot, & plus d'orgueil que Lucifer.

PLUTON.

C'est beaucoup dire; & comment pouvoit-il souffrir cela?

ARLEQUIN.

Quand il osoit lever la crête, il avoit pour réponse: je suis honnête femme.

PLUTON.

Que ne la quittoit-il?

ARLEQUIN.

C'est ce qu'il a voulu faire plusieurs fois, mais elle avoit le diable au corps pour le venir trouver par tout où il étoit.

PLUTON.

Il falloit s'en séparer par justice.

ARLEQUIN.

Elle étoit jolie femme, elle auroit toûjours gagné son procès.

PLUTON.

Et que fait à présent ce malheureux ?

ARLEQUIN.

Quand je suis parti de l'autre monde, il se préparoit encore à prendre la fuite pour se dérober d'elle, & de ses créanciers, il attendoit avec impatience la fin du tems que vous lui avez prescrite pour s'en revenir ici, & jusques-là il vous prie de lui permettre de se rendre invisible, & c'est pour cela qu'il m'a député vers vous.

PLUTON.

Je lui accorde. Minos, allez promptement lui en expédier la permission. Et vous Radamanthe, dressez un Passeport pour que cet homme s'en retourne sûrement dans l'autre monde.



SCENE IV.

PLUTON, ARLEQUIN.

PLUTON.

MAis mon ami, tu me surprens de me dire que Belphegor avoit des Créanciers, qu'a-t-il donc fait de tout l'or & l'argent qu'il a emporté des Enfers,

ARLEQUIN.

Madame Honnesta l'a dissipé dès la premiere année, elle en a employé une partie à ses ajustemens, une autre à avancer sa nombreuse famille, & le reste au jeu.

PLUTON.

Et ce benest de mari souffroit tout cela tranquilement.

ARLEQUIN.

Il avoit une honnête femme.

PLUTON.

Ah ! je commence à voir que les maris ont quelque raison de se plaindre ; & quoique Proserpine en puisse dire... mais la voici.



SCENE V.

PLUTON, PROSERPINE, ARLEQUIN.

PROSERPINE.

Que vient-on m'apprendre mon mari ! On dit que malgré mes prieres tu te prépares à prononcer un Arrêt contre notre Sexe ? Voudrois tu me faire ce chagrin là, mon cher Plutonichet ?

PLUTON.

Que veux-tu ma chere Proserpinette, il faut bien que je rende la justice.

PROSERPINE.

Vous avez d'autres causes à juger, sans vous embarasser de celles-là ; & d'ailleurs pourquoy condamner les femmes, dont la plûpart travaillent tous les jours à grossir votre Empire, en faisant mourir leurs maris de chagrin ?

PLUTON.

Quelque obligation que je puisse leur avoir, je ne pourrai me dispenser de prononcer contre elles.

PROSERPINE.

Par la mort non d'un diable, ne vous en avisez pas, vous vous en repentiriez, vous & tous vos Juges infernaux.

ARLEQUIN *à part.*

Peste, Madame Proserpine est une maîtresse diablesse à ce que je vois ; c'est une seconde Honnesta.

PROSERPINE.

Et quand vous prononceriez contre les femmes, à quel suplice pouvez-vous les condamner ? en est-il de plus rude pour elles que celui qu'elles souffrent dans votre Empire.

PLUTON.

Quel ſupplice extraordinaire les femmes ſouffrent-elles donc dans les enfers ?

PROSERPINE.

Celui de ne pouvoir parler.

PLUTON.

Ah ! vous avez raiſon.

PROSERPINE.

Mais je parle aſſez pour toutes, & ce n'eſt qu'à cette condition que je n'ai pas voulu profiter du ſemeſtre que Jupiter m'avoit accordé pour retourner ſur la terre. C'étoit pourtant un grand avantage pour une femme que d'être ſix mois de l'année abſente de ſon mari, & je vous déclare que je m'en ſervirai ſi vous ne me contentez pas ſur ce que je vous demande.

PLUTON.

Mais que voulez vous de moi ma chere femme ?

PROSERPINE.

Je veux mon mari, que vous traîniez cette affaire en longueur, ſi vous ne la trouvez pas à notre avantage.

PLUTON.

Fort bien.

PROSERPINE.

Ou que vous la jugiez ſur le champ ſi vous y pouvez donner un bon tour.

ARLEQUIN.

Ma foi c'eſt une bagatelle que ce que Madame vous demande, & nous avons là haut des rapporteurs qui ne ſe font point de ſcrupule de ces ſortes de vétilles.

PROSERPINE.

Ah! ah! quel eſt ce diable de nouvelle eſpece, que je ne connois point?

ARLEQUIN.

Ah! Madame, je ne ſuis pas ſi diable que je ſuis noir.

PLUTON.

C'eſt un homme, ma Mie, qui vient ici de la part de Belphegor.

PROSERPINE.

C'eſt encore un bon impertinent que votre Belphegor. Eh bien mon ami, tu viens apparemment nous dire qu'il eſt bien mécontent de ſa femme?

ARLEQUIN.

Moi, Madame, point du tout, je ſuis plus poli que cela; je vous dirai ſeulement qu'il brûle d'impatience de revenir aux Enfers.

PROSERPINE.

C'eſt-à-dire qu'il a la maladie du païs.

ARLEQUIN.

Cela eſt aſſez naturel, le païs eſt ſi beau ! Mais vous le verrez demain qui vous en informera lui-même.

PROSERPINE.

Je ne veux m'informer de rien. Il ſuffit que je recommande à Monſieur mon mari l'affaire dont il s'agit, & que la recommandation d'une Déeſſe comme moi, doit l'emporter ſur tous les bons droits du monde.

ARLEQUIN.

Sans doute, & Monſieur Pluton doit y avoir égard, un Dieu de ſa figure ne doit rien refuſer à une Déeſſe de la vôtre, & il doit tout ſacrifier pour vous plaire.

PROSERPINE.

Ce garçon-là a de l'eſprit ; je gage qu'il ne ſe plaint pas des femmes lui ?

ARLEQUIN.

Moi, Madame ; je n'ai garde, j'en ai toûjours été trop bien traité, j'en avois une pour mon compte. Ah la bonne femme ! la bonne femme !

PROSERPINE. *ſe réjouiſſant.*

Où eſt Monſieur Pluton pour en-

tendre un mari se louer de sa femme ? Et quelle plus grande preuve t'a-t-elle donné de sa bonté ?

ARLEQUIN.

Celle de se laisser mourir au bout de l'année.

PROSERPINE.

Tu l'as bien pleurée, je crois ?

ARLEQUIN.

Oh ? tant pleuré, que je serois au desespoir de la retrouver ? cela me rappelleroit tous mes chagrins.

PROSERPINE.

Il boufonne agréablement ! Comment te nommes-tu, mon ami ?

ARLEQUIN.

Madame on m'appelle Arlequin.

PROSERPINE.

Arlequin ! voilà un nom qui me réjoüit. J'ai envie de te retenir à mon service.

ARLEQUIN.

Je suis votre serviteur, Madame ; j'ai aussi la maladie du païs. Il faut que je m'en retourne au plus vîte.

PROSERPINE.

Mais comme tu viens de faire un grand voyage, il faut du moins te rafraîchir auparavant.

ARLEQUIN.

Et quel rafraîchissement peut-on trouver ici parmi les feux & les flâmes?

PROSERPINE.

Si tu veux boire un coup, nous avons ici du vin de Nuis charmant? Nos Caves sont d'une fraîcheur!

ARLEQUIN.

Elles sont assez profondes du moins; mais votre vin n'est-il pont frelaté?

PROSERPINE.

Pourquoy?

ARLEQUIN.

C'est que vous avez ici bien des Cabaretiers.

PROSERPINE.

Ils n'ont pas dans ce païs la même liberté qu'en l'autre monde.

ARLEQUIN.

Cependant, quand on trouve du vin mauvais, on dit voilà du vin du diable.

PROSERPINE.

Je vois bien que le récit qu'on t'a fait des Enfers t'a prévenu contre la beauté de notre Empire, mais nous t'allons faire voir les plaisirs qu'on y goûte. Il faut qne tu sçaches que nous

avons ici les plus excellens maîtres de tous les Arts. Nous avons sur-tout un Opera des plus complets . . .

ARLEQUIN.

C'est donc ce qui a si fort affoibli les nôtres.

PROSERPINE.

Et puisque tu as eu le bonheur de me plaire, je veux que tu rapportes quelque chose des Enfers, je te veux faire un don.

ARLEQUIN.

Et quel don, s'il vous plaît?

PROSERPINE.

Celui d'être Poëte & Musicien.

ARLEQUIN.

Je vous remercie, je suis déja assez fou sans cela.

PROSERPINE.

Eh bien je te donne la science de dire la bonne avanture, & de deviner en regardant dans la main le passé, le présent, & le futur.

ARLEQUIN.

Ah! bon pour celui-là.

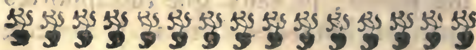
PROSERPINE.

Va prendre place pour voir le divertissement. Impitoïables Furies, cessez de tourmenter les criminels! & vous, Ombres fortunées faites de

votre mieux pour régaler le Seigneur Arlequin, qui a eu le bonheur de gagner les bonnes graces de Proserpine.

ARLEQUIN *à part.*

Voilà une bonne Déesse! Je crois ma foi que si je restois plus long-tems ici, je serois Pluton cocu.



DIVERTISSEMENT.

TROUPE D'OMBRES.

ENTRE'E DE LUTINS.

UN LUTIN chante.

QUe les Ombres se réjoüissent;
Chantez, dansez, Peuple démon;
Que de Sisiphe & d'Ixion,
Aujourd'hui les tourmens finissent:
Que les Danaïdes remplissent
Leurs Brocs & leurs Cruches de vin;
Et que Tantale puisse enfin,
Sans que les Enfers l'en punissent,
Boire à la santé d'Arlequin.

SCENE VI.



SCENE VI.

ARLEQUIN, L'OMBRE *de Violette.* TROUPE D'OMBRES ET DE LUTINS.

L'OMBRE *de Violette.*

ARlequin, quel nom a frappé mon oreille? Eſt-ce donc pour lui que la fète ſe fait? Seroit-ce un ſecond Orphée qui viendroit chercher ſon épouſe aux Enfers?

ARLEQUIN.

Non, je vous aſſûre, ce ſeroit plûtôt un ſecond Rhadamiſte qui viendroit noïer la ſienne dans le Cocite, ſi elle n'étoit pas morte tout-à-fait. Mais Dieu merci nous avons une bonne quittance du Juré-Crieur.

L'OMBRE *de Violette à part.*

Ah! l'indigne époux!

ARLEQUIN.

Morbleu, ne ſeroit-ce pas là l'Ombre de ma femme? Il faut que cela ſoit, car je ſens une certaine révolution par tout le corps.

L'OMBRE *de Violette.*

C'eſt ſûrement Arlequin mon mari, car mon ame eſt agitée d'une maniere.... mais il faut filer doux, & comme il eſt dans les bonnes graces de Proſerpine, tâcher qu'il lui demande la permiſſion de m'emmener ; je ne ſerois pas fâchée de revoir la lumiere, quand ce ne ſeroit que pour le faire encore enrager.

ARLEQUIN.

La mort n'a point détruit ſes bonnes intentions pour moi, & je vois bien qu'elle n'a pas encore bû de l'eau du Fleuve d'oubli.

L'OMBRE *de Violette.*

C'eſt donc toi, mon cher Arlequin ! Quel excès de tendreſſe d'avoir entrepris un ſi grand voïage pour venir chercher ta chere Violette, car je ne doute point que tu ne vienne ici demander ta femme à Pluton !

ARLEQUIN.

Ah ! voïez donc.

L'OMBRE *de Violette.*

Le bon mari ! es-tu venu ſeul ?

ARLEQUIN.

Et qui diable m'auroit voulu tenir compagnie, ſuppoſé que je fuſſe venu aux Enfers pour y chercher ma

femme ? ce n'auroit pas été à coup sûr les Maris veufs du Païs d'où je viens. Oüi ma mie, je suis venu très seul, & je m'en retournerai de même.

L'OMBRE *de Violette.*

Quoi ! mon cher petit mari, tu aurois la cruauté de me laisser ici, où je m'ennuie à la mort ?

ARLEQUIN.

Pour vous désennuïer vous n'avez qu'à faire des nœuds.

L'OMBRE *de Violette.*

Toi qui peux tout auprès de Proserpine ...

ARLEQUIN.

Eh bien ! pour vous procurer de l'emploi dans ce païs-ci, je prierai le Seigneur Pluton de créer en votre faveur une quatriéme Charge de Furie.

L'OMBRE *de Violette.*

Quoi ! traître, scelerat, infâme, tu oses ...

ARLEQUIN.

Eh ! là, là, bellement notre femme. Il semble que vous soyez encore en vie ?

L'OMBRE *de Violette.*

Elle lui ôte sa batte, & le frappe.

Il faut que je t'étrangle, ou que je t'arrache les yeux.

ARLEQUIN.

A l'aide, au ſecours, on m'aſſomme.

PROSERPINE.

Comment ! quel bruit eſt-ce là ?

ARLEQUIN.

C'eſt l'Ombre de ma femme qui fait le diable à quatre.

PROSERPINE.

Comment ?

ARLEQUIN.

Elle vouloit que je vous priaſſe de la laiſſer retourner avec moi en l'autre monde ; mais je vous prie au contraire de la garder bien ſoigneuſement. C'eſt un tréſor pour les Enfers qu'une femme de ſon humeur, elle ſervira à tourmenter les damnez.

L'OMBRE *de Violette.*

Apprens maraut que je me moquois de toi ; que je ſuis trop heureuſe ici ; que j'y joüis d'un repos que rien ne pouvoit troubler que ta maudite préſence, & que le véritable enfer des femmes eſt celui de vivre avec des maris faits comme toi.

ARLEQUIN *riant.*

Ah, ah, ah, la plaiſante ombre !

L'OMBRE *de Violette le contrefaiſant.*

Ah, ah, ah, le drôle de corps !

PROSERPINE *à Violette.*

Allons, qu'on ſe retire, & qu'on acheve la fête, que cette Ombre eſt venuë troubler aſſez mal-à-propos.

ARLEQUIN *ſe plaignant.*

Elle m'a étrillé de la bonne ſorte; & je m'en ſentirai long-temps. Ah! ouf!

PROSERPINE.

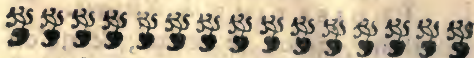
Eſtes-vous fou de vous imaginer qu'elle vous ait fait du mal? Avez-vous oublié que ce n'eſt qu'une ombre?

ARLEQUIN *riant.*

Cela eſt vrai, je n'y ſongeois pas. Parbleu il faut que je ſois bien fou en effet de croire que cette ombre, m'ait pû faire du mal, parce que j'en reſſens! Ce n'eſt que mon bâton qui par malheur s'eſt trouvé un corps & des plus durs.

PROSERPINE *aux Ombres.*

Continuez vos jeux.



LE DIVERTISSEMENT continuë.

L'Ombre d'une Pucelle.

Je suis une Ombre du vieux temps,
Qui jadis fut aimable & belle ;
Rebuttant toujours mes Amans,
Je suis enfin morte Pucelle,
Pucelle à l'âge de trente ans !
Si des Dieux la bonté suprême
Me rappelloit de mon tombeau ;
En ferois-je encore de même?

Diable zot.

L'Ombre d'un Avare.

Je suis l'Ombre d'un vieux Cresus
Qui me plaignoit le nécessaire ;
J'amassois écus sur écus
Pour faire un neveu légataire
Qui joue & fonds & revenus :
Si je repassois l'onde noire ;
Mourrois-je auprès de mon magot
Faute de manger & de boire?

Diable zot.

L'Ombre d'une femme mariée.

Je suis l'Ombre d'une beauté,
Femme d'un vieux jaloux sans bornes ;
Il étoit brutal, emporté,

Son front méritoit bien des cornes,
Pourtant il n'en a pas porté.
Si j'avois encor la puißance,
Echaperoit-il d'être sot?
Aurois-je autant de patience?
Diable zot.

L'Ombre d'un Cocu.

Vous voïez l'Ombre d'un cocu
Qui fut toujours d'humeur jalouse;
Je méprisai le revenu
De la beauté de mon épouse,
Et fus geux tant que j'ai vécu.
Mais à present que c'est la mode;
Que l'époux partage au gâteau,
Voudrois-je n'être pas commode?
Diable zot.

L'Ombre d'un débauché.

Nous ne sommes pas sans desirs;
Heureux dans ces demeures sombres,
Nos Jeux sont mêlez de soûpirs:
Les plaisirs que goûtent les Ombres
Ne sont que l'Ombre des plaisirs.
Quand ces lieux seroient plus aimables;
Sans Bachus & sans Isabeau,
Est-il de plaisirs véritables?
Diable zot.

L'Ombre d'une Veuve.

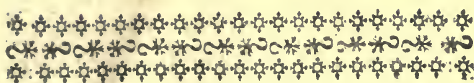
Aux Ombres s'il étoit permis
De prendre là-haut leur vollée;
Combien de morts seroient surpris

De voir leurs Veuves consolées,
Par leurs Clercs ou par leurs Commis.
Près d'un mourant on se désole,
Jurant de le suivre au tombeau;
Après sa mort tient-on parole?
Diable zot.

Arlequin.

Que je vais bien à mon retour,
A Belphegor chanter sa gamme;
Quoi, m'envoyer dans ce séjour,
Pour m'y faire trouver ma femme!
C'est me joüer d'un vilain tour.
Lorsque là-haut il fuit la sienne,
Pourroit-il me croire assez sot,
Pour tirer d'ici-bas la mienne?
Diable zot.





ACTE III.

Le Théâtre représente un Jardin illuminé, où Monsieur Turcaret se prépare à donner le bal.

SCENE I.

ARLEQUIN *en l'air, monté sur un monstre qui jette du feu par les Narines.*

LA, là, là, tout doux mon ami ; nous approchons de la terre ; prenons garde aux Ornieres.

Il descend.

Voilà un animal si fatigué, qu'il ne bat plus que d'un aîle. Hola, Valets, Servantes. Est-ce qu'il n'y a ici personne pour mener mon cheval à l'écurie, mais le drôle a déja pris son parti, & il s'en retourne aux Enfers au grand galop. * Mes baise-mains à Madame Proserpine. Ma foi, voilà une voiture assez commode, cela ne coûte ni foin ni avoine ; pour moi j'aurois

* *Le Monstre s'envolle.*

les dents bien longues si je n'avois eu de l'esprit : j'ai attrapé en chemin des Cailles à la vollée, & ne trouvant point de rotisseurs sur la route, je les ai fait cuire au feu d'Enfer qui sortoit des nazeaux de mon Cheval. Mais c'est ici le Jardin où Monsieur Turcaret doit donner le bal. Je ne sçai si je trouverai mon Maître Belphegor... Ah ! le voici.



SCENE II.

BELPHEGOR, TRIVELIN, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

AH ! Seigneur Belphegor, que j'ai de joie de vous revoir.

BELPHEGOR.

J'attendois ton retour avec impatience ; hé bien ! quelle nouvelle ? que t'a dit Pluton ?

ARLEQUIN.

Il vous attend demain à dîner ; il est arrivé du Gibier, & il vous prépare un Greffier sauvage à la daube, avec un accolade de témoins du Mans qui sont d'un fumet excellent.

BELPHEGOR.

Que tu es badin.

ARLEQUIN.

Et voilà votre permiſſion de vous rendre inviſible, bien ſignée, paraphée & ſcellée du grand ſceau infernal.

BELPHEGOR.

Cela va à merveille.

ARLEQUIN.

Ce n'eſt pas tout, Madame Proſerpine, (qui je crois eſt amoureuſe de moi,) m'a régalé comme un Prince, & m'a fait don du pouvoir de deviner, & de dire la bonne avanture.

TRIVELIN.

Ah ! Monſieur le Devin, dites-moi la mienne, je vous prie.

ARLEQUIN.

Volontiers : il faut que j'éprouve mes talens ſur toi ; donne moi ta main.

TRIVELIN.

Vous ne me connoiſſez pas, dites-moi d'abord le paſſé, je verrai bien ſi je vous dois croire pour l'avenir.

ARLEQUIN *lui regardant dans la main.*

Tu as été juſqu'ici un grand fripon ; tu ſors de bon pere & de bonne mere, mais tu ne vaut gueres.

TRIVELIN.

Cela eſt vrai.

ARLEQUIN.

Cependant tu as ſervi fidelement Belphegor, voilà le paſſé; tu es marié par ſon ſecours à une jeune fillette de ton Village, voilà le preſent; il t'enrichira ce ſoir, voilà le futur.

TRIVELIN.

C'eſt la vérité.

ARLEQUIN *ſe réjoüiſſant.*

C'eſt la vérité? ah! Madame Proſerpine, que je vous ai d'obligation.

TRIVELIN.

Devinez encore, je vous prie, & me dites quelque choſe de plus poſitif.

ARLEQUIN *lui regardant encore dans la main.*

Je le veux bien; hier garçon, voilà le paſſé; aujourd'hui marié, voilà le preſent; & demain cocu, voilà le futur, il n'y a rien de plus poſitif.

TRIVELIN.

Voilà un avenir qui me chagrine.

ARLEQUIN.

Que tu es benêt mon ami! ne vaut-il pas mieux être cocu que d'avoir une femme vertueuſe comme celle de mon Maître?

BELPHEGOR.

Arlequin a raiſon. Mais il ne s'agit pas de cela maintenant ; il faut ſonger à notre affaire. Monſieur Turcaret va donner le bal dans ce Jardin, & c'eſt le temps que je prends pour me venger de lui. Allez promptement vous déguiſer, pour vous trouver à ce bal.

TRIVELIN.

Et quel déguiſement prendrons-nous?

BELPHEGOR.

Le premier qui vous viendra dans l'eſprit, déguiſez-vous en Bohémiens. Mettez une eſpece de toilette ſur votre épaule, il n'en faut pas davantage,

ARLEQUIN.

C'eſt bien dit, & je dirai la bonne avanture ſi quelqu'un eſt curieux de la ſçavoir ; & vous, qu'allez-vous devenir?

BELPHEGOR.

Je vais paſſer dans le corps de Monſieur Turcaret, dont je ne ſortirai que par le commandement de Trivelin, afin de lui procurer une ſomme conſiderable.

ARLEQUIN.

Que nous partagerons enſemble ?

TRIVELIN.

Ah ! j'y conſens, vous allez donc

bien tourmenter ce Monſieur Turcaret?

BELPHEGOR.

Au contraire, ce ſera un poſſedé de bonne-humeur, qui ne fera que parler en chantant. Je ne ſuis pas un démon mal-faiſant.

ARLEQUIN.

Cela eſt vrai.

BELPHEGOR.

Cependant tout bon que je ſuis, je veux avertir Trivelin d'une choſe ; c'eſt que, quand je ſerai ſorti du corps de Monſieur Turcaret pour entrer dans un autre par ſon commandement, il ſe garde bien de me commander rien d'avantage, je ne lui obéïrois pas.

TRIVELIN.

Ne craignez rien, j'éxigerai une ſomme ſi forte de Monſieur Turcaret pour vous faire ſortir, que je n'aurai plus beſoin de rien quand on me l'aura paiée.

BELPHEGOR.

Ce ſont tes affaires ; mais voici déja des Maſques ; le bal va commencer, éloignons-nous, & allons nous concerter enſemble ſur la maniere dont nous devons nous conduire dans tout ceci.

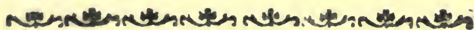


SCENE III.

LE BAL.

Plusieurs Masques entrent en dansans.
Un Masque chante.

La nuit tous Chats sont gris,
Le Bal est l'assemblage
Des Jeux & des Ris ;
Sous un beau Masque un laid Visage
Y passe souvent pour Cypris ;
On y prend Fanchon pour Cloris,
Le Magot pour un Adonis,
L'Agioteur pour le Marquis,
Et le Fou pour le Sage ;
La nuit tous Chats sont gris.
On danse.



SCENE IV.

Le Bal continuë.
ARLEQUIN & TRIVELIN
en Bohémiens, l'un a un tambour de Basque, & l'autre des Cliquettes.
ARLEQUIN *chante.*

Au bruit de nos tambours & de nos
cliquettes,

Accourez Amans curieux :
Si sur la foi de nos Jornettes
Vous croïez devenir heureux ;
Déja vous l'êtes.



SCENE V.

ARLEQUIN, TRIVELIN, LE DOCTEUR, TROUPE DE MASQUES.

LE DOCTEUR.

AH! Messieurs tout est perdu ; Monsieur Turcaret est devenu fou, il ne peut plus dire un mot sans chanter.

TRIVELIN.

Bon, voilà un tour de Monsieur Belphegor ; & contez-nous un peu cela ?

LE DOCTEUR.

Nous nous étions retirez ensemble au bout du Jardin pour concerter une mascarade, lorsque tout-à-coup son visage a changé, il s'est plaint d'une colique affreuse ; il est tombé évanoüi sur un lit de gason, & dans le temps que j'appellois du secours, il s'est relevé, & s'est mis à chanter.

ARLEQUIN *riant.*

Mais vraiment, voilà une folie bien agréable.

LE DOCTEUR.

Comment, il ſemble que vous vous réjoüiſſiez de ſon malheur ?

ARLEQUIN.

Nous rions de votre erreur ; vous croïez Monſieur Turcaret fou, & il eſt poſſedé d'un Lutin.

LE DOCTEUR.

Poſſedé d'un Lutin ? Qui vous a dit cela ?

ARLEQUIN.

Bon ! eſt-ce que nous ne devinons pas tout nous autres ?

LE DOCTEUR.

Mais, pourquoi ce Lutin s'eſt-il addreſſé plûtôt à Monſieur Turcaret qu'à un autre ?

ARLEQUIN.

Je devine que c'eſt pour le punir des cruautez qu'il exerce tous les jours envers le malheureux Rodric.

LE DOCTEUR.

Comment, ce Rodric a donc des amis en Enfer ?

ARLEQUIN.

Bon, tous les Diables ſont ſes confreres.

LE DOCTEUR.

Je n'entends point cette énigme-là ?

ARLEQUIN.

On vous l'expliquera.

LE DOCTEUR.

Quoiqu'il en ſoit, c'eſt moi qui fait les affaires de Monſieur Turcaret, & je vais le porter à ſe déſiſter de ſes pourſuites, & à laiſſer en paix le malheureux Rodric. Quoiqu'à parler franchement je ne le trouve gueres en état d'entendre raiſon ; le voici, voïez comme il a les yeux hagards !



SCENE VI.

M. TURCARET, LE DOCTEUR, ARLEQUIN, TRIVELIN, TROUPE DE MASQUES.

M. TURCARET *entre en chantant.*

QU'il pleuve, qu'il vente, qu'il tonne,
Rien déſormais ne m'étonne ;
Je ne crains ni le froid ni le chaud,
J'ai réaliſé comme il faut.

LE DOCTEUR.

C'eſt fort bien fait à vous, Monſieur Turcaret, mais laiſſez-là vos Chanſons pour m'écouter vous n'êtes

pas si heureux que vous pensez, croïez-moi.

TURCARET *chante.*

J'ai toûjours ma Caisse remplie,
J'ai de la santé, je suis vigoureux;
Tantôt Cloris, tantôt Silvie,
Je bois de tous vins, je jouë à tous jeux;
Qui peut ainsi paßer la vie,
Peut avec raison se dire heureux.

LE DOCTEUR.

Mais M. Turcaret, au milieu de l'opulence où vous êtes, je m'étonne que vous poursuiviez avec tant de rigueur le malheureux Rodric, pour les sommes que vous prétendez qu'il vous doit; les interêts que vous avez éxigez de lui, ont passé de beaucoup le principal, il est dans la derniere misere, & vous devriez avoir pitié de lui.

TURCARET *chante.*

C'est un plaisir pour mes semblables
De voir les autres miserables,
Ils ne s'embarrassent que d'eux:
En moi la pitié ne peut naître;
Si tout le monde étoit heureux,
Quel plaisir aurois-je de l'être!

LE DOCTEUR.

Hélas! on voit bien que cet homme-là a le Diable au corps; mais à propos de Diable, voici sa femme.



SCENE VII.

Monsieur TURCARET, *Madame* TURCARET, LE DOCTEUR, ARLEQUIN, TRIVELIN, TROUPE DE MASQUES.

Madame TURCARET.

AH ! Messieurs, que viens-je d'apprendre ? on dit que mon mari est possedé d'un Lutin.

LE DOCTEUR.

Il n'est que trop véritable.

Madame TURCARET.

Et où est-il ce Lutin, que je lui arrache les yeux ?

LE DOCTEUR.

Il est dans le corps de votre mari.

Madame TURCARET.

Oh ! je l'en ferai bien sortir à bons coups de bâton.

ARLEQUIN *frappant sur Monsieur Turcaret & sur le Docteur.*

Je m'en vais me charger de ce soin. Allons Monsieur le Lutin, sortez au plus vîte.

Madame TURCARET.

Et à quoi songez-vous donc ? vous batez mon mari.

LE DOCTEUR.

Et vous me frappez aussi ; avez-vous perdu l'esprit ?

ARLEQUIN.

C'est que je voulois toucher le Diable par bricolle.

LE DOCTEUR.

Cela n'est pas nécessaire ; je vais le conjurer, moi. Esprit malin, dis-nous qui tu es? il nous va répondre par la bouche de Monsieur Turcaret, apparemment!

BELPHEGOR *par la bouche de Monsieur Turcaret chante :*

Je suis un Démon
Invisible,
Mais sensible :
Belphegor est mon nom.

LE DOCTEUR.

Belphegor ! ce Diable ne m'est pas inconnu ? . .

BELPHEGOR *par la bouche de Monsieur Turcaret, chante :*

Je suis dans le Corps
De ce galant homme,
Et l'on ne m'en mettra dehors
Qu'avec une très-grosse somme.

LE DOCTEUR.

Ah ! ah ! le Diable est interressé.

Madame TURCARET.

Mais, pourquoi a-t-il choisi le corps

de mon mari, plûtôt qu'un autre ?

ARLEQUIN.

Il eſt permis de prendre ſon bien où on le trouve.

Madame TURCARET.

Comment ?

TRIVELIN.

Eh ! oüi : ne ſçavez-vous pas qu'il y a long-temps que tout le monde donne votre mari à tous les Diables ?

Madame TURCARET.

Que je ſuis malheureuſe ? mais n'y a-t-il point de remede à cela ?

LE DOCTEUR.

Laiſſez-moi faire, je vais conjurer l'eſprit en latin, c'eſt une langue qui a beaucoup de force ſur les Lutins : *Cacodæmon exi ex iſto corpore ?*

BELPHEGOR *par la bouche de Turcaret.*

Nolo.

LE DOCTEUR.

Il dit qu'il ne veut pas en ſortir. *Et hoc te non tedet habitare ?*

BELPHEGOR *par la bouche de Turcaret.*

Non tædeo.

LE DOCTEUR.

Ah ! Meſſieurs, le Diable a fait un ſoléciſme ; il ne ſçait pas la Grammaire, il ignore la regle des Verbes *Pœnitet, Tædet, Pudet, Miſeret.*

ARLEQUIN.

Il n'eſt pas ſurprenant que le Diable devienne ignorant en parlant par le bouche d'un Financier.

TRIVELIN.

Aſſûrément ; mais ſans tant vous tourmenter, ſi l'on me veut païer la ſomme que je demanderai ; je vais dans le moment envoïer le Diable à tous les Diables.

Madame TURCARET.

Comment ! Eſt-ce que vous avez pouvoir ſur les Eſprits ?

TRIVELIN.

Sans doute.

Madame TURCARET.

Et que me demandez-vous, pour délivrer mon mari ?

TRIVELIN.

Rien quand l'affaire ſera faite, ...

Madame TURCARET.

Voilà un galant homme.

TRIVELIN.

Mais je veux cent mille écus avant de l'entreprendre.

Madame TURCARET.

Cent mille écus ! il vaut autant que le Diable emporte mon mari.

ARLEQUIN.

Voilà une femme terriblement tendre.

LE DOCTEUR.

Allons, Madame, il faut faire un effort: si vous étiez en pareil cas, Monsieur Turcaret ne vous abandonneroit pas ainsi.

TRIVELIN.

C'est ce qu'il faut éprouver; je vais faire passer le Lutin dans le corps de Madame: mais quand il y sera, il n'en sortira pas si aisément, & il me faudra le double de ce que je demande.

Madame TURCARET.

Ne vous avisez pas de me jouer ici quelque tour de votre métier?

TRIVELIN.

Allez donc me chercher les cent mille écus.

Madame TURCARET.

Mais je voudrois sçavoir auparavant si vous avez le pouvoir que vous dites?

TRIVELIN.

Comment, vous en doutez? je vais vous en donner des preuves? Hust, Must.

Le Théatre paroît tout en feu, les Iffes du Jardin poussent des Gerbes d'artifice.

Madame TURCARET.

Miséricorde! qu'est-ce que tout ceci? Voilà mon Jardin tout en feu; il va se communiquer à la maison: je suis ruinée.

TRIVELIN.

Cela vous apprendra à douter de mon pouvoir.

ARLEQUIN.

Ma foi, cela eſt effroïablement beau.

Madame TURCARET.

Ah! Monſieur, je vais vous chercher les cent mille écus, éteignez au plûtôt cet embraſement.

TRIVELIN.

Allez donc au plus vîte.



SCENE VIII.

Monſieur TURCARET, LE DOCTEUR, ARLEQUIN, TRIVELIN, MASQUES.

LE DOCTEUR.

JE ſuis tout effraïé de ce que je viens de voir, mais Monſieur, qui vous a donné ce pouvoir ſurprenant?

TRIVELIN.

C'eſt l'aſtre prédominant, qui, au jour de ma naiſſance... influant perpendiculairement... comme qui diroit... mais il eſt inutile de vous expliquer cela, vous n'y comprendriez rien.

LE DOCTEUR.

Non, aſſûrément, de la maniere dont vous vous engagez à me l'expliquer. Mais je conçois que votre pouvoir s'étend bien loin.

ARLEQUIN.

Oh ! ſi loin, que ſi vous voulez, il vous va faire prendre racine dans ce Jardin, & vous y métamorphoſer en concombre.

LE DOCTEUR.

Qu'il n'en faſſe rien. Mais que cherchent ici ces gens ?

TRIVELIN.

Parbleu ce ſont les Sergens de ce matin qui pourſuivoient Monſieur Belphegor, je les reconnois.



SCENE IX.

M. TURCARET, LE DOCTEUR, ARLEQUIN, TRIVELIN, DEUX SERGENS, PLUSIEURS ARCHERS & MASQUES.

Premier SERGENT.

BOn ſoir Monſieur le Docteur; nous venions dire à Monſieur Turcaret

que ce matin nous avons manqué son homme par la fourberie d'un certain manant qui s'est moqué de nous ; mais ce manant-là tombera quelque jour sous nos pattes.

TRIVELIN.

Tu passeras auparavant par les miennes.

ARLEQUIN *à Trivelin.*

Changes-moi ce drôle-là en cornichon ?

LE DOCTEUR.

Ah ! Monsieur le Sergent, il n'est pas temps de parler d'affaires, Monsieur Turcaret est possedé d'un Lutin qui fait ici des ravages effroïables ; tout-à-l'heure ce Jardin étoit tout en feu.

UN SERGENT.

Ah ! que m'apprenez-vous, & ne peut-on pas remedier à cela ?

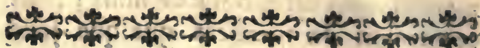
LE DOCTEUR.

Voilà un Magicien qui s'est engagé à le faire, moïennant cent mille écus que Madame Turcaret lui est allé chercher.

UN SERGENT.

Comment, & c'est notre homme de ce matin, ne vous y fiez pas, c'est un coquin qui a reçû notre argent pour nous tromper, & d'ailleurs comment auroit-il ce pouvoir, c'est un Païsan ?

ARLEQUIN *lui donnant de sa batte.*
Apprenez à respecter la Magie.



SCENE X.

LE DOCTEUR, ARLEQUIN, TRIVELIN, DEUX SERGENS, ARCHERS, *Monsieur* TURCARET, *Madame* TURCARET, MASQUES.

Madame TURCARET *apportant deux sacs.*

TEnez, Monsieur, voilà cent mille écus en or bien comptez.

TRIVELIN.

Cela me va diablement charger ?

ARLEQUIN *prenant un sac.*

Je vais vous soulager de la moitié.

TRIVELIN *faisant quelques lazis.*

Remarquez bien, Messieurs, ce tour-ci. Démon, je te commande de sortir du corps de Monsieur Turcaret, & de passer dans celui de ces Messieurs.

BEPHEGOR *par la bouche de Monsieur Turcaret, chante :*

Sans que rien me retienne
J'obéïs à ta voix,

Mais qu'il te ſouvienne
Que c'eſt pour la derniere fois.

TURCARET.

Ah ! que je me ſens ſoulagé ! où ſuis-je ! & d'où viens-je !

Premier SERGENT *chante, ſentant Belphegor entrer dans ſon corps.*

Ah ! je reſſens des douleurs effroïables ;
Je ne ſçai point ce que c'eſt que cela ;
J'ai dans mon corps une troupe de Diables ;
Et c'eſt à qui plus me tourmentera :
L'un me déchire,
L'autre me tire,
Et je ne ſçai qui d'eux m'emportera.

Second SERGENT.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie, & qu'eſt-ce que vous avez fait entrer dans le corps de mon camarade ?

ARLEQUIN.

Le Démon Belphegor : Et comme il a trouvé la place occupée par d'autres Diables, ils ſe battent là-dedans ... comme tous les Diables ; mais je vais les mettre d'accord.

Il donne des coups de ſa batte ſur le dos du Sergent.

Second SERGENT *à Trivelin.*

Ah ! malheureux, qu'as-tu fait ?

TRIVELIN.

J'ai donné un Sergent au Diable, voïez le grand malheur.

Second SERGENT.

Le malheur retombera ſur toi, car je l'ai bien entendu, ton pouvoir eſt fini, & nous t'allons mettre entre les mains de la Juſtice pour te faire brûler comme Sorcier.

TRIVELIN *au premier Sergent.*

Monſieur Belphegor ne ſouffrira pas cela, n'eſt-il pas vrai ?... mais il ne répond rien.

ARLEQUIN.

C'eſt qu'il ne peut plus rien pour toi ; qu'il te ſouvienne de ce qu'il t'a dit tantôt.

TRIVELIN.

Ah ! je l'avois oublié : Seigneur Belphegor ; aïez pitié de moi, & ſortez promptement du corps que vous poſſedez.

ARLEQUIN.

Il n'en ſortira pas, il s'y trouve trop bien.

TRIVELIN.

Et je vous promets de ne vous plus rien demander de ma vie, ſortez, je vous en conjure.

ARLEQUIN.

Il n'en fera rien; il eſt dans ſon creux.

TRIVELIN *aux Sergens.*

Meſſieurs, vous voïez que je fais ce que je puis pour réparer la faute que j'ai faite ?

Second SERGENT.

Nous ne nous embarraſſons point de cela, nous t'allons mener en priſon, ſi tu ne délivre tout à l'heure notre camarade.

TRIVELIN.

Seigneur Belphegor, encore un coup.

ARLEQUIN.

Comme ſi tu ne parlois pas.

TRIVELIN.

Eſt-ce-là la récompenſe de l'avoir ſervi ſi fidelement ?

à part.

Mais je vois bien qu'il faut uſer ici de ſtratagême. Meſſieurs, que je vous diſe un mot en particulier ? Eloignons-nous un peu.

SCENE XI.

Monſieur TURCARET, *Madame* TURCARET, ARLEQUIN, TRIVELIN, LE DOCTEUR, SERGENS, ARCHERS, MASQUES.

ARLEQUIN *à part.*

QUe Diable va-t-il faire : je ne ſçaurois le diviner ſans lui avoir regardé dans la main. Que je plains ce miſérable ?

LE DOCTEUR.

Et pourquoi Belphegor ne ſort-il pas d'où il eſt.

ARLEQUIN.

Il faudroit qu'il retournât aux enfers ; il ne peut plus paſſer dans aucun corps, ſon pouvoir eſt limité.

LE DOCTEUR.

Quel malheur ſeroit-ce pour lui de retourner aux Enfers, puiſque c'eſt ſon païs ?

ARLEQUIN.

S'il y retournoit avant le tems qui lui eſt preſcrit, Pluton lui feroit ſouffrir des tourmens terribles ; il eſt ſevere en diable ſur ces matieres ; mais quel bruit entens-je ?

On entend le bruit du tambour.



SCENE XII.

Monſieur TURCARET, *Madame* TURCARET, ARLEQUIN, TRIVELIN, LE DOCTEUR, *Premier* SERGENT, *Second* SERGENT, *& les autres Acteurs.*

Second SERGENT.

C'Eſt une femme qui fait battre la Caiſſe pour retrouver un mari perdu.

AR-

ARLEQUIN.

Ah! bon pour cela. Il n'y a gueres de mari qui en fît autant.

TRIVELIN.

Grande, grande nouvelle, Seigneur Belphegor, Madame Honnesta votre femme vient d'arriver, & c'est elle qui vous fait reclamer.

BELPHEGOR *par la bouche du premier Sergent.*

Ah! retournons au plus vîte aux Enfers.

TRIVELIN.

Bon, le voilà parti, mon stratagême a réüssi, je sçavois bien qu'il aimeroit mieux retourner à tous les diables que de revoir sa femme.

LE DOCTEUR.

Expliquez-nous tout ceci, nous connoissons Madame Honnesta, & son mari Rodric?

TRIVELIN.

Eh bien! ce Rodric n'étoit autre que Belphegor, que Pluton avoit envoïé sur la terre pour éprouver si les maris qui se plaignoient de leurs femmes avoient raison. Mais nous vous conterons tout cela une autre fois, ne songez maintenant qu'à vous réjoüir, puisque le Diable vous a fait le plaisir de vous abandonner.

FIN.



On continuë le Bal, & le tout finit par des Vaudevilles.

Premier Masque.

AMans que rien ne vous étonne,
Quoiqu'on oppose à vos raisons
Des Chansons :
Lorsque l'Horloge carillonne,
L'heure du Berger n'est pas loin,
Aïez soin,
De saisir l'instant qu'elle sonne.

Second Masque.

Il n'est qu'un certain temps pour plaire,
Iris vendés cher aux Amans
Vos beaux ans ;
Vers la fin de votre carriere,
Vous payerez à votre tour
A l'Amour,
Tous les frais qu'il aura pû faire.

Troisiéme Masque.

Lorsque dans l'Hymen on s'engage
Tout plaît parce qu'il est nouveau,

C'est le beau ;
Mais deux jours après on enrage
Du mauvais marché qu'on a fait.
C'est le laid :
On n'a plus d'espoir qu'au Veuvage.

Quatriéme Masque.

Femme trop sage me désole,
Et sa vertu fait trop de bruit,
Jour & Nuit ;
J'aime mieux une jeune fole,
Et si je suis, d'être Cocu,
Convaincu,
Nombre que je vois m'en consolé.

Arlequin au Parterre.

Si l'on vous demande à la porte ;
Belphegor a-t'il réjoüi ;
Dites oüi,
Si quelqu'un parle d'autre sorte
Et veut par contradiction,
Dire non,
Dites .... Que le Diable l'emporte.





APPROBATION.

J'Ai lû par l'Ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, une Comedie intitulée: *Belphegor*, qui a été repréſentée ſur le Théatre Italien, & j'ai crû que l'impreſſion en pouvoit être permiſe. A Paris ce 21. Mars 1723.

Signé DANCHET.

APPROBATION.

J'A Y lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *le Nouveau Theatre Italien*; j'ai examiné en particulier les différentes piéces qui le compoſent, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. Fait à Paris ce 3. Novembre 1728.

DANCHET.



